
3 1761 05677502 6

LE GRAND

CORNEILLE

HISTORIEN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

LE GRAND

CORNEILLE

HISTORIEN

PAR

ERNEST DESJARDINS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1862

PRÉFACE

Ce livre n'a pas la prétention d'être une étude. — C'est un essai.

L'idée qui en fait le fond est discutable et je la soumets aux maîtres.

J'ai voulu montrer que Corneille est aussi grand historien que grand poëte, et je réunis aujourd'hui en volume des articles déjà publiés dans le *Moniteur*, afin que le lecteur suive plus facilement le développement de cette idée et ne

m'impute que mes erreurs, si j'en ai commis. — J'ai beaucoup corrigé, peu ajouté.

Mais à côté des *idées* il y a le *fait* qui me paraît échapper à toute critique : c'est que Corneille a touché à toutes les grandes époques de Rome. Personne ne m'accusera, je pense, d'avoir prétendu prouver que notre vieux poëte ait un jour formé la résolution d'écrire un *cours d'histoire romaine.* Mais on verra du moins que, sans calcul, sans système préconçu, il a été amené, par le hasard, si l'on veut, ou plutôt par la force de ses réflexions, à traiter toutes les périodes et tous les événements décisifs du temps des Rois, de la République et de l'Empire; et que, sans avoir soumis lui-même ses compositions à un ordre chronologique, il ne résulte pas moins de l'ensemble de son œuvre une suite non interrompue de toutes ces grandes époques.

Or je pense que nous avons aujourd'hui pour étudier Corneille comme historien, des lumières

qui manquaient à nos devanciers. Je n'ai jamais cru, comme on me l'a reproché, que l'histoire romaine fût entièrement inconnue avant le progrès de la *critique contemporaine* et les informations fournies par des sciences positives nées d'hier. Mais j'estime que les belles conquêtes de notre temps nous permettent d'ajouter beaucoup à la *critique* purement littéraire des *siècles passés*. Qui osera nier que l'horizon historique se soit agrandi depuis vingt ans et que l'esprit humain ait fait un pas considérable vers la seule bonne méthode, celle qui conduit à la vérité?

L'épigraphie, en nous révélant le secret de l'administration politique, militaire et religieuse de Rome, à l'aide de documents irrécusables mis en lumière depuis peu, contrôle, explique et complète le témoignage des historiens. Loin de nous dispenser d'étudier Tite Live ou Tacite comme une critique légère l'en accuse, cette science nouvelle suppose au contraire la connaissance

approfondie des auteurs. Quand on déclare qu'un seul livre retrouvé de ces grands écrivains nous en apprendrait plus que bien des inscriptions, personne ne le conteste. Si le bonheur voulait qu'on retrouvât, en effet, une *décade* de Tite Live ou un *livre* de Tacite, ils nous révéleraient assurément plus d'événements mémorables que n'en renferme le trésor épigraphique d'*Orelli*, mais ces révélations ne porteraient pas sur les mêmes objets. Elles nous enseigneraient probablement peu de chose sur la hiérarchie administrative de Rome, sur les édiles, les préteurs, les légats et les flamines, par la même raison que l'ouvrage de M. Thiers, par exemple, le *Consulat et l'Empire*, ne nous explique rien touchant les maires, les présidents de tribunaux, les colonels ou les évêques; par la même raison enfin qui fait que, de tout temps, l'historien s'est dispensé de dire ce que tout le monde savait; mais la *loi* et le *Moniteur* le disent. Or les inscrip-

tions sont les *textes officiels*, et le *Moniteur* de ce temps-là, et quelque chose de plus. Les historiens en reçoivent leurs éclaircissements, et ils interprètent souvent à leur tour les monuments. Loin de se nuire, ces deux sortes de documents se prêtent donc une mutuelle lumière. Les latinistes et les grammairiens, si habiles qu'ils soient, ne peuvent entendre le sens véritable du *panégyrique de Trajan* par exemple, ou du *dixième livre* des *Lettres* de Pline sans le secours des épigraphistes; les *Aqueducs de Frontin* leur sont inintelligibles sans le secours des archéologues; l'*histoire Auguste* sans la numismatique; Strabon, sans les études des géographes; Denys d'Halicarnasse, sans les lumières de la philologie et de l'ethnologie. Mais l'épigraphie surtout est nécessaire pour l'intelligence de tous les historiens de l'Empire. Elle nous permet en outre de suppléer à leur silence et de combler bien des lacunes.

Ceux qui font peu d'état de ces sciences ont tort de se croire seuls habiles et de défendre les droits surannés de l'ancienne école, au lieu de se rattacher à la nouvelle. Il n'est plus permis de mépriser ce qu'on ignore et de nier l'évidence des faits. Mais je ne crois pas qu'il faille posséder à fond ces connaissances pour en dire son avis et que, faute d'être savant, on doive dédaigner d'être informé. Les bons esprits consentiront volontiers à se dépouiller de prétentions personnelles et à consulter les hommes qui savent. Ce qu'ils nous ont déjà découvert des fruits de leurs recherches nous suffit pour en mesurer l'étendue et pour nous convaincre que l'histoire romaine se présente à nous désormais sous un jour tout nouveau. Ces études sont de plus une excellente discipline. Nous apprenons par elles qu'il n'y a point d'opinion préconçue qui tienne devant les faits ; que la science *a priori*, qui a joué un si grand rôle en

France dans ces cinquante dernières années, a fait son temps et ne saurait plus avoir de portée; que la manie des allusions politiques repose toujours sur des notions fausses et procède de l'ignorance; enfin qu'il n'y a de vraiment libéral en histoire que la recherche désintéressée de la vérité.

Répéter au contraire que les critiques et les historiens qui nous ont précédés n'auraient rien à apprendre s'ils revenaient au monde, c'est calomnier leur bon sens, nier la gloire la plus solide peut-être de notre temps et tromper le public.

Le génie seul a eu le rare privilége de deviner, par une pénétration tout exceptionnelle, quelques-uns de ces grands résultats, et c'est ce côté qui m'a frappé dans Corneille. Il m'a paru intéressant de le mettre en relief, les preuves en main.

Si je me suis exagéré cet intérêt, si même je

me suis trompé lorsque cette réflexion m'est venue à Rome l'an passé en parcourant le *Forum* et l'Aventin, je me serai du moins donné la joie de vivre pendant quelques semaines dans un commerce profitable avec notre vieux poëte, et de procurer pendant quelques instants peut-être le même plaisir au lecteur.

15 février 1861.

LE

GRAND CORNEILLE

HISTORIEN

LE GRAND CORNEILLE HISTORIEN

> Si Corneille eût vécu de nos jours, j'en eusse fait mon premier ministre.
>
> NAPOLÉON Ier.

Il a existé à toutes les grandes époques littéraires, des génies de premier ordre dont on ne peut comprendre la portée que le jour où les découvertes des siècles suivants ont mûri leurs ouvrages et donné le relief ou l'éclat à des beautés demeurées inconnues et comme couvertes d'un voile. Ces esprits paraissent alors avoir été doués de cette singulière pénétration

de l'avenir, de cette merveilleuse intuition des grandes vérités, qui leur a permis de les voir dans un temps où elles étaient dérobées à la foule. Leurs beautés incomprises tombaient inaperçues pour s'être élevées trop haut; car le génie, capable de l'effort qui produit, ne l'est pas toujours de la confiance qui s'affirme et qui croit en soi-même. Il est effrayé de son isolement; et l'on a vu souvent les plus grands écrivains ne pas oser résister au siècle qui méconnaît la valeur des idées dont la portée excède son horizon.

Il a existé dans le monde des lettres trois ou quatre de ces rares esprits qui ont deviné le véritable intérêt de l'histoire romaine, qui ont entrevu, par la seule force de leur réflexion, les beaux côtés de Rome, en ont parlé sainement à l'époque où personne ne les soupçonnait, enfin ont prévu ce que la science, aidée de la critique de notre temps, a distingué depuis et établit aujourd'hui. Ces génies sont : Machiavel, dans ses *Décades de Tite Live*, Bossuet, dans ses *Empires* [1], Montesquieu, dans sa *Grandeur et dé-*

[1] Troisième partie, *Discours sur l'histoire universelle.*

cadence (quoi qu'on ait pu dire et malgré les erreurs inséparables des préjugés de son temps); enfin et surtout, notre vieux Corneille, que tout le monde croit connaître et que si peu de personnes ont lu sérieusement. Pour ma part, je n'en ai rencontré que bien peu, comme MM. Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Édouard Thierry et Thiénot[1]. Il ne faut pas croire qu'il soit si facile d'ailleurs de lire et de comprendre notre vieil écrivain, qu'il soit si aisé de découvrir ses beautés cachées. Je voudrais du moins montrer aujourd'hui que la science contemporaine, celle des Borghesi, des Mommsen, des Renier, des de Rossi, des Henzen, nous permettra peut-être d'en mieux saisir les incomparables mérites.

On est frappé tout d'abord, après avoir lu l'œuvre entière de Corneille, de cette vérité, qu'il est avant tout historien. Une partie de ses drames présentent, en effet, dans leur ensemble, une suite extraordinaire de toutes les grandes époques de l'histoire romaine. Lorsque Racine

[1] Professeur d'histoire au lycée Charlemagne

cherche, en vrai poëte tragique et qui sait son métier, les situations, les caractères et les récits les plus dramatiques pour en faire des œuvres d'art, comme *Mithridate*, *Britannicus*, *Athalie*, *Bajazet*, ce ne sont jamais les grandes personnalités qui déterminent le choix du vieux Corneille : ce qui frappe son esprit et attire sa prédilection, c'est, avant tout, l'intérêt historique. Il met les grandes leçons politiques au-dessus des personnes, l'événement avec ses enseignements moraux au-dessus de l'homme, les idées particulières d'un temps et d'un pays au-dessus des passions générales et sans caractère déterminé. Aussi a-t-il touché à toutes les belles époques de l'histoire romaine et nous en a-t-il laissé un tableau complet où tout ce qui est grand est en lumière, où tout ce qui est décisif est approfondi, où tout ce qui est instructif porte ses fruits. Son œuvre est, en un mot, un admirable et perpétuel enseignement historique.

Je ne sais si l'on s'est jamais avisé de dresser la liste de ses pièces romaines dans l'ordre chronologique des sujets qui y sont traités : com-

ent ne pas être frappé du résultat que donne simple aperçu?

Cette brillante série de chefs-d'œuvre histo-
ques commence, comme chacun sait, avec la
gédie d'*Horace*, dans laquelle Corneille nous
ontre, en parlant le magnifique langage que
ut le monde connaît, le patriotisme naissant
Rome, nous raconte cette merveilleuse lé-
nde religieuse tout empreinte des mâles ver-
s qui firent la conquête du monde. C'est comme
germe précoce des institutions et des mœurs
bliques, qui sont l'éternel honneur et firent
vraie grandeur de la Cité souveraine; le re-
ncement de soi, le sacrifice héroïque de la
ille et des plus chères affections au bien du
s, ce mélange de dureté farouche et de ten-
sse; ce noble dévouement exalté jusqu'au
lime enthousiasme et contenu pourtant déjà
la loi ou la discipline militaire : l'élan et la
signe! Ce secret du soldat romain, qui a fait
orce et sa constance : tout est dit, tout est
i par le poëte historien; les nuances justes
saisies, et les grandes idées morales ex-

posées dans cette belle œuvre en font comme le premier chapitre de l'histoire romaine, comprenant toute la période grave et religieuse des anciens âges; c'est l'essence la plus pure des dix premiers livres de Tite Live.

Sophonisbe, qu'on ne lit pas, est pourtant une œuvre historique de la plus sérieuse portée. C'est le relief de la seconde grande époque de Rome. Ce cri d'angoisse vient d'être entendu dans le monde : *Hannibal ad portas!* La grande Cité, fortifiée par ses rudes guerres contre les Samnites, les Ombriens et les Étrusques, s'étai mesurée avec Carthage : le patriotisme contr la cupidité, la vertu militaire contre l'argent une famille qui s'était élevée en Afrique venai de grandir en Espagne où elle avait transporté l patrie punique. Le dévouement à cette généreus idée était devenu héréditaire chez les Barca L'Espagne, la Gaule, les peuples indomptés d la Cisalpine, entendent l'appel d'Hannibal. Pen dant que tout semble détruit après Trasimèn et Cannes, « Rome est sauvée, comme dit exce lemment Montesquieu, par la force de son i stitution, » on ne désespère de rien, on oubl

les différends, le cœur est tout entier à la patrie, l'esprit du Sénat reste fidèle à sa politique, au milieu de la confusion générale; on envoie partout des secours : les armées partent pour l'Espagne, la Macédoine, — et Scipion porte la guerre en Afrique, l'alarme à Carthage, et, ce qui est pis, jusque dans le cœur d'Hannibal, — cette patrie unique et vivante de la Phénicie occidentale! C'est au lendemain de ces terribles émotions que Corneille ouvre la scène, en Afrique, et nous montre l'inflexible main du Sénat inaugurant la grande politique de division, d'équilibre dans l'abaissement de ses ennemis et de lente destruction des nationalités; déjà apparaissent les secrets de cette diplomatie que le malheur récent rend inexorable. Il faut voir comme cette Numidie divisée, ce grand cœur de la Barcine Sophonisbe, cette autorité souveraine que le Romain usurpe, avant même de l'avoir fait consacrer par la victoire de Zama; il faut voir comme tous ces points sont touchés et compris dans cette pièce tombée à laquelle on préférait la *Sophonisbe* de M. Mairet.

Faisons un pas encore et nous voyons Rome

maîtresse du monde, imposant ses lois aux alliés (euphémisme qui cache l'ambition finale du Sénat et l'humiliant esclavage des souverains tremblants à ses genoux). Mais, à cette impitoyable maxime, à cette dure et pesante alliance, à cette intervention impérative, s'opposent, de loin en loin, quelques grands caractères : un Hannibal, un Nicomède, un Mithridate. Corneille choisit *Nicomède*, la moins écrasante personnalité, afin de ne pas tuer l'intérêt historique du tableau par l'absorbante biographie, comme Plutarque. Il nous montre, dans cette troisième époque, toute politique pour Rome, époque où elle ne songea qu'à établir solidement ses affaires, comme dit Bossuet, à réduire lentement le Monde, à l'accoutumer peu à peu à son joug, à préparer ce fameux ouvrage de l'assimilation des races, absorbées, à la longue, dans l'unité romaine ; le vieux poëte historien, dis-je, nous montre le jeu de ces ressorts habiles, nous dévoile le dernier mot des pratiques du Sénat, en lutte avec un grand caractère — resté fier et debout dans l'Orient humilié.

Mais la conquête apporte ses poisons dans Rome; l'insolent despotisme de l'aristocratie d'argent se substituant au patriciat ou aristocratie de naissance rend les fortunes politiques menaçantes, et les factions naissent dans le sein de la Ville de l'inégalité des conditions, des souffrances du pauvre, des misères même de la riche Cité, enfin des plaintes universelles de la province. Corneille nous avertit que cette quatrième grande époque de l'histoire romaine est fertile en leçons et en exemples, et il lève devant nous le rideau qui cachait la période des guerres civiles avec leurs conséquences dernières, annoncées et merveilleusement expliquées déjà dans la tragédie de *Sertorius*.

La République doit périr; l'aristocratie se dévore elle-même. Le premier triumvirat n'est que le retard apporté à la crise finale. Les ambitions rivales s'observent avant de commencer la lutte. Crassus mort, qui l'emportera, du crédit, de l'indécision de Pompée, ou du génie de César, déjà fondateur de l'attachement des légions à sa famille, déjà protecteur des provinces d'où il tire sa force et le futur succès de sa cause?

Pompée tombe, et Corneille nous conduit à Alexandrie, où le sort du Monde se décide. Il prend soin de nous montrer, dans la *Mort de Pompée*, l'importance de cette cinquième époque de l'histoire romaine et de nous préparer à l'ordre nouveau qui va naître de Pharsale.

Mais cet enfantement laborieux ne se peut accomplir sans nouveaux déchirements, et avant que les pensées de César et son œuvre politique s'accomplissent, il faudra répandre encore bien du sang sous un nouveau triumvirat. Enfin le triomphe d'Auguste et la paix du monde établie sur les nouveaux fondements de l'ordre public marquent la sixième époque de l'histoire de Rome, qui jamais n'a été mieux comprise ni déroulée dans un plus magnifique langage que dans *Cinna*.

L'ère impériale commencée, le pouvoir des Césars se perpétue sans violentes secousses jusqu'à l'extinction de la famille d'Auguste ; mais sa chute, en la personne de Néron, est une véritable révolution que Tacite a marquée très-nettement en terminant ses *Annales*, à ce point même du temps, pour y faire commencer ses

Histoires. Or cette révolution qui sembla remettre tout en question sous les règnes précipités et sanglants de trois Césars [1], Corneille l'a vue et l'a mise en relief dans sa belle tragédie d'*Othon*, qui marque la septième grande époque de l'histoire romaine.

Tite et Bérénice, pièce de commande, est cependant inspirée et soutenue par le sentiment de la paix nouvelle qui s'affermit sous l'autorité de la famille flavienne, prélude de l'époque prospère des Antonins, qu'Hegewisch a appelée la période la plus heureuse de l'humanité.

Qui donc sera assez fort pour ébranler un édifice si bien établi? Quel pouvoir menacera cet ordre admirable et toute la société ancienne jusqu'en ses fondements?— Le Christ, persécuté en ses apôtres, triomphant en ses martyrs. C'est la huitième grande époque, longue et terrible, marquée par la lutte des deux idées, des deux sociétés, des deux mondes. L'Église des catacombes fait entendre, sous terre, les chants de mort de la Rome païenne, de la Rome souve-

[1] Galba, Othon et Vitellius, 68-69.

raine et servile, — et ces grandes vérités, maîtresses et déjà intolérantes, comme le fanatisme des néophytes, nous parlent par la bouche de Polyeucte, sous Décius, et triomphent, sous Dioclétien, des plus terribles épreuves, celles que l'on fait subir à la pudeur, quand le courage dans les supplices ne peut être réduit ni ébranlé. Corneille n'a-t-il pas vu et montré du doigt ces deux phases de la persécution, ces deux périodes de l'Église souffrante dans *Polyeucte* et dans *Théodore*?

Enfin, l'Empire qui s'écroule par la force des idées nouvelles, par le christianisme, languit en Orient avec *Pulchérie*.

Mais le plus terrible des conquérants et le plus farouche va lui porter les derniers coups, et Corneille nous montre cette suprême agonie, et tout ensemble la grande invasion des barbares personnifiée dans *Attila*.

Il n'est pas jusqu'à cet empire grec, pâle fantôme de Rome, un instant galvanisé sous Justinien au sixième siècle; et, pour la dernière fois, maître de l'Orient au septième, avant les conquêtes des Arabes, qui ne soit exposé à nos yeux

avec ses misères, sa confusion et ses froides intrigues dans *Héraclius.*

Telle est la merveilleuse suite de grands événements que le choix judicieux, ou mieux encore, la prédilection du génie a su distinguer et éclairer dans un temps de ténèbres où la critique n'était point née, où l'histoire était en partie ignorée. On peut donc dire, sans forcer le sens des mots, que le théâtre romain de Corneille est une œuvre historique, approfondie, suivie, pleine de vues aussi vraies qu'étendues, d'enseignements aussi lumineux aujourd'hui qu'ils ont été obscurs autrefois, féconde en beaux exemples, en excellentes maximes politiques, soutenue même, dans ses parties en apparence les plus faibles, par cette singulière intuition qui supplée à la science et la crée véritablement, puisqu'elle la devine. On comprendra volontiers que bien des mérites littéraires incompris ou inaperçus devront à l'érudition moderne l'éclat dont ils brillent désormais pour les vrais connaisseurs, — pour le *happy few* dont parle Goldsmith.

I

HORACE

LE PATRIOTISME RELIGIEUX SOUS LES ROIS

Première époque, vers 660 avant J. C.

HORACE

Quand on vient de relire les premiers livres de Tite Live et ceux de Denys d'Halicarnasse, on ne peut assez admirer à quel point Rome était la cité religieuse par excellence; c'est la religion qui a civilisé cette poignée de vagabonds et qui l'a transformée en peu de temps; c'est la religion qui a fait respecter la propriété placée sous la protection du dieu *Terme*, si vénéré bientôt, que Jupiter lui-même n'hésite pas à se faire *borne* pour marquer la limite d'un champ, — *Jupiter terminalis;* — c'est la religion qui a tracé l'enceinte de la primitive cité, c'est elle qui a

pris sous sa sauvegarde la société naissante, la famille patricienne, la foi politique ; les prêtres font les traités et déclarent la guerre [1]. Les *oiseaux* [2] permettent au peuple de se rassembler, ou lui défendent de voter. Les vierges de Vesta gardent le *Palladium* de la Ville éternelle; c'est la religion enfin, qui se mêle partout et toujours à la patrie, qui l'absorbe, est absorbée par elle ; et la postérité du dieu Mars obéit à la grande voix qui part du Capitole.

La vraie force de Rome est là. La patrie est tout entière dans la pensée religieuse qui préside aux vertus militaires. Les dieux cimentent et consacrent le serment, font de la désertion plus qu'un crime, du parjure plus qu'une lâcheté : — une impiété ! Elle se fait humble et particulière, cette religion des anciens âges, pour pénétrer partout et prendre l'homme de toutes parts ; elle descend les degrés du temple et va s'établir dans le foyer ; elle devient domestique; bien plus intime à Rome qu'en Grèce, elle veille sur le berceau de l'enfant, sur le lit de l'épouse;

[1] Les *Féciaux*.

[2] Les *Augures*, qui les font parler.

les pénates sanctifient la demeure, — et l'on meurt pour les foyers aussi bien que pour les autels : *pro aris et focis!* C'est ce sentiment si fécond, si étroitement uni au patriotisme, surtout dans les premiers temps de Rome, qui domine, je peux l'affirmer, dans ces belles pages de Tite Live, poétiques comme Virgile, pleines d'émotions, de piété vraie, de respect pour cette chère et vénérable origine. Avec quel amour l'historien raconte ces belles légendes! que sa *louve* est douce et propice! que la corbeille qui porte les illustres nourrissons est intéressante! que les formules des *Féciaux* sont simples et solennelles! que ce patriotisme est grand, sincère, prêt à la mort toujours, prêt au martyre! Le bien public est une passion, et pour que cela soit, il faut que la patrie soit une religion.

Si je ne me trompe, c'est ce même sentiment religieux qui domine dans l'œuvre de Corneille.

Pour le bien entendre, il faut écouter le vieil Horace quand il prend congé de Curiace et envoie son fils au combat. Cette scène n'a que quelques mots, mais comme elle est grande,

émue et surtout romaine! Ces derniers adieux du père au fils qui va se dévouer pour la patrie, ces paroles suprêmes adressées à l'ennemi qui va peut-être le tuer, sont dans toutes les mémoires, et l'on ne pouvait rien y mettre de plus juste, de plus touchant, — rien ne se peut concevoir de plus digne d'un pareil moment; — si je les rappelle ici, c'est que Corneille n'a rien écrit de plus profondément religieux et de plus inspiré par cette piété pour la patrie romaine, piété inflexible et enthousiaste, fatale et résignée comme toutes les vraies passions religieuses :

Ah! n'attendrissez point ici mes sentiments.
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes;
Moi-même, en cet adieu, j'ai les larmes aux yeux;
Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

On sent le souffle de ces divinités rustiques de la jeune Rome dans toutes les paroles de cette épopée patriotique; tous les sentiments sont exaltés par la ferveur la plus pure; c'est bien la même qui armait de résignation et d'enthousiasme réfléchi le *dévouement* des Décius Mus.

Les fameuses scènes du second acte, entre Horace et Curiace, où les vertus civiques sont si nettement distinguées chez ces deux personnages, ne sont-elles pas tout empreintes de ce même sentiment religieux, —plus humain, plus large chez Curiace et le peuple albain ; — plus étroit, plus exclusif et plus fort chez Horace?

Ecoutons le dictateur d'Albe ; c'est le représentant de la race latine dont sa ville est la capitale et à la fois la métropole religieuse; c'est au nom de la fraternité des peuples latins, confédérés sur le mont Albain, qu'il parle en ces termes :

Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes,
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles?
. . . .
Nos ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défaits leur donne l'autre en proie.
. . . .
Ils ont assez longtemps joui de nos divorces [1],
Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces.

Curiace ne dément jamais cette douce religion de la communauté des villes latines.

[1] Vers admirable; l'expression de *divorce* est ici d'un bon-

Le patriotisme d'Horace s'inspire, au contraire, non de l'humanité et de ses droits, mais des stricts devoirs qui lui sont imposés par la Cité; de ses intérêts, de ses foyers et de ses dieux. Rome est tout, Rome est seule devant ses yeux; c'est sa gloire, sa destinée qu'il regarde. Jamais on n'a si bien compris la dureté farouche et le dévouement absolu du citoyen, mieux encore, du soldat romain. Il ne raisonne point, « n'examine rien. » C'est quelque chose de plus étroit que le devoir : — c'est la consigne. Mais que cette consigne est belle! C'est parce qu'elle contrarie tous les sentiments naturels que le dévouement qu'elle commande est méritoire et devient sublime :

Combattre un ennemi pour le salut de tous
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire;
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire.
Mourir pour le pays est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,

heur déjà remarqué et qui emprunte un lustre plus grand encore à l'étude approfondie de la Rome royale.

Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur,
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie.
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.

Et plus loin :

La solide vertu dont je fais vanité
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté.
. . . .
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie,
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
Qui, près de le servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose.
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien ;
Rome a choisi mon bras : je n'examine rien.
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère,
Et pour trancher enfin les discours superflus,
Albe vous a nommé : je ne vous connais plus.

La réponse de Curiace à Camille est aussi belle, et le devoir parle aussi haut chez le héros albain, mais le sentiment n'est plus le même :

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête

Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu,
Et que sous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi.
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte
Et vivrai sans reproche ou périrai sans honte.

C'est bien le patriotisme le plus pur qui anime Curiace et lui dicte ces nobles paroles, si mal dites au théâtre et qu'on n'y remarque pas assez, sans doute pour cette cause; mais combien il diffère de celui d'Horace, si absolu, si militaire! C'est, je le répète, un soldat que l'amour de son pays enflamme et exalte, mais que la discipline enchaîne et que la consigne rend obéissant au point de lui faire étouffer toute tendresse. Si la nature parle encore, il consume cette faiblesse; il n'est plus époux, ni frère, ni ami ; il a vu Mars et la sainte patrie face à face, et c'est par là qu'il est vraiment Romain. L'âme des Brutus, des Manlius, des Corvus, fut formée à cette même école; c'est l'âme de Rome elle-même que Corneille a con-

nue, a comprise et qu'il a dégagée si heureusement de cette belle histoire. Il ne fallait pas moins que le génie d'un grand historien pour saisir cette nuance entre les deux patriotismes, en marquer les différences avec tant de vérité et dans un langage approprié, simple et pourtant solennel comme la religion, et presque partout supérieur, c'est beaucoup dire, à celui de Tite Live.

Que n'a-t-on pas dit sur la scène VI du troisième acte?

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

Et que peut-on ajouter à tant de commentaires qui ont enchéri sur les beautés de l'expression, la grandeur du sentiment et la faiblesse qui suit le plus bel endroit? J'avouerai toutefois que je ne saurais partager l'opinion commune sur le vers qui vient après le « qu'il mourût! » La réflexion fait dire au vieil Horace, après le premier cri d'un cœur tout à l'honneur de la famille :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Il ne s'agissait point de mourir, en effet; la mort d'Horace, pour sauver son honneur, ne sauvait point Rome. Il fallait se conserver et qu'un effort désespéré arrachât la victoire à ses trois adversaires. Ainsi, après le premier mouvement, irréfléchi et sublime, vient la restriction non moins vraie et non moins forte. Ce sont les vers qui suivent, qui sont faibles et languissants[1].

[1] Voyons d'abord ce que dit Voltaire : « Voilà ce fameux « *qu'il mourût,* » ce trait du plus grand sublime, ce mot auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité. Tout l'auditoire fut si transporté qu'on n'entendit jamais le *vers faible qui suit.* Et le morceau : « *N'eût-il que d'un moment retardé sa défaite,* » étant plein de chaleur, augmente encore la force du « *qu'il mourût.* » — C'est presque le contraire que je crois vrai. On doit fort admirer, selon moi, ce vers :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

J'en ai dit les raisons; et j'avoue que je ne vois pas quelle chaleur on peut découvrir dans les vers, plats d'expression, puérils de pensées, qui suivent :

N'eût-il que d'un moment retardé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris;
Et c'était de son sang un assez digne prix.

La phrase qui vient après a plus d'élévation et de mouvement, il est vrai, mais l'expression est triviale dans ces vers :

Chaque instant de sa vie, *après ce lâche tour,*
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.

Voici maintenant le sentiment de la Harpe : « J'oserai propo-

La scène IIe du IVe acte, entre le vieil Horace et Valère, qui vient l'instruire de la victoire de son fils, est aussi belle et aussi connue; le :

Quoi ! Rome donc triomphe !

est même plus romain que le

Qu'il mourût ! .

Il n'y a assurément plus rien à dire sur les

ser un avis contraire à celui de Voltaire, qui trouve faible ce vers :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

« Je n'appelle faible que ce qui est au-dessous de ce qu'on doit sentir et exprimer. Horace devait-il s'arrêter sur le mo *qu'il mourût?* Il est beau pour un Romain, mais il est dur pour un père; et Horace est à la fois l'un et l'autre : on vient de le voir dans l'adieu paternel qu'il faisait tout à l'heure à son fils. Quelle est donc l'idée qui doit suivre naturellement cet arrêt terrible d'un vieux républicain, *qu'il mourût?* C'est assurément la possibilité consolante que, même en combattant contre trois, en se résolvant à la mort, il y échappe cependant. C'est Rome qui a prononcé le *qu'il mourût;* c'est la nature qui, ne renonçant jamais à l'espérance, ajoute tout de suite :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

« Je veux bien que Rome soit ici plus sublime que la nature; cela doit être; mais la nature n'est pas *faible* quand elle dit ce qu'elle doit dire. »

Je ne crois pas que la Harpe ait compris la situation histo-

imprécations de Camille, que nous avons tant de fois entendues avec transport au théâtre et que nous n'y entendrons sans doute plus. On sait combien Rachel rendait superflus tous les commentaires. Son intelligence vive et pénétrante mettait si bien tout en relief, qu'on apprenait d'elle à découvrir et à sentir des beautés dont on ne s'était point avisé dans ces textes ap-

rique ni la pensée de Corneille, et il me semble qu'il lui fait dire tout le contraire de ce qu'il a voulu. Le « qu'il mourût » est inspiré par l'honneur étroit de la famille : plutôt la mort que la honte du nom d'Horace. Ne l'explique-t-il pas clairement?

> Pleurez l'autre, pleurez l'*irréparable affront*
> Que sa fuite honteuse *imprime à notre front.*
> . . . .
> Il eût avec honneur *laissé mes cheveux gris.*
> . . . .
> Que n'a-t-on vu périr en lui *le nom d'Horace!*

Loin donc que ce soit Rome qui parle ici, c'est l'honneur de la gente Horatia. Puis le vieil Horace songe que la mort de son troisième fils amènerait la victoire d'Albe, et c'est bien plutôt Rome que la nature qui lui fait dire :

> Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Lorsqu'il apprend de Valère l'issue du combat, son premier cri n'est pas : « Mon fils est vivant et vainqueur ! » mais : « Quoi! Rome donc triomphe ! »

Ce n'est donc pas Rome qui parle dans le premier cas, comme l'a cru la Harpe, c'est la famille ; — ce n'est pas la nature qui parle dans le second cas, c'est Rome.

pris au collége. La tragédie est morte pour le théâtre. Elle est devenue aujourd'hui une lecture salutaire, comme autrefois à Rome, au temps de l'Empire. Nous sommes de ceux qui n'en regrettent point la représentation sur la scène. Une interprète de génie elle-même ne suffirait point à la faire mouvoir et vivre.

Je doute fort que le poëte, s'il fût revenu au monde et qu'il eût assisté à une représentation d'*Horace*, se fût tenu fort satisfait du public, qui lui faussait compagnie après la mort de Camille, sans se soucier des belles scènes du cinquième acte. Rachel faisait grand bien à Camille et grand tort à *Horace*. On n'écoutait, on ne voyait qu'elle; pour la portion considérable du public qui lit peu, il n'y avait qu'un rôle dans la pièce, — et c'était un rôle accessoire. Jamais on n'a pris garde aux scènes de la fin, qui sont comme nourries de la substance même de Tite Live. Combien le plaidoyer du vieil Horace est historiquement vrai ! On ne peut avoir raison avec plus d'habileté, de bon sens, d'éloquence et de patriotisme. Personne enfin ne pouvait dire avec plus de justice que le vieux Romain :

Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

On doit remarquer que c'est encore un appel à la religion qui termine cette œuvre, que soutient et anime d'un bout à l'autre le souffle religieux de la patrie romaine : le roi Tullus est bien, dans les quelques mots qu'il prononce à la fin, le chef du petit État naissant dont Tite Live et Denys nous enseignent les mâles vertus et les pieuses institutions.

Mais nous devons aux dieux, demain, un sacrifice,
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice
Si nos prêtres, avant que de sacrifier,
Ne trouvaient les moyens de le purifier.
Son père en prendra soin : il lui sera facile
D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.

II

SOPHONISBE

LES GUERRES PUNIQUES ET LA POLITIQUE ROMAINE EN AFRIQUE

Seconde époque. 203 avant J. C.

SOPHONISBE

Sophonisbe était fille d'Hasdrubal. Elle avait épousé Syphax, roi de Numidie, et l'avait excité contre Rome. Hannibal était dans les Calabres, où la fortune l'abandonnait; le grand Scipion venait de passer en Afrique pour arracher de l'Italie ce terrible ennemi. Massinissa était devenu l'allié de Rome; dépossédé de ses États, il se joignit à Scipion, ou plutôt à Lélius, son lieutenant, pour combattre Syphax et rentrer dans la Numidie en vainqueur, mais en allié — c'est-à-dire en sujet — de Rome. Il vit Sophonisbe aux portes de Cirta (qui est la moderne

Constantine), et la trouva si belle, qu'il résolut de la dérober à l'esclavage et à la honte qui l'attendaient à Rome — en en faisant sa femme. Mais cette alliance ne fut point ratifiée par Scipion; Rome ne pouvait consentir à voir sur le trône de Numidie une fille d'Hasdrubal, capable de tourner le cœur de Massinissa du côté de Carthage et de rendre à Hannibal l'appui de cette redoutable cavalerie numide, dont la politique de Scipion était parvenue à le priver. Le général romain ordonna donc à son allié de renoncer à la femme qu'il aimait, et, pour qu'elle ne fût à personne, le farouche Numide lui envoya du poison; mais il conçut un si violent chagrin de sa mort, qu'il laissa éclater ses plaintes pendant plusieurs jours et qu'il remplit le camp de ses sanglots et de ses gémissements. — Voilà, en peu de mots, ce que Tite Live a fourni à Corneille.

Ce sujet avait déjà été mis sur la scène par Mairet, et y avait réussi, si bien qu'on s'étonna de l'audace du poëte qui voulait refaire ce qui passait pour un chef-d'œuvre. On jugea très-sévèrement sa pièce qui n'eut aucun succès, et

que, depuis lors, on crut et l'on croit être une œuvre très-médiocre, sur la foi des arbitres du dix-septième siècle. On sait que Voltaire écrivit aussi une *Sophonisbe* en refaisant les vers de Mairet et « en habillant, comme il dit, sa pièce à la moderne. » Dans l'épître d'envoi adressée à M. le duc de la Vallière, on lit : « La même plume qui a corrigé le *Venceslas* pourrait faire revivre aussi la *Sophonisbe* de Corneille, dont le fond est très-inférieur à celle de Mairet, mais dont on pourrait tirer de grandes beautés. Nous avons des jeunes gens qui font très-bien des vers sur des sujets assez inutiles; ne pourrait-on pas employer leur talent à soutenir l'honneur du théâtre français en corrigeant *Agésilas*, *Attila*, *Suréna*, *Othon*, *Pulchérie*, *Pertharite*, *Œdipe*, *Médée*, *Don Sanche d'Aragon*, la *Toison d'Or*, *Andromède*, enfin tant de pièces de Corneille tombées dans un plus grand oubli que *Sophonisbe*, et qui ne furent jamais lues de personne après leur chute? Il n'y a pas jusqu'à *Théodore* qui ne pût être retouchée avec succès... On pourrait même refaire quelques scènes de *Pompée*, de *Sertorius*, d'*Horace* et en retran-

cher d'autres, comme on a retranché entièrement les rôles de Livie et de l'Infante dans ses meilleures pièces. Ce serait à la fois rendre service à la mémoire de Corneille et à la scène française. »

J'avoue que je ne saurais goûter ce projet, et que je préfère les imperfections d'*Attila*, d'*Othon*, de *Don Sanche*, de *Théodore*, sans parler de celles d'*Horace*, de *Pompée* et de *Sertorius*, à la rhétorique des versificateurs du dix-huitième siècle, qui n'auraient pas manqué d'effacer les beautés historiques dont ils ne soupçonnaient guère la portée.

Quant à *Sophonisbe*, elle se recommande par des mérites du premier ordre, mais elle se distingue surtout par une remarquable intelligence de l'histoire de ces temps.

Sophonisbe, le personnage principal, n'est point intéressante comme femme. Elle se rend même tout à fait odieuse — en trahissant Syphax, son époux, après sa défaite, pour épouser le vainqueur, — et en osant dire en face à celui qu'elle abandonne qu'elle ne veut point s'attacher à son malheur, qu'elle embrasse la

cause de Massinissa qui lui plaît, qui est heureux et épris de sa beauté. Il est vrai qu'elle n'aime personne et que, tout entière à Carthage, elle ne s'applique qu'à trouver des ennemis à Rome. Ce grand dessein politique et son patriotisme punique la relèvent, mais ces sortes de vertus, toutes civiques, ne sauraient nous être agréables chez une femme. Aussi n'est-ce point la personne de Sophonisbe qui a attiré Corneille, mais bien l'intérêt historique de la veille de Zama. Son héroïne n'est presque plus une reine, c'est une abstraction politique, c'est l'âme de Carthage et le patriotisme de la famille Barcine qui l'animent et la grandissent.

Syphax, son mari, complaisant et dupe, n'est pas intéressant non plus — à cause de sa sottise ; quant à Massinissa, il l'est moins encore à cause de sa bassesse.

Mais ce qui me frappe, c'est qu'il n'y a vraiment dans cette œuvre curieuse que deux personnages : Rome et Carthage. Rome, dont la main tient tous les fils, fait jouer tous les ressorts ; — et Carthage dont la haine vit et respire par le cœur de la fille d'Hasdrubal.

C'est à cette époque que fut inaugurée cette politique extérieure du sénat, dont Montesquieu a si habilement saisi et groupé les principaux traits dans son admirable chapitre VI[1]. Corneille l'avait déjà comprise et très-nettement indiquée dans *Sophonisbe*, avant de la développer dans *Nicomède*.

Dans la scène III du premier acte, Sophonisbe répond à Eryxe, reine de Gétulie et sa future rivale auprès de Massinissa :

> Que sert la volonté d'un chef qu'on peut dédire?
> Il faut l'aveu de Rome[2].

On attend la péripétie du grand drame de la guerre punique, et l'espoir de Carthage n'est pas détruit encore. Sophonisbe, — en homme d'État, — arme son mari, Syphax, contre les Romains, au moment où Hannibal tient encore en Italie. Si un ennemi assez fort eût pu écraser Scipion en Afrique, le vainqueur de Cannes n'était point forcé de passer la mer, Rome pou-

[1] *Grandeur et Décadence*, etc. — De la Conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

[2] Acte I, sc. III.

vait encore être menacée et Carthage sauvée. C'était une politique fort savante et de très-grand sens. Corneille l'a exposée dans son premier acte par la bouche de Sophonisbe :

On ne voit point ici ce qui se passe à Rome.
En ce même moment peut-être qu'Hannibal
Lui fait tout de nouveau craindre un assaut fatal,
Et que c'est pour sortir enfin de ces alarmes
Qu'elle nous fait parler de mettre bas les armes[1].

Dans cette même scène, les discours de la reine de Gétulie, Éryxe, — personnage assez secondaire pour le tissu ou l'intrigue de la pièce, mais très-intéressant par les idées qu'elle personnifie, — supposent même chez le poëte une critique très-avancée. Elle aime Massinissa, — et Sophonisbe, qui doit la supplanter dans le cœur de l'allié de Scipion, lui reproche

D'aimer un ennemi[2] de sa propre patrie,
Qui sert des étrangers dont, par un juste accord,
Il pouvait nous aider à repousser l'effort[3].

[1] Acte I, sc. III
[2] Massinissa.
[3] Acte I, sc. III.

Or Carthage, colonie de Tyr, n'était pas l'Afrique. C'était une étrangère, aussi bien que Rome, aux yeux des Berbers, Bédouins ou Kabyles, véritables Africains, dont Eryxe représente les sentiments et les idées. Corneille semble avoir prévu les distinctions de race que la science contemporaine a si bien établies et marquées. Par une sorte d'instinct des découvertes de l'ethnologie moderne, il a su donner à chaque peuple, à chaque personnage, sa physionomie propre et celle de sa race. Carthage nous apparaît, dans cette pièce, comme la colonie d'une patrie lointaine et orientale, qui n'était que posée sur les côtes d'Afrique avec sa population de marchands, de mercenaires et de matelots.

Montesquieu a entrevu plus tard, dans son fameux parallèle entre Rome et Carthage (*Grandeur et Décadence*, etc. ch., IV) les motifs apparents de la faiblesse de cette dernière; mais il n'a pas su en indiquer la véritable cause : « L'établissement de Carthage dans son pays était moins solide que celui de Rome dans le sien... La plupart des villes d'Afrique, étant peu fortifiées, se rendaient d'abord à quiconque se présentait

ɔour les prendre : aussi tous ceux qui y débarquèrent, Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils l'abord Carthage au désespoir. On ne peut guère ıttribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui eur arriva dans toute la guerre que leur fit le ɔremier Scipion : leur ville et leurs armées taient affamées, tandis que les Romains étaient ans l'abondance de toutes choses. » La vériable source de cette différence est indiquée ans ce remarquable passage de la *Sophonisbe* e Corneille : — c'est que Carthage n'a cessé 'être, pour les Africains, une étrangère.

ERYXE.

Dépouillé [1] par votre ordre ou par votre artifice,
Il sert vos ennemis pour s'en faire justice.
Mais si de les servir il doit être honteux,
Syphax sert comme lui des étrangers comme eux.
Si nous les voulions tous bannir de notre Afrique,
Il faudrait commencer par votre république,
Et renvoyer à Tyr, d'où vous êtes sortis,
Ceux par qui nos climats sont presque assujettis.
Nous avons lieu d'avoir pareille jalousie
Des peuples de l'Europe et de ceux de l'Asie,
Et si le temps a pu vous naturaliser,

[1] Massinissa.

Le même cours du temps les peut favoriser.
J'ose vous dire plus. Si le destin s'obstine
A vouloir qu'en ces lieux leur victoire domine,
Comme vos Tyriens passent pour Africains,
Au milieu de l'Afrique il naîtra des Romains;
Et si de ce qu'on voit nous croyons le présage,
Il en pourra bien naître au milieu de Carthage,
Pour qui notre amitié n'aura rien de honteux,
Et qui pourront passer pour Africains comme eux.

Cependant Sophonisbe, dans la dernière scène du premier acte, détermine Syphax à rompre la paix avec Rome et à se déclarer pour Carthage. Ce dessein, conforme à la grande politique des Barca et qui pouvait être d'un si utile secours à Hannibal, en mettant les peuples d'Afrique dans ses intérêts et en privant Scipion d'un appui aussi précieux que les Numides, Corneille l'a exposé dans cette scène avec l'autorité et la pénétration d'un véritable historien. Les raisons qu'il allègue sont aussi fortes que pressantes, et la forme ne fait pas défaut à la justesse et à l'élévation politique des idées. Sophonisbe dit à Syphax qui penche pour l'alliance des Romains :

Vous montrez pour Carthage un peu d'ingratitude.
Quoi! vous qui lui devez le bonheur de vos jours,
Vous que mon hyménée engage à son secours,
Vous que votre serment attache à sa défense,
Vous manquez de parole et de reconnaissance?
Et pour remercîment de me voir en vos mains,
Vous la livrez vous-même en celles des Romains!

. . . .

Jouissez de la paix qui vous vient d'être offerte,
Tandis que j'irai plaindre et partager sa perte [1].

. . . .

Mais Carthage détruite, avec quelle apparence
Oserez-vous garder cette fausse espérance?
Rome, qui vous redoute et vous flatte aujourd'hui,
Vous craindra-t-elle encor, vous voyant sans appui?
Elle qui de la paix ne jette les amorces
Que par le seul besoin de séparer nos forces [2].
Et qui dans Massinisse et voisin et jaloux
Aura toujours de quoi se brouiller avec vous?
Tous deux vous devront tout : Carthage abandonnée
Vaut pour l'un et pour l'autre une grande journée.

. . . .

Utique à l'assiéger retient leur Scipion;
Un temps bien pris peut tout : pressez l'occasion.
De ce chef éloigné la valeur peu commune
Peut-être à sa personne attache leur fortune.

[1] Celle de Carthage.

[2] Ces deux vers sont, dans leur concision, tout le programme de la diplomatie du Sénat à cette époque.

Il tient auprès de lui la fleur de leurs soldats.
En tout événement, Cirte[1] vous tend les bras.
Vous tiendrez, et longtemps, dedans cette retraite.
Mon père cependant répare sa défaite.
Hannon a de l'Espagne amené du secours,
Hannibal vient lui-même ici dans peu de jours[2].
Si tout cela vous semble un léger avantage,
Renvoyez-moi, seigneur, me perdre avec Carthage;
J'y périrai sans vous, vous régnerez sans moi.

Syphax cède à tant de bonnes raisons. Mais la meilleure, c'est qu'il aime sa femme, car il voit tout ce que cet amour lui fait risquer :

. . . . Sophonisbe l'ordonne,
Il faut servir Carthage et hasarder l'État.

Cette belle scène, une des plus nourries de faits et d'idées que Corneille ait écrites, est re-

[1] Constantine.

[2] C'est pour donner confiance à Syphax qu'elle ajoute cette espérance aux autres chances de succès. Elle a dit, dans une scène précédente, qu'on ignorait si Hannibal ne rétablissait pas sa fortune en Italie. Et tout ce qu'elle fait auprès de Syphax ne doit avoir d'autre but que de maintenir Hannibal loin de l'Afrique et près de Rome, de forcer Scipion d'abandonner un dessein qui doit perdre Carthage, et de repasser la mer.

arquable surtout, au point de vue historique, ce qu'elle dévoile à la fois la politique du nat et celle de ses ennemis; je parle des ennemis dignes de lui : — réunir les forces d'un ys, — faire appel à toutes ses ressources, — nfondre les intérêts, — et ne pas attendre e Rome y ait mis la division.

Cependant Syphax est battu et pris comme il attendait. Massinissa, allié de Scipion, rentre vainqueur dans Cirta. Eryxe, qui l'aime qui se promettait de grands avantages de victoire, est étonnée du froid accueil qu'elle çoit de lui. Quant à Sophonisbe, elle compte r « l'effet de ses beaux yeux, » comme on sait alors, et elle a raison :

Du moment qu'il l'a vue,
Ses troubles ont cessé, sa joie est revenue.

. . . .

'u l'as vue étonnée et, tout ensemble, altière,
Lui demander l'honneur d'être sa prisonnière,
Le prier fièrement qu'elle pût en ses mains
Éviter le triomphe et les fers des Romains [1].

Acte II, sc. III : « . . . Neque me in cujusquam Romani suum et crudele arbitrium venire sinas... Quid Carthagi-

Son orgueil, que ses pleurs semblaient vouloir déd
Trouvait l'art, en pleurant, d'augmenter son empir
Et, sûre du succès dont cet art répondait,
Elle priait bien moins qu'elle ne commandait [1].

Dans la scène II du II[me] acte, a lieu l'ent vue d'Eryxe avec Massinissa. La situation e comme on le pense, pénible et embarrass l'allié de Rome n'ose ouvertement trahir ses p messes, et, par reconnaissance, offre à la rei de Gétulie — ce que son amour a déjà don dans son cœur, à Sophonisbe, — d'unir s sceptre au sien. Eryxe, qui voit les choses tel qu'elles sont, connaît assez le cœur de Massini pour ne point compter sur sa parole, et conn assez les Romains pour ne pas croire qu voient d'un bon œil leurs alliés confondre le intérêts et devenir puissants par le rapproc ment de leurs forces : c'est toujours l'histori profond politique, qui parle :

niensi ab Romano, quid filiæ Hasdrubalis timendum sit, vi Si nulla re alia potes, morte me ut vindices ab Romanorum bitrio oro obtestorque. » Tit. Liv., XXX, XII.

[1] « ... Propiusque blanditias oratio esset quam preces. » *ibid.*

iens tout fort douteux tant qu'il dépend des hommes,
n'ose m'assurer que nos amis jaloux
nsentent l'union des deux trônes en nous.

La scène IV, dans laquelle Sophonisbe, sentant puissance de ses charmes, ne déroge point à fidélité envers Carthage, et, sans renoncer à grande pensée politique, reprend peu à peu it son empire sur le cœur de Massinissa, — de Numide sensible, comme sa race, aux attraits la femme[1]; — cette scène, dis-je, est habile, éressante et bien faite. Ce tableau a, de plus, très-sérieux avantage d'être conforme à istoire. Mais l'on sent que ces passions et ces térêts qui s'agitent ne sont que des jouets agiles que brisera la main inflexible de Rome.

MASSINISSA.

. .. Le triomphe est un supplice aux reines[2],
femme du vaincu ne le peut éviter;
is celle du vainqueur n'a rien à redouter.

[1] « ... Ut est genus Numidarum, in Venerem præceps, amore ptivæ victor captus. » Tit. Liv., XXX, XII.

[2] Il s'agit du triomphe de Scipion dans Rome, et de l'usage où ient les Romains d'y faire figurer les chefs ennemis enınés.

De l'une il est aisé que vous deveniez l'autre.
Votre main, par mon sort, peut relever le vôtre;
Mais vous n'avez qu'une heure, ou plutôt qu'un momen
Pour résoudre votre âme à ce grand changement.
Demain Lélius entre, et je ne suis plus maître [1].

On sent déjà que l'ascendant de Scipion fa seul la loi. Massinissa répète encore plus loin

Demain Lélius entre, il le peut dès ce soir.
. . . .
Que votre ambition, que votre amour choisisse :
L'opprobre est d'un côté, — de l'autre Massinisse :
Il faut aller à Rome ou me donner la main.
Ce grand choix ne se peut différer à demain,
Le péril presse autant que mon impatience,
Et quoi que nos succès m'offrent de confiance,
Avec tout mon amour je ne puis rien pour vous
Si demain Rome en moi ne trouve votre époux.

Ainsi c'est bien Rome qui, invisible et pré sente, est le premier personnage de la scène, e même de toute la pièce. Cette conception es belle, et je ne crois pas me tromper en disan

[1] ... Nuptias in eum ipsum diem parari repente jubet, n quid relinqueret integri aut Lœlio aut ipsi Scipioni consulend velut in capitvam, quæ Massinissæ jam nupta foret. »

Tite-Live, XXX, XII.

que tous ces mérites du grand Corneille sont restés ignorés de la plupart.

Il est bien vrai que la conduite de Sophonisbe est choquante : Massinissa ose lui proposer de trahir son mari dans le malheur — et elle est vaincue par ses conseils; — il lui offre sa main; il veut l'épouser à l'instant, — et elle y consent!

Mais on ne pouvait sauver cette révoltante trahison qu'en montrant le cœur de l'héroïne tout au patriotisme et en lui donnant du moins le mérite de la franchise, dans ces vers écrits avec tant de fermeté et de concision :

Je veux que vous voyiez mon âme tout entière
Et ne puissiez un jour vous plaindre avec sujet
De n'avoir pas bien vu ce que vous avez fait.
Quand j'épousai Syphax, je n'y fus point forcée.
De quelques traits pour vous que l'amour m'eût blessée,
Je vous quittai sans peine, et tous mes vœux trahis
Cédèrent avec joie au bien de mon pays;
En un mot, j'ai reçu du ciel, pour mon partage,
L'aversion de Rome et l'amour de Carthage.
Vous aimez Lélius, vous aimez Scipion,
Vous avez lieu d'aimer toute leur nation;
Aimez-la, j'y consens, mais laissez moi ma haine.
Tant que vous serez roi, souffrez que je sois reine,

Avec la liberté d'aimer et de haïr,
Et sans nécessité de craindre ou d'obéir.
Voilà quelle je suis et quelle je veux être;
J'accepte votre hymen, mais pour vivre sans maître,
Et ne quitterais point l'époux que j'avais pris
Si Rome se pouvait éviter qu'à ce prix.
A ces conditions me voulez-vous pour femme?

En trahissant tous ses devoirs d'épouse, elle ne se dément donc pas comme Carthaginoise, et à peine Massinissa l'a-t-il quittée pour vaquer aux apprêts de sa noce, qu'elle en dit encore plus à sa confidente en ces quatre vers :

Peut-être, avec le temps, j'en aurai l'avantage
De l'arracher à Rome et le rendre à Carthage.
Je m'en réponds déjà sur le don de sa foi :
Il est à mon pays puisqu'il est tout à moi.

Ainsi ses paroles mêmes lui sont un arrêt de mort. Elle explique elle-même, si elle ne les justifie pas, la prudence et les précautions de Rome. N'est-ce pas là ce que Voltaire appelait l'art dramatique? On appréciera les vers qui suivent :

A ce nouvel hymen c'est ce qui me convie,

Non l'amour, — non la peur de me voir asservie.
L'esclavage aux grands cœurs n'est point à redouter;
Alors qu'on sait mourir, on sait tout éviter.

Massinissa, qui est amoureux en Numide, ne sait trop ce qu'il fait, et il faut convenir qu'il était très-difficile de le faire parler convenablement dans la deuxième scène du troisième acte, lorsqu'il se trouve en face d'Éryxe qu'il a trahie. Il ne s'en tire point, il est vrai, en galant homme, car il insulte cette reine inoffensive, l'accuse de cupidité, d'ambition et de tiédeur, et cherche à se justifier en l'accablant. Aussi lui répond-elle fort justement et très-vertement tout ensemble, et lui prédit-elle l'issue qu'il doit attendre de sa perfidie. C'est encore la politique qui lui fournit ses arguments. Deux passages de cette scène me semblent d'une grande justesse historique et sont, je crois, fort dignes d'être cités.

Voici le premier :

ÉRYXE.

Il est beau de trancher du roi comme vous faites ;
Mais n'a-t-on aucun lieu de douter si vous l'êtes?

Et n'est-ce point, seigneur, vous y prendre un peu mal
Que d'en faire l'épreuve en gendre d'Hasdrubal?
Je sais que les Romains vous rendront la couronne;
Vous en avez parole, et leur parole est bonne.
Ils vous nommeront roi; mais vous devez savoir
Qu'ils sont plus libéraux du nom que du pouvoir;

. . . .

Vous verrez qu'ils auront pour vous trop d'amitié
Pour vous laisser méprendre au choix d'une moitié;
Ils ont pris trop de part en votre destinée
Pour ne pas l'affranchir d'un pareil hyménée,
Et ne se croiraient pas assez de vos amis
S'ils n'en désavouaient les dieux qui l'ont permis.

Le second passage est très-supérieur au premier; je ne sais si je m'abuse, mais je vois dans cette éloquente protestation, faite au nom de tous les rois menacés ou offensés déjà dans leur dignité et leurs intérêts par la politique romaine, une profonde intelligence de l'histoire du Monde à cette époque. Le grand Corneille a recueilli ce long gémissement qui se fit entendre du fond de l'Espagne à l'extrémité de l'Orient, et il lui a donné une netteté et une force singulières dans ce passage :

ERYXE.

Je les[1] connais, seigneur, sans doute moins que vous,
Et les connais assez pour craindre leur courroux.
Ce grand titre de roi, que seul je considère,
Étend sur moi l'affront qu'en vous ils vont lui faire,
Et rien ici n'échappe à ma tranquillité
Que par les intérêts de notre dignité.
Dans votre peu de foi c'est tout ce qui me blesse.
Vous allez hautement montrer notre faiblesse,
Dévoiler notre honte et faire voir à tous
Quels fantômes d'État on fait régner en nous.
Oui, vous allez forcer nos peuples de connaître
Qu'ils n'ont que le Sénat pour véritable maître,
Et que ceux qu'avec pompe ils ont vu couronner
En reçoivent les lois qu'ils semblent leur donner.

Ces beaux vers ne sont-ils pas du grand Corneille, et ne les croirait-on pas écrits vers 1639, — l'année d'*Horace* et de *Cinna?*

Sophonisbe n'est pas sans appréhension sur les suites de son mariage précipité, et elle ne peut dissimuler son dédain pour le caractère de son nouvel époux dans la scène IV du troisième acte :

. . . Je m'attirerais la dernière infamie

[1] Les Romains.

S'ils[1] brisaient malgré vous le saint nœud qui nous lie,
Et qu'ils pussent noircir de quelque indignité
Mon trop de confiance en votre autorité.
Si, dès qu'ils paraîtront, vous n'êtes plus le maître,
C'est d'eux qu'il faut savoir ce que je vous puis être.
. . . . . . Seigneur, je parle avec franchise;
Vous m'avez épousée et je vous suis acquise :
Voyons si vous pourrez me garder plus d'un jour.
. . . .
En dépit des Romains on voit que je vous aime;
Mais jusqu'à leur aveu je suis tout à moi-même.
. . . .

Le mépris de Sophonisbe pour le malheur de son premier époux passe encore le dédain qu'elle a pour le second. Le voyant venir, elle ose dire :

Mais que nous veut Syphax que ce Romain conduit?

Toute autre femme eût trouvé cette situation cruellement embarrassante : entre ses deux maris, dont l'un est mécontent de ne rien obtenir, et dont l'autre a été indignement trahi; mais elle n'est point troublée pour si peu, et elle pro-

[1] Les Romains.

fité de l'occasion pour dire à Syphax des duretés horribles, qui devaient rendre cette scène tout à fait impossible à la représentation. Ce qui intéresse peut-être en faveur de ce premier mari, c'est qu'il ignore encore qu'il y en a un second; et s'il n'était si simple, il nous attendrirait assurément lorsqu'il vient remercier sa femme de sa fidélité.

Le poëte a donc fort à faire pour relever son personnage. Sophonisbe a beau dire à Syphax :

Sauvez-moi des Romains, je suis encore à vous,
Et je croirai régner, malgré votre esclavage,
Si vous pouvez m'ouvrir les chemins de Carthage.

. . . .

Toute ma passion est pour la liberté,
Et toute mon horreur pour la captivité;

on ne peut plus guère s'intéresser à elle après un procédé aussi punique. Mais ce n'est pas sur les convenances dramatiques que j'ai voulu parler : c'est sur l'intérêt et les beautés historiques, et je n'ai pas tout dit encore.

La scène IIe du quatrième acte, entre Syphax et Lélius, me paraît fort remarquable à ce

point de vue. Le vieux roi, battu, prisonnier des Romains et trahi par sa femme, se venge en dénonçant au lieutenant de Scipion le danger de laisser Massinissa, son rival heureux, sous l'empire de Sophonisbe. Il expose humblement sa confession, et nous fait pitié; mais son discours, — d'abord languissant quand il se plaint de son amour trompé, — prend de l'accent et de la force dès qu'il aborde les considérations politiques. Toutes les raisons que Tite-Live ne donne pas, mais qui ont certainement décidé Scipion à faire mourir Sophonisbe, Corneille nous les développe par l'organe de Syphax :

Sophonisbe [...] devint ma souveraine,
Régla mes amitiés, disposa de ma haine,
M'anima de sa rage, et versa dans mon sein
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
Sous ces dehors charmants qui paraient son visage,
C'était une Alecton que déchaînait Carthage.
Elle avait tout mon cœur, Carthage tout le sien.

. . . .

Vous trouverez, seigneur, cette même furie
Qui seule m'a perdu pour l'avoir trop chérie,
Vous la trouverez, dis-je, au lit d'un autre roi
Qu'elle saura séduire et perdre comme moi.

. . . .
Ce vainqueur avec elle épousera Carthage.
. . . .
Massinissa de soi pourrait fort peu de chose.
Il n'a qu'un camp volant dont le hasard dispose ;
Mais, joint à vos Romains, joint aux Carthaginois,
Il met dans la balance un redoutable poids.
Et par ma chute, enfin, sa fortune enhardie
Va traîner après lui toute la Numidie.

Aussi Lélius dicte-t-il clairement ses ordres à Massinissa dans la scène IIIe, qui est bien conduite, mais pour la lecture plutôt que pour le théâtre, car la douleur de Massinissa ne saurait nous intéresser *dramatiquement*. Le langage de Lélius est bien celui d'un légat romain. J'ai déjà trop cité et je me contenterai d'y renvoyer.

Le cinquième acte est un des plus faibles que Corneille ait écrits. Le récit de la mort de Sophonisbe (dernière scène) est le seul passage par où cette fin se relève :

A peine elle m'a vu, que d'un regard farouche,
Portant je ne sais quoi de sa main à sa bouche :
« Parlez, m'a-t-elle dit, je suis en sûreté,
« Et recevrai votre ordre avec tranquillité. »
Surpris d'un tel discours, je l'ai pourtant flattée,

J'ai dit qu'en grande reine elle serait traitée,
Que Scipion et vous en prendriez souci,
Et j'en voyais déjà son regard adouci,
Quand, d'un souris amer me coupant la parole :
« Qu'aisément, reprend-elle, une âme se console !
« Je sens vers cet espoir tout mon cœur s'échapper;
« Mais il est hors d'état de se laisser tromper,
« Et d'un poison ami de secourable office
« Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
« Dites à Scipion qu'il peut, dès ce moment,
« Chercher à son triomphe un plus rare ornement.
« Pour voir de deux grands rois la lâcheté punie,
« J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie.
« C'est ce que méritait leur amour conjugal ;
« Mais j'en ai dû sauver la fille d'Hasdrubal.
« Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage,
« Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage,
« Digne sang d'un tel père et digne de régner
« Si la rigueur du sort eût voulu m'épargner. »
A ces mots, la sueur lui montant au visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage;
Une morte pâleur s'empare de son front ;
Son orgueil s'applaudit d'un remède si prompt ;
De sa haine aux abois la fierté se redouble,
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,
Et soutient en mourant la pompe d'un courroux
Qui semble moins mourir que triompher de nous.

Certes ce n'est pas là le grand Corneille ; on le retrouve cependant dans deux ou trois vers.

Quoi de plus concis et de plus conforme au caractère de l'héroïne que ce trait :

> Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage ?

Il résume et explique le rôle; il est à lui seul tout le cinquième acte.

III

NICOMÈDE

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DU SÉNAT SOUS LA RÉPUBLIQUE

Troisième époque, vers 180 avant J. C.

NICOMÈDE

Cette tragédie, qui fut représentée en 1652, — Corneille étant âgé de quarante-huit ans, — n'est pas seulement une grande œuvre littéraire, égalant dans ses beaux endroits, *Cinna* et *Polyeucte*, mais c'est un des ouvrages les plus approfondis, comme critique et comme raisonnement, qui soient sortis des mains d'un historien.

Pour mieux mettre en lumière les ressorts habiles et les perfidies tortueuses de la diplomatie romaine, Corneille a donné le beau rôle à Nicomède, héritier du trône de Bithynie, à la-

quelle il a ajouté trois États par sa vaillance et ses talents militaires. Le poëte nous le représente comme l'élève et à la fois comme le vengeur d'Hannibal.

L'histoire n'a fourni à Corneille sur les personnages principaux que quelques lignes qui figurent au bas du trente-quatrième livre de Justin (chapitre IV) : « Prusias, roi de Bithynie, conçut le dessein de tuer son fils Nicomède, dans la pensée de favoriser les enfants plus jeunes qu'il avait eus d'une autre femme, et qui étaient à Rome. Mais ce projet fut révélé au prince par ceux qui s'étaient chargés de l'exécution du crime. Ils l'exhortèrent à devancer les embûches paternelles, puisqu'il était lui-même menacé, et à faire tourner la violence contre celui qui l'avait conçue. Il ne fut pas difficile de le persuader. Étant donc appelé dans les États de son père, il fut proclamé roi. Prusias, dépouillé par son fils et réduit à la condition de simple particulier, fut abandonné par ses esclaves eux-mêmes. Il fut tué dans sa retraite par le fils dont il avait ordonné la mort, et dont le crime, par conséquent, ne fut

pas moindre que n'eût été celui du père[1]. »

Les éléments de la pièce, comme on voit, se réduisent à fort peu de chose. Corneille a donc puisé dans son propre fonds, c'est-à-dire dans ses réflexions sur la politique romaine et sur l'histoire générale de ce temps. C'est à peine une tragédie, tant l'action en est simple et l'intérêt dramatique effacé par l'intérêt historique. Les personnages sont de véritables abstractions, et représentent des idées, des principes, plutôt qu'ils n'expriment des sentiments individuels en découvrant leurs propres passions.

Le rôle de l'ambassadeur Flaminius (qu'il faudrait lire *Flamininus*) nous offre le type, non de la fierté romaine, et en cela il faut bien reconnaître que le besoin du drame l'a dé-

[1] ... Prusias, rex Bithyniæ, consilium cepit interficiendi Nicomedis filii; dum consulere studet minoribus filiis quos ex noverca ejus susceperat et Romæ habebat. Sed res adolescenti ab his qui facinus susceperant proditur; hortatique sunt « ut crudelitate patris provocatus occupet insidias, et in auctorem retorqueat scelus. Nec » difficilis persuasio fuit. Igitur, cum accitus in patris regnum venisset, statim rex appellatur. Prusias, regno spoliatus a filio, privatusque redditus, etiam a servis deseritur. Cum in latebris ageret, non minori scelere quam filium occidi jusserat, a filio interficitur. (XXXIV, IV.)

pouillé un peu plus qu'il ne convenait de sa dignité et l'a trop abaissé; mais il est du moins le type de la prudence cauteleuse de cette compagnie célèbre, composée des plus grands diplomates qui furent jamais; il personnifie le Sénat lui-même et en traduit fidèlement les maximes égoïstes et inexorables : diviser ses ennemis, isoler ses alliés; s'opposer à leurs conquêtes, à leurs traités; marier les princes; affaiblir toujours pour mieux conquérir après; humilier pour mieux accoutumer au joug préparé; point d'amitié : la politique n'en saurait souffrir; aucune bonne foi : l'étranger n'est point un homme : *Contra hostem æterna injuria!* N'être pas citoyen explique, excuse même toutes les rigueurs.

La constante observation de pareils principes, justifiés par les intérêts d'un patriotisme étroit, que cependant avouent les dieux, suppose l'extrême mobilité dans les alliances. Ce sont ces soudains revirements, conséquence naturelle et forcée du système romain, que Corneille a merveilleusement représentés par le rôle et exprimés par la bouche de Flaminius.

L'ambassade du célèbre consulaire T. Q. Flamininus, de la grande famille patricienne Quinctia, est trop connue pour que Corneille ait cru pouvoir lui substituer un prétendu fils de ce Flaminius vaincu à Trasimène, qui était de la plus basse naissance; mais le souvenir d'Hannibal, sans cesse mêlé aux paroles de Nicomède, lui fournit l'occasion de tirer de ce nom plébéien des rapprochements piquants et de prononcer quelques beaux vers.

Je ne crois pas prêter à Corneille des idées qu'il n'a pas eues, et j'espère m'être mis en garde contre ce qui arrive trop souvent à ceux qui s'éprennent d'une idée ou soutiennent une thèse qui les séduit : l'exagération et l'illusion, qui grossissent les mérites ou supposent des intentions. Je lis dans l'*Examen* qu'il a écrit lui-même de sa pièce : « Mon principal but a été — de peindre — la politique des Romains au dehors, — et comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés, — leurs maximes pour les empêcher de s'accroître et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur quand elle commençait à leur devenir sus-

pecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur République en la personne de son ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un prince intrépide qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance lors même qu'il en est accablé. »

Le héros de la pièce, Nicomède, personnifie donc l'opposition héroïque et vaine de ces rares esprits, de ces indomptables caractères qui ont arrêté parfois les progrès de Rome et ont conçu l'audacieuse pensée de se mettre en travers de sa fortune; fermeté isolée et impuissante contre l'heureuse perpétuité de ces conseils d'une prudence consommée; génie militaire inutilement dépensé sur les champs de bataille contre la valeur traditionnelle, la supériorité de la discipline et la piété du patriotisme. Grands cœurs, vrais héros par la constance : Pontius Herennius, Hamilcar, Hannibal et Mithridate! c'est leur âme que Corneille a prêtée à son Nicomède.

Attale aussi, son jeune frère, élevé à Rome,

et que sa mère, la sombre marâtre de Nicomède, Arsinoé, lui oppose, est un personnage ou plutôt un type intéressant et vrai. Son existence seule, à cette époque, est un fait politique de la plus haute importance et que n'a point vu Montesquieu.

Ces otages, nourris à Rome sous la surveillance du Sénat et renvoyés dans leur pays, au sein de leur famille, tout pénétrés d'idées et de sentiments romains, pour y hâter, sans le savoir, l'œuvre de dissolution qui précède et doit préparer la conquête, furent un des éléments les plus actifs employés par la politique romaine dans les États qu'elle convoitait. C'était le même esprit qui portait Rome, dès les plus anciens temps de son histoire, à détacher de son sein une colonie pour l'envoyer dans la contrée dont elle méditait de s'emparer, après en avoir détruit l'unité religieuse et nationale. Cette colonie était parmi ces populations l'image vivante de la grande Cité et y était placée comme la sentinelle vigilante du Peuple et du Sénat. Or, ces princes, retenus comme otages et renvoyés par faveur, étaient aussi les colons de la propa-

gande romaine, et l'histoire nous en fait connaître un assez grand nombre pour qu'il soit permis de voir dans la fréquence de ce fait tout un système qui a frappé Corneille et dont il a tiré un si admirable parti dans l'originale et puissante création de son rôle d'Attale :

> Attale qu'en otage ont nourri les Romains,
> Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains.

Prusias personnifie la honteuse faiblesse de ces rois avilis, jouets de la diplomatie romaine, et qui ne sentent plus le poids de l'humiliation, tant leur complaisance les a mis bas, tant les exigences du Sénat les ont rendus attentifs au moindre signe de ses ambassadeurs. C'est le type de ces Eumène, de ces Attale, de ces Antiochus, à genoux sous l'impitoyable main qui les frappe.

Rome est donc toujours présente : c'est elle que Nicomède attaque corps à corps. Mais ce qui ne me paraît pas moins bien compris, c'est le sentiment que la puissance, la valeur, l'habileté et le patriotisme des Romains inspirent à

leurs ennemis. Dans leurs plus terribles attaques, ces derniers ne font jamais sentir de mépris. Nicomède fait même grand cas des vertus qui nourrissent l'attachement exclusif des Romains à leur patrie. Ce qu'il méprise, c'est la servile obéissance de son père Prusias, c'est la naïve complicité de son frère Attale, imbu des idées et des principes destructeurs de ses propres États et qui vient les étaler dans le pays même qu'ils doivent subjuguer un jour. La clairvoyance de Nicomède est donc égale à son bon sens et à sa fermeté, et ce sont là proprement les traits qui ont distingué tous les ennemis que Rome a rencontrés dignes d'elle et capables de balancer sa fortune.

On se rappelle le sujet de la pièce de *Nicomède;* il est aussi simple que celui d'*Héraclius* est compliqué. Laodice, reine d'Arménie, grand cœur et caractère égal en fermeté à celui du héros qui l'aime, et auquel elle était destinée, est contrainte par Prusias d'épouser Attale; or le roi de Bithynie obéit lui-même aux obsessions de sa seconde femme Arsinoé et aux pressantes sollicitations de l'ambassadeur romain Flaminius; cet

Attale est le second fils du roi et l'otage de Rome; il est séduit, comme son frère aîné, par les charmes de Laodice. Le prince Nicomède, qui vient d'ajouter trois couronnes à celle de Bithynie que porte son père, revient précipitamment de l'armée pour défendre ses droits et son amour également menacés. Son maître, Hannibal, s'est empoisonné pour échapper aux Romains au moment même où Prusias allait le leur livrer. Pour prix de ce crime, Flaminius rend au roi son fils Attale qui était en otage à Rome; mais comme Nicomède, l'aîné, est devenu dangereux par ses victoires, son génie naissant, sa haine pour Rome et les leçons politiques qu'Hannibal lui a données, il s'agit, pour l'ambassadeur du Sénat, de s'opposer à son agrandissement, de traverser son projet de mariage avec la reine d'Arménie et d'unir cette princesse à Attale, qu'on ne redoute pas et qui, d'ailleurs, a été nourri à Rome. On divise ainsi un pouvoir qui grandit trop, on oppose le frère au frère, et l'on établit au fond de l'Asie un obligé du Sénat.

La scène s'ouvre au premier acte, entre Ni-

comède et Laodice, par une très-belle exposition du sujet. Attale, qui n'a jamais vu son frère, survient et déclare sa tendresse à la reine d'Arménie. Il appuie ses desseins de mariage de l'aveu du roi et des secours de Rome :

. . . Si ce n'est assez des prières d'un roi,
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

NICOMÈDE.

Rome, seigneur?

ATTALE.

Oui, Rome; en êtes-vous en doute?

NICOMÈDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute.

Et les vers ironiques qui suivent sont écrits dans le sentiment d'estime pour Rome et de mépris pour les complaisants serviles de sa politique que je marquais tout à l'heure. C'est une nuance très-délicate et qui suppose chez le poëte un commerce familier avec les historiens de ce temps. Nicomède continue :

Elle s'indignerait de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure,
Et vous dégraderait peut-être dès demain

Du titre glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
En le déshonorant par l'amour d'une reine?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?

Les pratiques de Rome ne sont-elles pas bien mises en lumière dans ce peu de mots d'Arsinoé?

Par lui [1] j'ai jeté Rome en haute jalousie
De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,
Et de voir Laodice unir tous ses États,
Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias;
Si bien que le Sénat, prenant un juste ombrage
D'un empire si grand sous un si grand courage,
Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur
Pour rompre cet hymen et borner sa grandeur [2].

Que pourrait-on dire du second acte [3] et de la fameuse scène troisième où Nicomède répond, au nom de son père, à l'ambassadeur romain?

[1] Flaminius.

[2] Ces vers sont d'une facture pénible et d'une construction embarrassée, mais comme ils sont pleins de choses!

[3] On ne fait peut-être pas assez d'attention à la scène première de cet acte qui renferme de grandes beautés comme étude morale du cœur humain, et exprimées dans un magnifique lan-

On ne trouve dans aucune autre littérature dramatique, sans en excepter quelques belles scènes des pièces historiques de Shakspeare, une si profonde intelligence des raisons politiques qui ont gouverné le monde. La probité, le sentiment de la dignité royale, la générosité des vues et le juste orgueil de l'indépendance couronnée, empruntent ici la voix de Nicomède; le bon sens pratique, le patriotisme égoïste, le froid et insensible ascendant de la force, la nette intuition des grandes et éternelles destinées de Rome, ont pour interprète Flaminius. Il faut relire, à ce point de vue, cette belle scène, trop connue déjà par ses mérites littéraires,

gage. Je ne connais pas de vers mieux faits, plus remplis, plus concis que ceux où Prusias se plaint de son fils Nicomède :

Si je n'étais bon père il serait criminel.
Il doit son innocence à l'amour paternel,
C'est lui seul qui l'excuse et qui le justifie,
Ou lui seul qui me trompe et qui me sacrifie ;
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,
Qu'il ne force en son cœur sa nature à se taire.
. . . .
Te le dirai-je, Araspe, il m'a trop bien servi,
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi.
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être,
Et qui me fait régner en effet, est mon maître.
Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand :
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant...

pour qu'il soit besoin d'en citer des passages entiers :

NICOMÈDE, à Prusias.

Qui partage vos biens inspire à votre mort,
Et de pareils amis, en bonne politique.....

PRUSIAS.

Ah ! ne me brouillez pas avec la République,
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés.

La pensée suprême d'Hannibal est rappelée par lui :

..... Il m'a surtout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome et ne la craindre point.

Enfin il découvre, sans en comprendre encore le but final, les projets de ces terribles ennemis :

Attale doit régner, Rome l'a résolu,
Et puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.

Mais il faut que cet Attale se montre digne

des préférences de Prusias et de l'alliance même de Rome. Il faut le voir à l'œuvre et Nicomède lui servira de lieutenant :

Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
Les restes de l'Asie à nos côtés rangée,
Offrent une matière à son ambition.....

La réponse de Flaminius est courte, mais c'est une révélation éclatante qui suppose chez Corneille la connaissance approfondie de l'histoire :

Rome prend tout le reste en sa protection.
. . . .

Nicomède reprend :

. . . .
Si j'avais donc vécu dans ce même repos
Qu'il[1] a vécu dans Rome auprès de ces héros,
Elle me laisserait la Bithynie entière;
. . . .
Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser, et, dans ce beau projet,

[1] Attale.

Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet.

. . . .

Grâces aux Immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage.

Flaminius, dans une réponse pleine d'adresse et d'esprit, prend avantage de l'ambition toute personnelle qui semble percer dans le discours de Nicomède :

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt plutôt que par vertu,
Etc.

A l'acte troisième (scène II), ce même Flaminius sauve, par la hauteur du langage, par les invincibles arguments du fait accompli, et le sentiment des hautes destinées de son pays, ce que sa mission peut avoir d'odieux et la diplomatie du Sénat de perfide. Il s'adresse à Laodice :

Comme simple Romain, souffrez que je vous dise
Qu'être allié de Rome et s'en faire un appui,
C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui ;
Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,
Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte;

Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi
Quand il est honoré du nom de son ami ;
Qu'Attale, avec ce titre, est plus roi, plus monarque [1],
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque.

. . . .

Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet ;
Tout fléchit sur la terre et tout tremble sur l'onde,
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

La fortune de la République, ce bras armé de Mars qui est sans cesse à son secours, ce puissant Jupiter qui protége la Ville du haut du Capitole, ce bon génie qu'Hannibal avait mis en fuite et dont le *retour* fut salué après Zama : *Deus Rediculus*; ces promesses faites par les oracles, qui soutinrent l'espérance publique au lendemain de Trasimène et de Cannes, et rendirent la Cité si grande, au jour même de la défaite, tout cela est au moins entrevu dans ce passage d'un sentiment si patriotique et si religieux :

..... Quelques-uns vous diront au besoin

[1] Ce n'est pas là un pléonasme; le mot *monarque* est pris dans le sens étymologique : « Non-seulement il est roi, mais seul roi ; » le vers suivant le prouve.

Quel Dieu du haut en bas renverse les profanes,
Et que même au sortir de Trébie et de Cannes
Son ombre épouvanta votre grand Hannibal.

Nicomède, dans son entretien avec son père (acte IV, scène III), lui montre le salut de sa dignité et peut-être celui de sa couronne en lui découvrant les vrais mobiles de l'intervention romaine :

PRUSIAS.

(Je) veux mettre d'accord l'amour et la nature :
Être père et mari dans cette conjoncture.

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être?

NICOMÈDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère;
Un véritable roi n'est ni mari ni père;
Il regarde son trône et rien de plus. Régnez;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espère gagner,
Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

Combien cela est vrai et formulé avec l'autorité d'un grand politique! Qu'on songe à Mithridate.

Ce sujet de Mithridate, qui a inspiré à Montesquieu la plus belle page peut-être qu'il ait écrite, aurait dû, pensera-t-on, séduire Corneille; mais, au temps des guerres de Sylla et de Lucullus contre le roi de Pont, Rome était déjà en proie aux dissensions civiles et la politique du Sénat, n'étant plus indépendante et une, ne pouvait plus être aussi suivie. L'intérêt historique devient double le jour où les Gracques, Marius et les sanglantes rivalités agitent Rome et paralysent les efforts de sa politique pour lui substituer la puissance des légions dociles aux grandes ambitions. Je m'assure que ces motifs ont détourné Corneille de choisir pour sujet Mithridate : c'est l'époque et non le héros, qui l'a déterminé, comme toujours. Pour caractériser les agitations des guerres civiles, il prendra un sujet tout romain, *Sertorius*, afin que l'attention ne soit pas distraite ni l'intérêt partagé.

La scène v du quatrième acte renferme des

beautés historiques d'un ordre si élevé qu'on n'en saurait découvrir d'égales que dans Tacite. Attale est enfin roi par la volonté de son père, ou plutôt du Sénat; Nicomède est arrêté et destiné à devenir l'otage du roi et la proie des Romains; tout sourit au fils d'Arsinoé, au jeune protégé de Prusias. La couronne d'Arménie doit s'unir, dans sa pensée, à celles que son père lui assure; mais ces ambitieux projets et ce succès trop complet ne font plus l'affaire de Rome qui voit trop de puissance en la même main :

ATTALE.

Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle [1]?
Car j'ose me promettre encor votre secours;

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours.
Pour ne vous point flatter, je n'en veux point répondre.

ATTALE.

Ce serait bien, seigneur, de tout point me confondre,
Et je serais moins roi qu'un objet de pitié,
Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié;
Mais je m'alarme trop et Rome est plus égale!
N'en avez-vous pas l'ordre?

[1] Celle de Laodice.

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau:
Mais pour le roi de Pont il faut ordre nouveau,

. . . .

Attale lui-même commence à ouvrir les yeux et à être édifié sur l'amitié de la République; cette découverte est exprimée en quatre vers d'une énergique concision :

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime pas, elle hait Nicomède.
Et lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre et non pas m'agrandir.

A l'acte dernier, Attale a réfléchi ; ce premier trait de lumière s'est étendu et a produit une pleine clarté dans son esprit. Il comprend et découvre tous les ressorts secrets de cette politique dont il a été dupe et qui n'a d'autre fin que de diviser l'univers pour le dévorer.

Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
L'a craint en Nicomède et le craindrait en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine
Si je ne veux déplaire à notre souveraine ;

Et puisque la fâcher ce serait me trahir,
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du Monde.
Aussitôt qu'un État devient un peu trop grand,
Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
C'est blesser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras sous une seule tête;
Et leur guerre est trop juste après cet attentat,
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'État.
Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes,
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant,
Que leur empire seul demeure indépendant.
Je les connais, Madame, et j'ai vu cet ombrage
Détruire Antiochus et renverser Carthage.
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et cède à des raisons que je ne puis forcer.
D'autant plus justement mon impuissance y cède,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
Un si grand ennemi leur répond de ma foi,
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi [1].

Ces deux derniers vers sont *trouvés* comme les traits de génie. C'est un de ces éclairs qui

[1] Il y a quelques expressions languissantes, embarrassées, dans cette admirable page d'histoire, mais combien de vers il faudrait retenir pour le grand sens qu'ils renferment !

illuminent soudain toute une époque de l'antiquité, comme on en rencontre parfois dans Machiavel. Corneille n'a point pris cette idée, que je sache, dans les histoires d'Asie. Il s'est souvenu de Jugurtha et de ses cousins Adherbal et Hiempsal, et il a été frappé de cette profonde vérité, de ce trait caractéristique, que son esprit refléchi a élevé du rang de fait isolé à celui de maxime, de principe fondamental de la politique romaine. C'est plus qu'une vérité, c'est une découverte.

Mais le revirement de Flaminius ne se borne pas à retirer la main qui faisait l'appui d'Attale ; il va jusqu'à épouser les intérêts et veiller sur les jours de Nicomède abaissé et dépouillé de ses droits par ordre de son père. Lorsque Prusias, alarmé des entreprises que son fils, poussé à bout, peut tenter contre lui, se résout à le faire périr, c'est Flaminius qui s'y oppose en réclamant avec arrogance les droits de Rome :

Seigneur, quand ce dessein aurait quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse?

Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils;
Je dois m'en souvenir, quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie;
J'en dois compte au Sénat et n'y puis consentir.

Ainsi le rôle du représentant romain ne se dément pas plus que le cœur magnanime de Nicomède qui, rendu à la liberté par Attale et salué par le peuple, remet tout le pouvoir à son père et veut lui donner même ce qui lui a toujours manqué, la dignité. Sa piété filiale se concilie avec ses plans politiques, et cet accord paraîtra exprimé avec un rare bonheur dans ces beaux vers :

(A Prusias.)

Je viens en bon sujet vous rendre le repos
Que d'autres intérêts troublaient mal à propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
Du grand art de régner elle suit la maxime,
Et son ambassadeur ne fait que son devoir
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne;
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne.

Ce vers sublime est d'une profondeur de pen-

sée et à la fois d'une délicatesse de sentiments qui a bien pu échapper aux critiques lettrés d'autrefois.

Racine a composé *Mithridate* vingt et un ans après la réprésentation de *Nicomède*. Le rôle de Pharnace, ami des Romains et amant rebuté de Monime, rappelle, en beaucoup d'endroits, celui d'Attale. Le personnage de Xipharès, frère de Pharnace et attaché à la cause de l'Asie soulevée contre Rome, et, de plus, amant préféré de cette même Monime, rappelle, en l'affaiblissant, celui de Nicomède, aimé de Laodice et élève d'Hannibal. La politique du héros de Corneille se retrouve dans celle du héros de Racine, de Mithridate lui-même, mais les causes de l'agrandissement de Rome, les vues du Sénat, la suite de ses conseils, la portée des enseignements politiques que comporte un pareil sujet, tout cela n'est que timidement et incidemment exposé. Les amours des quatre personnages principaux occupent toute la scène et attachent exclusivement le spectateur. C'est une œuvre faite en vue du succès et qui devait plaire infiniment à cette société brillante, polie,

curieuse d'être touchée et amusée plutôt qu'instruite. Les horizons de Corneille étaient trop vastes, son école trop sérieuse, ses leçons trop approfondies. On aimait les désordres et les délicatesses un peu raffinées de l'amour, exprimées dans un langage élégant, empreint au moins de galanterie quand il n'est pas inspiré par le cœur, comme dans *Andromaque* et dans *Phèdre*. Les ennemis de Mithridate ne sont pas plus des Romains que s'ils étaient nés sur les bords de la Seine. L'action énergique du génie de l'histoire qui détache en relief les héros de Corneille, et les circonscrit avec ce caractère frappant de vérité, dans l'époque romaine, leur donne aussi cette vie de l'esprit, — plus durable que celle des passions dramatiques, — qui leur permet aujourd'hui de résister à la critique éclairée et élargie de notre siècle. A ce point de vue purement historique, la pièce de Racine est décolorée et dénuée de cet attrait sérieux et puissant qu'ont pour nous *Nicomède* et *Sertorius*.

Si Mithridate n'est pas semblable à tous les autres héros de Racine, il en parle du moins la

langue et il me paraît être assez proche parent de Porus, d'Acomat, de Pyrrhus[1]. Racine a cependant été grand historien dans *Britannicus* et dans *Athalie :* dans la première, il a serré de près Tacite qu'il a profondément étudié et merveilleusement compris; seulement il n'y a rien ajouté, et n'a pas songé à étendre les vues étroites du grand écrivain de Rome, plein des préjugés de son parti et qui personnifie l'aristocrate républicain, mécontent d'un régime dont il n'a peint que les excès et caché les

[1] Quand Racine parle de Rome, combien il est loin de la connaître comme Corneille!

> Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
> Tenait *après son char* un *vain peuple occupé*,
> Et, gravant *en* airain *ses frêles avantages*,
> De nos États conquis *enchaînait les images*.
> . . . .
> Il * voit plus que jamais nos campagnes couvertes
> De Romains que la guerre enrichit de nos pertes;
> Des biens des nations *ravisseurs altérés*,
> Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
> Ils y courent en foule, et, jaloux l'un de l'autre,
> *Désertent leur pays* pour inonder le nôtre.

Ces vers sont bien faits : ils sont tirés de la plus belle scène de *Mithridate;* mais ne peuvent-ils pas s'appliquer aussi bien et même mieux aux soldats de Tamerlan ou aux aventuriers de Fernand Cortès qu'aux légionnaires de Rome?

* L'Orient.

grandeurs, fermant résolûment les yeux à la renaissance de la vie provinciale, aux bienfaits sociaux qui furent la conséquence de l'Empire. Nous verrons combien Corneille a été plus profond dans ses pièces de l'époque impériale, comme *Othon*, et combien il a su voir au delà du texte de Tacite.

Combien don Diègue diffère du vieil Horace, — et Sertorius, de don Sanche! Ils en sont aussi éloignés, à mon sens, que l'honneur chevaleresque du moyen âge est loin du patriotisme religieux de la vieille Rome.

IV

SERTORIUS

LES GUERRES CIVILES

Quatrième époque ; vers 79 avant Jésus-Christ.

SERTORIUS

Corneille avait cinquante-six ans quand il donna cette pièce, en 1662.

Pour montrer que ce sont moins les grands caractères qui ont manqué à Rome que les anciennes mœurs, et qu'au défaut de ses traditions religieuses et politiques, un ordre nouveau était devenu nécessaire pour lui procurer la paisible et glorieuse jouissance du monde conquis, le poëte choisit les deux plus honnêtes gens de ces temps d'agitations sanglantes et de luttes ambitieuses : Sertorius et Pompée. Si les caractères sont abaissés, comme celui de Per-

penna, par le changement de fortune des partis, les grands cœurs retiennent du moins quelque chose des vertus d'autrefois; mais, comme le vice est dans l'ordre même des institutions publiques trop vieilles, et plus encore dans les besoins nés de la conquête, pour les vaincus aussi bien que pour les vainqueurs, l'héroïsme devient un embarras dans ces discordes civiles; il n'a pas où se prendre et se consume sans fruit. Quel plus illustre exemple en peut-on proposer que Sertorius? Sylla ni Marius n'étaient capables de nous intéresser : outre que tous deux nous répugnent par les souvenirs sanglants qu'ils rappellent, l'un et l'autre n'arrivent qu'à de stériles bouleversements, car leurs idées n'étaient point justes. L'intérêt historique leur fait donc défaut aussi bien que l'intérêt moral, c'est-à-dire dramatique. Sylla, en effet, a tenté, pour sauver la République, ce que l'empereur Julien a plus tard essayé pour sauver l'Empire et la société romaine; Sylla voulut restaurer l'autorité impuissante et usée du Sénat en écrasant la démocratie et en foulant les provinces, — de même que

Julien voulut restaurer le culte patriotique des dieux, en persécutant le christianisme qui les avait chassés de la Cité.

La révolution, toute faite dans les esprits, rendit vaines l'une et l'autre mesure.

Marius convoitait le pouvoir par la démocratie, mais il n'avait que l'audace qui l'usurpe : il n'avait point, comme César, les talents qui le méritent. Il n'avait point, comme Auguste, les qualités qui le consolident; il manquait surtout du sens qui sait découvrir les sérieux auxiliaires des grands desseins et tirer son principal secours de la force à qui l'avenir appartient.

Le choix que Corneille fit de son héros est déjà du génie. Il l'a pris au second plan, et sa personnalité ne se substitue pas à l'intérêt de cette grande époque, comme eût fait celle de Marius ou de Sylla. Le choix d'un de ces deux hommes eût certainement atténué la portée historique de l'œuvre; — ce qui n'arrivera pas pour César et Auguste. La raison en est que Sylla et Marius n'ont rien établi, tandis que les deux fondateurs de l'Empire personnifient leur époque et

lui impriment son vrai caractère. César est un *événement*, comme disait le comte Molé en parlant de Napoléon. La personne s'efface par la grandeur et l'importance même des idées qu'elle représente et des besoins qu'elle sert. — Elle est identifiée au siècle.

Ce choix donnait en outre à Corneille l'occasion de mettre en relief le plus beau trait de Pompée. Et cela paraîtra fort digne d'être remarqué, car il a représenté les trois actions les plus nobles et les plus généreuses de la vie des trois plus grands hommes de ce temps : Pompée brûlant les papiers de Sertorius que lui livre Perpenna; César pleurant Pompée et vengeant sa mort; Auguste pardonnant à Cinna. Mais ce qui pourra peut-être étonner les juges délicats et éclairés qui sont prompts à découvrir les mérites littéraires des grandes œuvres de notre vieux poëte, mais de celles-là seules malheureusement qui figurent dans ces éditions où il a plu à quelques esprits bornés de grouper ce qu'on appelle insolemment les *Œuvres choisies* du grand Corneille [1]; ce qui étonnera, disais-je,

[1] *Choisies* par qui? Le public français accepte depuis deux cents

c'est qu'à mes yeux le personnage le plus intéressant de la pièce de *Sertorius* est Viriathe, reine de Lusitanie.

Viriathe représente non une femme, mais, par un procédé familier au grand Corneille, et dont on a pu voir déjà plus d'un exemple dans les œuvres que nous avons précédemment étudiées, il en a fait la personnification même de l'Espagne, fière et indomptée, gémissante naguère sous le poids de la conquête des Scipions et des cruautés de Sulpicius Galba, embrassant avec enthousiasme le parti de Sertorius et af-

ans cette mutilation de son plus grand poëte national! Quand donc aurons-nous une édition de Corneille qui soit complète, fidèle, et n'offre d'autres commentaires que les éclaircissements historiques? Celle de Lefèvre même a besoin d'être refaite à ce point de vue. Combien je m'estimerais heureux que ce modeste essai pût contribuer à un pareil résultat, en prouvant que, dans les œuvres de Corneille qu'on n'a pas jugé à propos de *choisir*, il y a des beautés et des mérites qui n'ont guère été surpassés! La nécessité d'un texte authentique, c'est-à-dire vraiment original, d'après les premières éditions de Corneille, est vivement sentie par tous ceux qui ont assisté, au théâtre, à la représentation de ses chefs-d'œuvre dans lesquels on n'a pas craint de supprimer des rôles entiers et de substituer à des vers très-intéressants, quand ils ne sont pas *littérairement* beaux, les froides inventions de M. Andrieux et autres. Nous devons dire que le texte de quelques éditions est cependant assez correct.

franchie pour un temps par les dissensions civiles de Rome.

On ne lit généralement qu'une scène dans *Sertorius* : c'est la fameuse entrevue du chef Marianiste avec Pompée, au troisième acte. Je conviens volontiers que c'est la plus belle et la plus intéressante au double point de vue historique et littéraire; mais que de pensées nouvelles, hardies et vraies, que de passages remarquables dans le reste ! J'accorderai de même que les tendresses et les bergeries amoureuses de Sertorius, de Viriathe et d'Aristie seraient encore insupportables, quand elles ne seraient pas en contradiction avec le caractère des personnages, surtout avec celui du héros de la pièce. Corneille sacrifiait au faux goût de son temps.

L'*intrigue* de cette pièce est très-simple, quoiqu'on y rencontre quelque confusion dans les détails, et des situations souvent fausses ou trop délicates. Mais Corneille, comme les esprits habitués à un travail de tous les instants, était à la recherche des difficultés et des problèmes. Je supplie le lecteur de me permettre de ne

point l'entretenir de ces intérêts puérils, ni du tissu de l'œuvre. C'est son côté périssable ; il est probablement mauvais; je n'en suis pas un bon juge. C'est sans doute ce genre d'imperfection qui a fait disparaître *Sertorius* de la scène; mais on se méprendrait sur le sens de cette étude si je ne parvenais à montrer que l'œuvre du penseur, du profond historien et même du grand écrivain, ne saurait être dans ces conditions misérables d'*intrigue* et d'*intérêt dramatique* où l'on a coutume de la placer; mais bien dans la force des idées, dans l'étendue des vues, dans la largeur des conceptions historiques, — sans exclure les beautés du style, qui s'accordent presque toujours d'ailleurs, chez Corneille, avec le solide mérite du fond. Quand la pensée est lucide et forte, le style est clair et éloquent. Est-elle confuse et plate, le style devient obscur et rampant.

La première scène du premier acte est bien faite. Perpenna s'ouvre à son confident Aufide du dessein où il est de tuer Sertorius et de l'irrésolution, bien naturelle, qui lui retient le bras au moment de l'exécution :

En vain l'ambition, qui presse mon courage,
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage.

. . . .

Cette âme, d'avec soi tout à coup divisée,
Reprend de ses remords la chaîne mal brisée[1].

En vain on met sous les yeux du lieutenant de Sertorius l'exemple de Sylla et de Marius; en vain on lui dit :

Avez-vous oublié cette grande maxime :
Que la guerre civile est le règne du crime?...

il répond, avec sens, par ces beaux vers peu connus :

. . . . Sylla ni Marius
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus.
Tour à tour la victoire, autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie;
Tour à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions;
Mais leurs sanglants discords qui nous donnent des maîtres
Ont fait des meurtriers et n'ont point fait de traîtres[2].

[1] Vers faibles et pénibles, sauf le premier, qui est d'une heureuse facture. L'édition Didot porte : « *ces* remords. »

[2] Vers dont la portée concise caractérise toute cette époque.

Aufide, qui n'a point un grand fond d'honnêteté, et qui, sans doute, trouve le temps long en Espagne, fait observer à Perpenna que...

... Tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

Mais, dans le petit tableau que nous trace le lieutenant de Sertorius de ce qui se passe auprès de son chef, il trouve de quoi justifier son choix et reculer l'accomplissement du crime :

Du moins la liberté respire encore ici.
De notre République, à Rome anéantie,
On y voit refleurir la plus noble partie;
Et cet asile ouvert aux illustres proscrits
Réunit du Sénat le précieux débris.

La scène deuxième du premier acte nous fait connaître bien mieux, selon moi, que la pâle biographie de Plutarque, la vraie situation de l'Espagne sous Sertorius. L'illustre proscrit dont elle fit un dangereux rebelle y avait trouvé même faveur et même appui qu'autrefois la famille des Barca. Car on y accueillait, par une sorte de politique instinctive, tous les partis en lutte contre la grande République : jadis Hamil-

car et Hasdrubal, que le crédit de Hannon avait éloignés de la vieille Carthage, et qui avaient transporté le patriotisme dans la nouvelle; aujourd'hui Sertorius, qu'ils arment contre Rome.

Qu'à la place du nom de Viriathe et de l'amour (hélas! réciproque) qu'elle nourrit pour Sertorius, on lise l'*Espagne*, et qu'on voie seulement la politique, qui était au fond de la pensée de Corneille, — fort peu en humeur de parler de tendresse comme on ne s'en aperçoit que trop, — cette scène entre Sertorius et Perpenna prend alors un intérêt très-sérieux et, je crois, tout nouveau :

La reine Viriathe[1] *à mon hymen*[2] aspire;
Elle veut que ce choix de son ambition
De son peuple avec nous commence l'union,
Et qu'ensuite, à l'envi, mille autres hyménées
De nos deux nations, l'une à l'autre enchaînées,
Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun,
Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un;
C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance,

[1] Lisez : *l'Espagne tout entière.*

[2] Lisez : *à m'obéir, à me servir,* ou quelque chose d'approchant.

Qui n'épargne ni biens, ni sang de ses sujets,
Pour affermir ici nos généreux projets.

C'est bien là le dévouement intéressé de la Péninsule pour la cause d'un rebelle dont les talents sont jugés seuls capables de retarder les représailles de Rome contre l'Espagne soulevée, et de porter peut-être les représailles de l'Espagne jusque dans le sein de Rome humiliée.

Il se trouvait pour lors auprès de Sertorius une certaine Aristie qui avait été femme de Pompée[1], répudiée par son mari, qui obéissait un peu servilement aux désirs de Sylla, dont il épousa la belle-fille, Émilie. Corneille la fait venir en Espagne pour y trouver un appui naturel auprès de Sertorius et se venger sur Sylla[2] de l'infidélité de son mari, qu'elle aime encore. L'intérêt de sa vengeance la conduit même jus-

[1] L'histoire l'appelle *Antistie,* ainsi que Corneille le remarque dans son *Examen de Sertorius.*

[2] On sait que Sylla était mort en 79, et que les événements dont il s'agit dans la pièce de Corneille sont de six ans postérieurs, puisque Sertorius mourut en 73; mais ce sont des licences moins graves que celles qui substituent Flaminius à T. Quinctius Flamininus, comme nous l'avons vu dans *Nicomède.*

qu'à vouloir épouser Sertorius. Mais c'est encore, comme toujours, la politique qui prend la place de l'amour; et, comme Viriathe est la personnification de la liberté de l'Espagne, Aristie est la personnification de la liberté de Rome, de cette démocratie éprise de Pompée, *répudiée* par lui, et ennemie de Sylla, qui veut restaurer la République par le patriciat. Si nous l'écoutons parler nous ne pourrons en douter.

... Ne nous unissons que pour mieux soutenir
La liberté que Rome est prête à voir finir.
Unissons ma vengeance à votre politique
Pour sauver des abois toute la République.

C'est bien cette liberté romaine des plébéiens honnêtes, de la classe aisée qui ne transige pas avec le maître quel qu'il soit et qui ne saurait admettre de complaisances, classe aveugle d'ailleurs, — comme elle l'a été de tout temps, — sur les nécessités de l'époque et imprévoyante des leçons fatales de l'avenir. Aristie dit plus loin, en parlant de Pompée :

Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre;
Vous êtes chef de l'un, et lui sujet de l'autre.

Mais Pompée est faible et généreux; le libéralisme des honnêtes gens pourra peut-être le ressaisir en flattant sa vanité. Et, une fois Pompée rendu à son parti,

> Il sera temps alors, Sylla[1], que tu me craignes ;
> Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
> Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
> . . . .
> Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes,
> Et nous t'accablerons sous nos communes haines.

C'est ce qui arriva trois ans après la mort de Sertorius. Pompée, pendant son consulat, en 70 avant J. C., rétablit le pouvoir politique des tribuns, aboli par Sylla.

Nous venons d'entendre ce personnage symbolique d'Aristie dont la réalité n'a aucun intérêt, alors que les principes politiques qu'elle est chargée de représenter en ont un si grand; écoutons maintenant Viriathe, cette vigoureuse personnification de l'Espagne, avisée et habile, pleine de sens, d'attachement pour l'indépen-

[1] Il faudrait lire : *Sénat, patriciat, noblesse enrichie.*

dance, et de ténacité, comme tous les peuples montagnards. C'est Viriathe qui nous révèle, à travers les soupirs amoureux qu'elle exhale en l'honneur de Sertorius (bien triste amant en réalité et qui avait peu le cœur à la bergerie), c'est elle qui nous révèle, en profonde politique, les motifs qui ont porté ce pays à embrasser sa cause. N'est-ce pas toute l'Espagne qui pense ainsi et qui parle par la bouche de Viriathe, comme *Rome tout entière parlait autrefois par la bouche* du vieil Horace?

J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre[1],
Qui soutient un banni contre toute la terre.
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage[2].

Et plus loin :

Rome, seule aujourd'hui, peut résister à Rome.
Il faut, pour la braver, qu'elle nous prête un homme,

[1] Acte II, sc. I.

[2] Je trouve en ces vers je ne sais quel sentiment chevaleresque qui s'accorde avec les instincts naturels d'un pays où naîtra le Cid.

Et que son propre sang, en faveur de ces lieux,
Balance les destins et partage les dieux.
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces
Et de son amitié faire honneur à leurs princes,
Sous un si haut appui nos rois humiliés
N'ont été que sujets sous le nom d'alliés,
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude [1]
N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude...

Et tout ce qui suit est d'une si grande justesse de vues touchant la politique de l'Espagne, — si peu mise en lumière par les historiens, — qu'on ne peut s'empêcher d'en rapporter tout l'honneur à notre grand Corneille. Je ne veux point résister au plaisir de rappeler la suite de ce tableau.

Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire?

L'Espagne ne peut donc se suffire à elle-même, et l'héroïsme de l'isolement ne saurait être conseillé par une sage politique :

[1] Expression forcée et peu claire, la seule peut-être qui dépasse ce beau morceau.

Le grand Viriathus, de qui je tiens le jour,
D'un sort plus favorable eut un pareil retour.
Il défit trois préteurs, il gagna dix batailles,
Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles ;
Et de Servilius l'astre prédominant
Dissipa tout d'un coup ce *bonheur étonnant* [1].
Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie [2]
Et laissait sa couronne à jamais asservie,
Si, pour briser les fers de son peuple captif,
Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.

Cette arrivée de Sertorius, préparée ainsi par les vers qui précèdent, est d'un grand effet, et il faut dire que ce fait est scrupuleusement conforme à l'histoire; car ce furent les Lusitaniens qui l'appelèrent en Espagne.

Depuis que son courage à nos destins préside,
Un bonheur si constant de nos armes décide,
Que deux lustres de guerre assurent nos climats
Contre ces souverains de tant de potentats.
. . . .
Nos rois sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux sans cesse auraient rompu les coups;
Jamais ils n'auraient pu choisir entre eux un maître.

[1] Faiblesse d'autant plus visible qu'elle a été commandée ici par la rime.

[2] Beau vers, qui eût été vulgaire sans le mot *en*.

N'est-ce pas là, sans qu'on puisse en douter, la véritable raison de la puissance de Sertorius en Espagne ? Plutarque ne l'a pas aperçue. Et combien la réflexion du confident est juste !

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être?

Viriathe lui répond par ces vers, qui montrent quel était l'irrésistible ascendant de Rome :

Il n'en prend pas le titre [1], et les traite d'égal;
Mais, Thamire, après tout, il est leur général;
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent,
Et tous ces rois de nom en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

Toute la scène II, entre Viriathe (l'Espagne) et Sertorius, est bien faite et abonde en excellents raisonnements; c'est là ce qui fera son succès pour les lecteurs sérieux de tous les temps; c'est ce qui dut amener la chute de la pièce devant

[1] De Romain.

la société du dix-septième siècle, éprise de beaux sentiments amoureux et de tendresses bien tournées. Les grands esprits, cependant, n'en étaient point là, et madame de Sévigné ne s'est jamais méprise sur l'incomparable supériorité du génie de Corneille. La scène suivante, une des plus intéressantes à mes yeux, peut être considérée comme le développement de l'exposé politique qui précède.

Viriathe dit à Sertorius :

> Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende :
> Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande,
> Et ne trouverais pas vos rois à dédaigner,
> N'était qu'ils savent mieux obéir que régner.

Mais, en 1662, j'estime que ce qui a dû choquer au point de faire fermer les yeux sur les plus sérieux mérites de cette scène, c'est de voir une *amante*, peu discrète assurément, s'offrir elle-même en mariage à un *cavalier* assez malappris pour lui répondre par un *refus*.

Le troisième acte est trop connu, trop cité, trop retenu, pour qu'il me soit permis de m'y arrêter longtemps. Le caractère, l'âme même

de Pompée, s'y déploient avec netteté et grandeur ; c'est le bien public qui le fait agir ; c'est la fâcheuse nécessité de prendre parti dans les guerres civiles qui l'a jeté dans le camp de Sylla ; mais il garde son indépendance pour l'avenir. Combien sa conduite a été comprise par Corneille !

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité.

. . . .

Le plus juste parti, difficile à connaître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître[1].
Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.

Il se retranche sur l'ignorance où il est des projets de Sylla :

S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme ;
Je lui prête mon bras sans engager mon âme.

Combien de personnages, asservis à la dure

[1] Ce sont là de ces heureuses oppositions que Racine lui-même admirait si fort chez Corneille et qu'il a souvent imitées, surtout dans *Britannicus*. On sait qu'il citait souvent ce vers de *Cinna :*

Et, monté sur le faite, il *aspire* à *descendre*.

nécessité des temps d'anarchie, et demeurés honnêtes malgré leur indécision, ont pensé ce que le Pompée de Corneille exprime si bien dans les deux vers qu'on vient de lire et dans ceux qui suivent :

Je m'abandonne au cours de sa félicité
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté.

Puis vient la grande raison que nous avons tous entendue autour de nous :

Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperaient sans moi l'injustice et l'audace.

La réponse de Sertorius est historiquement admirable, en ce qu'elle montre plus clairement que ne l'a fait, cent ans plus tard, Montesquieu [1], l'inconséquence de Sylla et de son parti, qui, pour restaurer l'ordre par le Sénat et assurer la liberté (et je parle de cette liberté étroite et oppressive du patriciat et de la finance), usurpe le pouvoir absolu :

Mais cependant [...] vous servez comme un autre :

[1] *Dialogue de Sylla et d'Eucrate.*

Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple et doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme,
Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.

Ce beau langage est si pressé, que chaque vers renferme une idée approfondie et pleine d'enseignements. L'issue des guerres civiles est là clairement indiquée, et l'Empire prédit; mais il s'agit de Pompée, non de César. On soupçonne moins son ambition que la conséquence finale, — inconnue pour lui-même, mais fatale, — du rôle, qu'il joue; ce sont là de ces nuances que Corneille sait si bien saisir :

Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre âme en secret lui donne tous ses vœux;
Mais, si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez,
Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

Pompée, dont l'ambition un peu confuse n'embrasse dans son dessein rien de ferme ni d'arrêté, manquera, on le sent bien, d'audace et de décision; mais les résultats politiques de sa conduite sont prévus, dévoilés et jugés par Sertorius dans ce peu de mots. Pompée répond à cela en homme d'esprit, et Corneille en grand historien :

Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?

Si je ne me trompe, c'est la chute nécessaire de la République qui est annoncée ici et l'Empire justifié. Les deux partis y travaillent également, et, si l'homme qui défend la liberté est si puissant, la liberté n'est plus et l'ordre public est compromis. Il n'y a plus de salut social que dans l'omnipotence, devenue légale par les besoins du temps, consentie par les gens sensés et consacrée par des institutions nouvelles. C'est à ce résultat final que travaillent, sans le savoir, Sylla à Rome, et Sertorius en

Espagne, en donnant, sous le prétexte de restaurer la République et de défendre la démocratie, l'exemple, et du mépris des lois, et de la souveraine puissance. Toute la fin de cette fameuse scène est si serrée et si belle, qu'elle est dans beaucoup de mémoires à cause de ses mérites littéraires; mais elle doit s'y graver profondément, comme le plus précieux enseignement historique qu'on puisse y déposer sur cette époque décisive de l'histoire[1].

Pour qu'on ne me reproche pas de tout admirer, j'ajouterai que le quatrième acte est languissant et fade. Sertorius en berger est insupportable; mais on y découvre encore quelques traits du grand Corneille. Je suis frappé de cette réponse que lui fait Viriathe (scène II) :

La perte de Sylla n'est pas ce que je veux;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux :
L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où règnent les divorces,
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits

[1] Il n'est certes pas nécessaire de citer ces beaux vers :

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles, etc.

Où l'on n'est roi qu'un an pour n'être rien après.
Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle :
Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle.

C'est toujours, comme on le voit, l'Espagne qui parle.

Le cinquième acte est très-faible, mais il devait se soutenir à la représentation par la belle action de Pompée, qui brûle les lettres de Sertorius assassiné par Perpenna.

V

POMPÉE

LE LENDEMAIN DE PHARSALE — DÉNOUMENT DE LA GUERRE CIVILE

Cinquième époque, 48 avant J. C.

POMPÉE

Avant d'aborder l'examen de cette épopée historique qu'on nomme *Pompée* ou la *Mort de Pompée*, je dois dire quelques mots d'une œuvre sénile, la dernière que Corneille ait mise sur le théâtre : je veux parler de sa tragédie de *Suréna*, composée lorsque le poëte approchait déjà du grand âge de soixante-dix ans. On y sent trop, en effet, que

. . . L'âge dans ses nerfs a fait couler sa glace.

Suréna n'est pas, à proprement parler, une pièce romaine ; mais, en nous transportant au

fond de l'Asie, le poëte, sans toucher à une de ces grandes phases de l'histoire de Rome, a choisi pourtant un sujet qui n'est pas tout à fait étranger aux destinées de la République. Il n'y avait plus, après la soumission de la Gaule par César, qu'un point dans le monde où se fît sentir une résistance organisée. C'est ce fameux empire des Parthes, que les légions n'ont jamais conquis et contre lequel elles n'ont pas toujours su protéger les provinces. On sait que Suréna est le vainqueur de Crassus (en 53 avant J. C.), et ce souvenir dominant a suffi au poëte historien pour nous faire entendre, dans les derniers beaux vers qu'il ait écrits, comme un écho lointain des affaires de Rome :

EURYDICE.

Quand l'avare Crassus, chef des troupes romaines,
Entreprit de dompter les Parthes dans leurs plaines,
Tu sais que de mon père [1] il brigua le secours ;
Qu'Orode [2] en fit autant au bout de quelques jours,
Que, pour ambassadeur, il prit ce héros même [3].

[1] Le roi d'Arménie.
[2] Roi des Parthes.
[3] Suréna.

ORMÈNE.

Oui, je vis Suréna vous parler pour son roi,
Et Cassius pour Rome avait le même emploi.

. . . .

EURYDICE.

Tous deux, ainsi qu'au roi, me rendirent visite,
Et j'en connus bientôt le différent mérite :
L'un, fier, et tout gonflé du vieux mépris des rois,
Semblait pour compliment nous apporter des lois ;
L'autre, par les devoirs d'un respect légitime,
Vengeait le sceptre en nous de ce manque d'estime.

On a reproché à Corneille le choix de ses sujets et même de ses héros. Les détracteurs de la grandeur romaine (et j'en connais qui sont gens de savoir, d'esprit et de talent), ne pourront du moins découvrir dans le vieux Corneille le moindre parti pris pour ou contre Rome; je crois qu'il en était fort grand admirateur, et ce qu'il a connu et deviné de son esprit et de ses institutions l'ont assurément beaucoup frappé. Mais il faut bien avouer que, s'il a choisi, pour rehausser l'éclat du nom romain, des héros comme Horace, Sertorius, Pompée, César, Auguste et Titus, il n'a pas hésité à mettre sur la scène les caractè-

res perfides et odieux de Flaminius, de Perpenna, de Cinna, de Maxime, de Lacon et de Vinius; enfin il a été attiré, comme Montesquieu, par une prédilection singulière vers les plus grands ennemis de Rome, dont il s'est plu à célébrer le génie ou les vertus : Sophonisbe, Nicomède, Suréna, Polyeucte, Attila, sans parler de l'âme d'Hannibal, qui respire dans deux de ses pièces.

Il n'est pas dans le théâtre de Corneille de conception historique plus grande, plus dramatique, — dans son début du moins, — que la *Mort de Pompée*, si ce n'est *Attila*, cette œuvre à peu près inconnue dont Boileau s'est moqué sans en comprendre un mot. Il est vrai qu'il s'est aussi moqué d'Alexandre le Grand, sans soupçonner même en quoi consistait l'incomparable génie de ce conquérant civilisateur.

Le sort du Monde vient d'être décidé à Pharsale. Pompée, vaincu et fugitif, vient chercher un asile en Égypte auprès de Ptolémée, qui lui doit sa couronne. César, qui poursuit son en-

nemi désarmé, est attendu à Alexandrie, et la scène s'ouvre par cette délibération fameuse entre le roi et ses conseillers : le chapitre LXXXIII de Plutarque (*Vie de Pompée*) en a fourni le programme, et Lucain, les détails. Malgré l'admiration légitime qu'on doit avoir pour certains passages du biographe grec, trop rares assurément, — comme la mort de Pompée et celle de Caton, — je n'hésite pas à affirmer que Corneille a de beaucoup dépassé ses modèles.

Rien ne peut entrer en comparaison, selon moi, avec la grandeur sinistre de cette première scène dans laquelle Ptolémée et ses ministres prononcent l'arrêt de mort de Pompée et décident du sort du Monde :

> Jamais potentat
> N'eut à délibérer d'un si grand coup d'État[1].

Tous les conseils de la prudence, toutes les raisons de la politique, toutes les suggestions de cet intérêt égoïste qui n'admet ni générosité ni reconnaissance, sont tour à tour exposés avec une force et une habileté qui semblent ne rien laisser à la fortune. Mais on prévoit que les

droits de l'humanité sacrifiés, et qui ne trouvent dans Achillas qu'un timide interprète, seront vengés par César. Son arrivée fait toute la pièce. Cette scène première, si justement estimée, l'a été un peu trop peut-être pour ses seules qualités littéraires et pas assez pour ses mérites historiques. On y trouve, dès les premiers mots, la grandeur de l'expression rabaissée aussitôt par des vers d'un goût détestable ; et, si l'on prend la peine de les relever, on aura fait à peu près, pour le dire en passant, la part que Lucain doit revendiquer dans cette œuvre[1]. Par combien de hideuses images, de

[1] Voici quelques-uns de malheureux emprunts :

> Ses fleuves teints de sang et *rendus plus rapides*
> Par le *débordement* de tant de parricides...

c'est un jeu de mots, presque un calembour !

> Ces *montagnes de morts* privés d'honneurs suprêmes,
> Que la nature force à se *venger eux-mêmes;*

Ce qui n'est pas seulement détestable, mais assez malpropre. Que dire des vers qui suivent ?

> Et dont les *troncs pourris exhalent dans les vents*
> De quoi *faire la guerre au reste des vivants.*

Cette image lui plaît, il y revient plus loin :

> Une part du Sénat *piteusement étale*
> *Une indigne curée aux vautours de Pharsale.*

Il faut ajouter cependant, pour être juste, que Lucain a fourni

plates inventions et de froides déclamations, nous faut-il acheter ces quelques vers :

Oui, Pompée avec lui porte le sort du Monde
Et veut que notre Égypte, en miracles féconde,
Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui
Et relève sa chute ou trébuche sous lui.

Mais Photin parle après le roi, et jamais Corneille ne s'est élevé plus haut que dans cette exposition des motifs, véritable arrêt de condamnation de Pompée, jamais il n'a paru posséder une connaissance plus approfondie de l'histoire. Il avait lu les *Verrines*, il avait été frappé de l'insolente tyrannie des proconsuls ; il savait que c'était par là que la République devait périr. Cette belle découverte de la science et de la critique contemporaine, cette vérité manifeste qui ne s'est pas encore fait jour chez tous les bons esprits, Corneille l'avait devinée. Ce furent les excès de l'aristocratie et de la finance, dans cette société républicaine et privilégiée, qui précipitèrent la révolution et préparèrent la fon-

à Corneille quelques belles pensées dans cette première scène. Voltaire les a signalées dans ses commentaires.

dation de l'Empire. Les provinces étaient lasses de tant d'inégalités, d'injustice et d'oppression. Elles étaient lasses de servir d'aliment aux grandes fortunes, de jouet aux grandes ambitions et d'instrument aux partis dans les guerres civiles. César apparut à leurs yeux comme le fondateur de la paix, mieux encore, comme un protecteur dans l'avenir, comme un vengeur du passé. Corneille a compris tous ces intérêts et les a nettement exprimés :

. . . . Regardez Pompée,
Sa fortune abattue et sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état;
Il fuit et le reproche et les yeux du Sénat.
. . . .
Il fuit Rome perdue [1], il fuit tous les Romains,
A qui, par sa défaite, il met les fers aux mains;
Il fuit le désespoir des peuples et des princes
Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces,
Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,
Leurs trônes mis en cendre et leurs sceptres brisés;

[1] Voici la remarque de Voltaire : « *Perdue* n'est pas le mot propre ; on ne fuit point ce qu'on a perdu. » Comment est-il possible que cet éminent esprit n'ait point senti la force de cette idée, d'autant plus claire qu'elle est le complément de ce qui précède?

Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
Et fuit le Monde entier écrasé sous sa chute[1].

Mais le passage suivant est plus remarquable encore : c'est un des plus frappants exemples de cette prodigieuse intuition qui n'appartient qu'au génie. Corneille a senti les vraies causes des succès de César, que la découverte des précieux fragments de Nicolas de Damas due au savant M. E. Miller, les conquêtes de l'épigraphie, les progrès de la science, en un mot, commencent à mettre en lumière et que Mon-

[1] Voltaire n'a pas mieux compris cette idée que le mot sublime : « Il fuit Rome perdue. » En se préoccupant exclusivement de la grammaire on s'expose à prendre les beautés pour des défauts ou même pour des *fautes de français*. Racine n'échapperait, pas plus que Corneille, aux sévérités d'une critique aussi étroite ; on pourrait demander si ces belles expressions : « dans une *longue enfance* ils l'auraient fait *vieillir ;* — *instruire dans l'ignorance* » et tant d'autres non moins hardies dont Racine a usé avec une si heureuse profusion, sont bien conformes à la régularité grammaticale. La pensée de Corneille est si profonde et si belle dans ce passage, le sens en est si juste, le style si ferme, si noble, que j'avoue ne rien entendre à ces froides remarques du chantre de la *Henriade*. Ce n'est pas même à mes yeux le commentaire d'un homme avisé, dont les yeux sont ouverts sur tous les mérites ; ce sont les remarques d'un pédant qui n'a d'autre soin que de veiller à la rigueur de la règle, comme un soldat à sa consigne, sans en comprendre même la flexibilité.

tesquieu n'avait pas vues. Corneille a compris que la République avait péri par les provinces et que ces mêmes provinces avaient été le plus ferme appui de César. Je dirai plus : c'est pour avoir eu cette idée saine et juste que César est surtout grand politique, — si le succès appuyé sur les besoins les plus légitimes fait la grandeur, et si les hommes qui sauvent la société et fondent l'ordre dans le Monde sont de grands hommes.

C'est Ptolémée qui parle, mais c'est vraiment la voix de toutes les provinces que j'entends dans ces beaux vers :

Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme.
Abattons sa superbe avec sa liberté,
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté ;
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde [1].
Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,
Et prêtons-lui la main pour venger l'Univers.
Rome, tu serviras, et ces rois que tu braves
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves

[1] Voilà pourquoi l'Empire a été fondé et a duré.

Adoreront César avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.

Ainsi la superbe aristocratie des Crassus, des Fontéius, des Scaurus, des Verrès, sera humiliée et les provinces délivrées et vengées tout ensemble.

Ces incomparables mérites du grand Corneille considéré comme historien politique étaient si peu comptés autrefois que les critiques y voyaient un défaut capital, et quand Voltaire, le plus autorisé de tous, en parle, il les prend d'ordinaire à contre-sens : « Les raisons [que Ptolémée adopte], dit-il, sont-elles de vraies raisons? *Les nations seront-elles moins esclaves pour être esclaves du maître de Rome?* S'exprimer ainsi, c'est substituer une amplification de rhétorique à la solidité d'un conseil d'État. » — Comment, en effet, comprendre le « *Rome, tu serviras* » et tous les vers qui précèdent et qui suivent sans la connaissance réfléchie de l'histoire dont on ne soupçonnait pas même le véritable esprit au temps de Voltaire ?

Corneille, sans réhabiliter Cléopâtre et sans

manquer à l'histoire, pour cette époque de sa vie, nous la montre ambitieuse et n'aimant que soi; seulement il ne laisse pas assez prévoir que cette ambition insatiable, qui la rend capable de tout et la livre à César aujourd'hui, la prostituera demain à Antoine, et l'abaissera jusqu'à lui inspirer plus tard le désir de séduire Octave en s'exposant à ses dédains. On sent bien que ce n'est pas César qu'elle aime; mais elle est captivée par sa gloire; c'est ce qui fait qu'elle est vraie et ennoblie comme un portrait ressemblant que le peintre idéalise :

Achevons cet hymen, s'il se peut achever.
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde
D'être du moins un jour la maîtresse du Monde.
J'ai de l'ambition, et, soit vice ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu ;
J'en aime la chaleur et la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle mène sans honte au faîte des grandeurs;
Et je la désavoue alors que sa manie[1]

[1] Sens de *fureur*. Étymologie grecque, μανία. Voyez Malherbe, *Ode à Louis XIII* :

Tandis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Nous présente le trône avec ignominie [1].

Quant à César, il parle et commande en maître du Monde. On a fait remarquer déjà l'autorité et la dignité de ce langage, — voilà pour le Romain; mais il faut ajouter la magnanimité et la noblesse des sentiments, — voilà pour César. Ce qui le caractérise parfaitement, c'est aussi le profond bon sens et les fortes raisons dont il appuie ces grands sentiments dans les discours que Corneille sait mettre dans sa bouche. C'est bien à lui qu'il appartenait de faire parler César. Écoutons sa réponse à Ptolémée :

. . . .

… Le trône et le roi se seraient ennoblis
A soutenir la main qui les a rétablis.
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :
Votre chute eût valu la plus haute victoire;
Et, si votre destin n'eût pu vous en sauver,
César eût pris plaisir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une si noble envie.
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie?
Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez respect au moindre des Romains?
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale?

[1] Acte II, scène 1re.

Le sang patricien des Jules prend ici le dessus, et le mépris de César éclate pour ces rois, pour ces peuples vaincus, pour ces provinces enchaînées dont sa politique tirera pourtant un si puissant secours. Mais ce n'est pas la morgue sénatoriale qui dicte ces belles paroles, c'est la sévère équité romaine. C'est l'offense faite au citoyen que doit sentir vivement César. Qu'on se rappelle Gavius mis en croix par Verrès, et dont le supplice fournit à Cicéron le grand argument qui fit arrêt. La Sicile a été désolée, les temples violés, les statues enlevées, les femmes séduites, les maisons renversées, les provinciaux foulés : tout cela n'est rien! L'avocat Cicéron n'a-t-il pas défendu Fontéius, qui avait commis en Narbonnaise les mêmes infamies que Verrès en Sicile? Mais Verrès a osé mettre en croix un citoyen romain! — partant sa cause est mauvaise; celle de Fontéius est bonne. Corneille a si bien senti cette différence, que tout le discours de César en est comme rempli :

Vous qui devez respect au moindre des Romains!

Il se sent donc blessé du crime de Ptolémée comme Romain; mais il l'est aussi comme vainqueur :

Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,
Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant
Lui faisait de ma tête un semblable présent?
Grâces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur :
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse et redoutable zèle,
Que règle la fortune et qui tourne avec elle.

Ptolémée n'est-il pas, comme Prusias, le type de ces rois tremblants sous la main de Rome? Mais la servilité, la basse flatterie du roi d'Égypte ne peuvent être portées aussi loin que quand la trahison est proche.

Elle seule pourra compenser l'humiliation, et il y a là un degré de plus, qui, marquant la nuance entre le roi de Bithynie et Ptolémée, fait la vérité originale des deux caractères.

J'en ai souillé mes mains [1] pour vous en préserver;

[1] Du meurtre de Pompée.

Vous pouvez en jouir et le désapprouver,

. . . .

dit Ptolémée à César.

César répond avec esprit et justesse :

Vous craigniez ma clémence ! ah ! n'ayez plus ce soin.
Souhaitez-la plutôt : vous en avez besoin.

Le même instinct de véritable historien qui porte Corneille à sacrifier l'intérêt dramatique des héros et des situations à cet intérêt plus sévère et plus instructif des époques décisives le conduit à faire de ses personnages des types plutôt que des individus. Cette observation a déjà dû frapper le lecteur, elle sera non moins générale pour ce qui suit. Dans toutes les pièces de Corneille, il existe de ces masques de théâtre — qui cachent les passions et les intérêts de tout un parti, de toute une classe, de toute une nation, — comme Nicomède, Sertorius, Viriathe et Prusias, dont je viens de parler. Ce sont quelquefois de véritables abstractions qui détachent dans le relief de l'individu de grands sentiments, de grandes idées, de profondes con-

ceptions : comme le patriotisme farouche et religieux d'Horace, le fanatisme du néophyte chez Néarque et Polyeucte; quelquefois enfin l'on trouve personnifiés les instincts d'une race entière, comme chez la Phénicienne Sophonisbe, l'Africaine Eryxe et le Tartare Attila. Dans *Pompée*, nous pouvons compter deux de ces types parfaitement tranchés : Ptolémée et Cornélie.

Cornélie n'est presque plus une femme; elle ne regrette pas son mari en veuve abattue par une douleur récente; ce qu'elle regrette en lui, c'est le chef de parti. Elle personnifie la fierté de l'aristocratie romaine, — comme Viriathe, la politique espagnole. Elle appartient bien par le sang à ce Sénat qui défendit autrefois de pleurer les morts de Trasimène et alla remercier le consul plébéien Varron de n'avoir pas désespéré de la République après la journée de Cannes. Fille de Scipion, veuve de Crassus et de Pompée, elle est nourrie de ces grandes maximes du Sénat et de l'aristocratie républicaine, et elle en remplit, même avec un peu d'emphase, tous ses discours; en un mot, elle parle au nom de ce parti vaincu, mais non détruit et vivace encore,

qui protestera, comme elle, par la plaie de Caton, par la résistance de Sextus-Pompée, par le mépris de Marcellus, par le poignard de Brutus. De même que chez les historiens latins et grecs, nous voyons l'écrivain placer dans ses harangues, — attribuées le plus souvent à des personnages qui n'ont, dans la réalité historique, rien dit, — soit ses idées et ses réflexions personnelles, soit les opinions de la foule; de même, les héros de Corneille parlent au nom de leur parti et de leur nation. Ici, n'est-ce pas toute l'opposition républicaine de Rome qui parle par la bouche de Cornélie? Le poëte le dit lui-même :

L'âme du jeune Crasse et celle de Pompée,
L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions, protecteur de nos dieux,
Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux.

Je ne pense pas avoir besoin de rappeler la belle *tirade* de Cornélie à César, qui n'a que le tort d'être une tirade. Qu'il y a loin de cet emphatique langage à la simplicité sublime et pourtant presque familière du cinquième acte de

Cinna! Comment ne pas être frappé cependant des beautés de la fin, où Cornélie sauve la vie à César sans faillir à son devoir et à sa vengeance? Son apparente générosité, qui ressemblerait trop à de la faiblesse pour une âme aussi romaine, est expliquée par ces beaux vers :

> Tu tomberais ici sans être sa victime [1];
> Au lieu d'un châtiment, ta mort serait un crime.

C'est bien là parler en fille de Scipion, et ces distinctions ne sont point des arguties du poëte; elles seraient dignes de Caton.

Il y a dans les derniers actes des récits empruntés à Plutarque, et qui ne sont pas non plus une des meilleures parties de l'œuvre. Ils sont longs et froids comme de vrais récits de tragédie. On n'y retrouve point le touchant narrateur du combat de Rodrigue contre les Maures; mais il faut faire une différence entre ces narrations, tout imparfaites qu'elles sont, et la correcte et invraisemblable rhétorique de Théramène, si artificiellement écrite, et « qui vaut seule *un long poëme.* »

[1] Celle de Pompée.

Enfin, les apprêts de la guerre d'Alexandrie sont indiqués dans *Pompée* avec beaucoup d'exactitude, et les sentiments du peuple alexandrin sont exprimés avec une remarquable fidélité dans la scène première du quatrième acte.

VI

CINNA

LA FONDATION DE L'EMPIRE. — L'ORDRE ÉTABLI.

Sixième époque, vers l'an 10 avant J. C.

CINNA

C'est à l'âge de trente-quatre ans environ que Corneille composa, de 1639 à 1641, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* et *Pompée*. Je n'ai que bien peu de chose à ajouter aux admirations qu'ont excitées les beautés littéraires de *Cinna* depuis deux cent vingt ans que ce chef-d'œuvre a paru sur la scène. J'aurai atteint le but unique que je me suis proposé si je parviens à faire comprendre toute l'importance historique de ce drame, où l'action est si simple, l'intrigue nulle, et dans lequel les discussions politiques tiennent la première place.

Tout le monde connaît cette belle page de Sénèque sur la clémence d'Auguste, qui avait été traduite déjà par Montaigne, et d'où Corneille a tiré le sujet de sa pièce, ainsi que la première scène de ce fameux cinquième acte, qui est dans toutes les mémoires.

L'ouvrage de César s'est accompli après lui, et sa mort n'a fait que le cimenter. La République est détruite, et les causes de sa ruine sont si connues et si manifestes, qu'il n'est plus permis aujourd'hui de les attribuer à la seule ambition du vainqueur de Pharsale. Cela ne serait pas plus juste que d'imputer à Dioclétien, à Constantin ou à Julien la chute de l'Empire et l'invasion des Barbares. Ces grands événements qui changent les conditions des peuples ont leur origine dans l'ordre des faits et des besoins généraux d'une époque, et non dans les passions individuelles et les talents des grands politiques et des grands conquérants. On fait le compte exact des hommes en disant — qu'ils se sont servis, au profit de leurs idées, des circonstances dont leur génie a pénétré le sens et auxquelles ils ont

su imprimer la vraie direction, — en ajoutant que leur rôle a été providentiel parfois, mais jamais au point d'absorber dans leurs personnalités la cause et l'effet des révolutions. Celle qui a fait triompher les idées de César en la personne d'Auguste était accomplie dans tous les esprits. Brutus a pu croire qu'il rétablirait la République au profit des privilégiés de la fortune qui opprimaient le Monde conquis; mais une pareille illusion ne fait assurément pas grand honneur à son intelligence politique, si elle en fait à sa naïve probité. Quant à Caton, il savait que la cause était perdue, et c'est pour cela qu'il est grand. Il n'a pas voulu donner l'exemple d'une défection, toujours honteuse pour le chef d'un parti vaincu, et il a préféré la mort à la clémence de César. C'est une leçon de morale et non de politique qu'il a voulu léguer à la postérité, et il a bien fait : son exemple n'est point dangereux. S'il eût été dupe, il n'eût jamais excité l'admiration de tant de grands esprits. Il est mort sur la brèche de la ville prise, il est mort pour ne point survivre à son parti, il est mort parce qu'il se devait à sa naissance, à son

nom, à son passé. C'est là le vrai sens du *Victa Catoni*. S'il eût espéré le retour de la fortune, le succès qu'ont rêvé les esprits chimériques, les Cassius, les Sextus-Pompée, les Brutus, il ne se fût pas tué; mais sa mort donne plus hautement raison à César que les victoires de Pharsale, de Thapsus, de Munda. Chacun dut se dire, en effet : « Caton a désespéré du succès; mais il n'a pas voulu désespérer de la foi, de la tradition des familles, de la religion, de l'honneur. Ce n'est pas seulement un vaincu, c'est un martyr; il ne périt pas pour une idée politique, mais pour un principe moral. »

La République devant être détruite, il s'agissait moins de savoir par qui elle le serait, comme on le répète souvent, que par quelle main l'ordre nouveau allait être fondé. Les hommes vraiment forts, instruits de l'histoire de Rome, indépendants d'esprit, — de cette vraie indépendance qui s'appartient, et non de cette indépendance imaginaire qu'un reproche ou un sourire du *parti* asservit souvent beaucoup plus que les prétendues séductions du pouvoir, — ces hommes-là, libres de tout préjugé, ont

renoncé depuis longtemps à ces déclamations sur la ruine de la liberté romaine. Ils ne peuvent se bercer de ces vieilles illusions. Nous ne sommes plus au jour de naïve ignorance où l'on posait le buste de l'aristocrate Brutus au-dessus de la tribune de la Convention. Je voudrais bien entendre, de la bouche de ces détracteurs de César et d'Auguste, quelle liberté ils regrettent : est-ce la liberté des premiers âges où le patricien cupide et cruel envoyait les glorieux soldats du lac Régille dans les *ergastula*, tout chargés du poids des dettes, de l'usure et des fers; où trois cents familles usurpaient tous les emplois, toutes les dignités, contractaient seules des mariages avoués des dieux, seules faisaient parler ces mêmes dieux, les excitaient et les apaisaient à leur gré? — Est-ce cette liberté au nom de laquelle la fortune insolente des proconsuls et des publicains, substituée aux priviléges de la noblesse sénatoriale, refoulait dans les centuries inférieures les vainqueurs de Zama, couverts de lauriers et dépossédés de la vie civile, de toute propriété, de toute dignité? — Est-ce cette liberté qui forçait la voix im-

puissante des Gracques à réclamer un pouce de terre pour ces glorieux déshérités? — Est-ce cette liberté qui sacrifiait Tibérius, qui versait le plomb fondu dans la tête de Caïus; qui, d'une main invisible et nocturne, serrait à la gorge et étouffait la sagesse libérale de Scipion Émilien? —Est-ce la liberté de ce temps que l'on regrette, de ce temps où un consul concussionnaire disait: « Montons au Capitole! » où Memmius vendait sa ville, où Albinus vendait ses enseignes? — Allons plus avant encore pour trouver cette rare liberté tant regrettée et dont la perte rend aujourd'hui encore tant de gens plus inconsolables que Caton. Ne serait-ce pas celle qui arma Sylla contre Marius, qui excita cette société orgueilleuse à écraser les Italiens réclamant, pour prix de leur dévouement séculaire et de leur sang versé sur tous les champs de bataille de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, le droit d'être comptés comme des citoyens et de ne plus l'être comme des troupeaux? — Est-ce cette liberté, enfin, qui déchaîna Pompée contre Sertorius, César contre Pompée, les triumvirs contre Cicéron et Brutus, Antoine contre Décimus,

et Octave contre Antoine? Quelle est donc de toutes ces libertés de la République romaine celle que l'on préfère? Qu'on le dise : voici des faits; le temps est passé d'y répondre par de vaines déclamations. Corneille en a fait justice, et c'est lui qui va parler à ceux qui savent entendre[1].

L'anarchie cesse le jour où Auguste est maître de l'Univers. L'ordre naît de sa dernière victoire, et la liberté des provinces, rendues à elles-mêmes, fait, à tout prendre, celle du Monde. Les nationalités n'existaient plus, il est vrai. Le propre caractère de la conquête romaine avait été de frapper à mort les nations, les liens politiques, les ligues, tout ce qui réunit, anime et rend fort. Ce fait paraît exorbitant aux amis de la liberté; mais, qu'on y prenne garde! c'est

[1] M. Édouard Laboulaye, le savant et éloquent professeur du Collége de France, vient de publier dans la *Revue nationale* un article intitulé : *L'État et ses limites*. Les considérations qui y sont exposées sur la Rome républicaine et conquérante ont une grande portée et sont présentées dans un langage ferme, concis, plein de feu et de mouvement. C'est une des belles pages qui aient été écrites sur Rome depuis Montesquieu. Nous n'hésitons pas à signaler ce remarquable travail, quoique les conséquences finales que l'auteur en tire sur le gouvernement de l'Empire soient bien différentes des nôtres.

là l'œuvre de la République et non celle de l'Empire ; disons mieux, c'est l'œuvre de la conquête, et ajoutons, le but de toutes les conquêtes en tous les temps. Reste à examiner si l'on a eu de bonnes raisons pour vouloir conquérir; mais, dès qu'un État se détermine à faire la guerre à un autre État, son but unique et avoué est d'anéantir la nationalité qu'il attaque et d'en absorber les débris.

Rome seule a réussi à anéantir les nationalités et à incorporer dans son unité les peuples vaincus ; à tel point que, de l'Euphrate au détroit d'Hercule, des bouches du Rhin au Désert, il n'y avait plus que des Romains, — et fiers de l'être. Il reste donc que, — si les guerres sont justifiées, la conquête étant le but de toutes les guerres anciennes, — Rome a réussi là où d'autres, non pas plus honnêtes, mais moins habiles, ont échoué. On ne prétend pas sans doute que l'Empire ait dû faire revivre des nationalités et créer des peuples à la place des provinces. Il n'y a jamais eu que les ennemis de Rome, comme Hannibal et Mithridate, qui l'aient tenté ; c'est à quoi visait leur politique :

mais ils n'ont pu réussir, tant le travail de la décomposition universelle était déjà avancé! Or, que pouvaient les Césars? donner la plus grande somme de biens aux mêmes provinces si longtemps foulées par les proconsuls de la République, au temps que l'on appelle, par un étrange abus de langage, les belles époques de la liberté. Ce qu'ils pouvaient faire, c'était d'assurer l'exercice du droit public, de propager le bienfait des institutions municipales, de doter les anciens *sujets* du titre et des droits de citoyen.

En présence de ce résultat de la conquête, qui consistait à isoler les cités et à substituer chez les vaincus la vie municipale à la vie nationale, il fallait accorder des libertés locales; car dans le municipe et la colonie s'étaient retirés l'existence et le mouvement politiques. C'est ce que firent les empereurs. César appelle les Gaulois à l'honneur de servir dans les légions; Auguste divise la Gaule en soixante cités; Claude accorde le droit de citoyen à la *Lyonnaise*, et l'entrée du Sénat aux *principaux*. Les plus mauvais empereurs sont entraînés, comme malgré eux, et

deviennent les continuateurs d'une œuvre qui domine leur autorité passagère, et se perpétue après elle ; ils laissent respirer et vivre paisiblement le Monde en frappant à coups redoublés sur l'aristocratie du Sénat, en l'abaissant, en la décimant sans pitié. Enfin, les Tables de Salpensa et de Malaga, — dont l'authenticité n'est plus sérieusement contestée par personne depuis que Mommsen a démontré l'impossibilité d'une fraude, — nous font connaître l'étendue de la liberté locale qui était accordée sous l'Empire aux municipes des provinces. Il en résulte que jamais conquête n'a été mieux faite, plus consommée ; jamais assimilation plus complète à la race du vainqueur ; jamais fait violent n'a été couronné d'un résultat plus pacifique et plus heureux. Ceux qui plaignent les provinces sous l'Empire ne savent pas l'histoire. Ce qu'il faut plaindre, c'est la malheureuse noblesse, ce sont les infortunés républicains dépouillés de ces tyranniques priviléges que l'on prend pour l'expression des libertés publiques, victimes de Tibère et de Caligula, complaisants de Claude et de Néron, jouets serviles de Domitien. Ceux-là, je l'a-

voue, je les plains sincèrement, et Tacite m'intéresse à leur sort. Mais quoi ! toutes les grandes révolutions n'ont-elles pas eu leurs victimes? Si forte que soit la pitié qu'ils inspirent, je regretterais que leurs infortunes nous voilassent la grandeur des institutions impériales, les bienfaits de la paix publique, l'ordre rétabli, la sécurité et la liberté des provinces. Ce qu'il faut regretter, c'est qu'on n'écoute que la voix de Tacite, — si imposante, j'en conviens, par l'autorité du génie et de la probité, mais qui est celle d'un mécontent ; de Tacite, issu de la famille patricienne Cornélia ; de Tacite, homme de parti, nourri dans les préjugés de sa caste, qui n'a vu que les crimes des Césars et non les grandeurs de l'Empire. — Que dirions-nous d'une histoire de la Révolution française qui serait écrite par un Montmorency ou un Rohan ?

Nous tenons à ajouter ici qu'on ne peut sans injustice et sans ignorance faire l'apologie des Césars : on ne saurait assez flétrir, sous ce règne du vice absolu, la bassesse des anciennes aristocraties. Mais je crois fermement que l'institution impériale a sauvé la société malgré

ses gouvernants indignes. Or, j'ai voulu montrer que les regards de l'historien et du critique devaient s'étendre au delà de Rome et de l'Italie, embrasser le Monde conquis et souffrant, c'est-à-dire les peuples dépossédés de leur existence nationale par le fait des légions et du Sénat républicain et respirant enfin avec sécurité sous l'égide d'un pouvoir fort et unique. Je me refuse à croire que le genre humain tout entier ait été servile et corrompu, et les preuves abondent pour démontrer aujourd'hui que l'abominable tyrannie des Verrès, des Scaurus, des Fontéius, n'était plus possible sous le bénéfice de la constitution impériale. Le patriciat se déshonorait par des bassesses devenues traditionnelles et le peuple de Rome avait abdiqué depuis longtemps déjà : voilà où était la servilité sans excuse et la corruption sans pudeur ; mais, dans le reste de l'Empire, c'est-à-dire, dans les neuf dixièmes du Monde, le bien-être assuré, la dignité individuelle respectée, l'activité municipale développée, prouvent du moins que la grande civilisation morale n'était pas morte; et, qu'on ne s'y trompe

pas : ce sentiment qu'inspiraient les nouvelles institutions à l'humanité, rentrée en possession d'elle-même, n'est pas la tremblante et honteuse complaisance de la peur; c'est la légitime confiance, expression d'une reconnaissance universelle. Ce que j'ose combattre, ce sont les anciens préjugés que les historiens de Rome ont laissés profondément enracinés encore aujourd'hui dans d'excellents esprits. Et il est bien vrai qu'on a dû se contenter de leur témoignage jusqu'à notre époque, puisqu'on n'avait rien à lui opposer.

Mais heureusement la lumière nous vient d'ailleurs, et le jour favorable que nous prête la science de l'épigraphie et de l'archéologie nous permet de retrouver tous les titres ignorés ou incompris de cette belle histoire. Les cent mille inscriptions latines conservées et expliquées par les Borghesi, les Mommsen, les de Rossi, les Henzen, les Renier, sont le témoignage officiel, irrécusable, de ce fait immense et inaperçu, que l'Empire fut une époque de paix, de tranquillité, de prospérité même pour l'Univers. On ne voit plus éclater de révoltes;

on était empressé de solliciter et heureux d'obtenir son agrégation à la grande société romaine par le droit de cité, dont l'édit de 214 fit jouir enfin le Monde entier ; et cela, qu'on le remarque, sous le plus mauvais de tous les empereurs, — Caracalla ! Quand on parle des soulèvements de la Gaule au premier siècle, on méconnaît son histoire ; je ne vois que les Romains qui se soulèvent, et point de Gaulois, si l'on en excepte quelques-uns qui furent désavoués par le reste du pays. Sacrovir et Sabinus étaient-ils Gaulois? et les luttes ambitieuses que ralluma la chute de la famille d'Auguste à la fin du règne de Néron, les prendra-t-on pour des révoltes gauloises? Les légions de Vindex, celles de Vitellius, se sont-elles soulevées à la voix de la Gaule ?

On ne sait peut-être pas un fait qui me semble capital et qui répond à tout : c'est que huit cohortes, c'est-à-dire 4,800 hommes armés, suffirent pour maintenir la Gaule obéissante pendant toute la durée de l'Empire. Quel est le pays conquis, d'une étendue égale, quel est même le pays que son gouvernement maintient dans

un état de paix inaltérable avec une garnison de 5,000 hommes? Il y avait plusieurs légions dans les provinces frontières du Rhin, c'est-à-dire dans les deux Germanies; mais elles n'étaient point tournées vers la Gaule, puisqu'elles la protégeaient contre les ennemis du dehors. Si l'on eût voulu les établir comme surveillantes de ce pays, on eût placé les garnisons à Lyon et à Bourges, non à Mayence et à Cologne[1].

C'est donc ce fait de la fondation de l'Empire, fait si considérable dans l'histoire du Monde, que Corneille a mis en lumière dans *Cinna*. Il a dit pourquoi la République était tombée, pourquoi elle ne pouvait plus renaître, et pourquoi l'ordre nouveau était un bien et devait durer. Le choix même du sujet, la grandeur solennelle et la clémence magnanime

[1] Qu'on ne s'y trompe pas : tout ce que je viens d'écrire appartient au domaine des faits, et non des opinions; j'en prends à témoin la science libérale de la jeune Allemagne. Je ne connais point en effet d'esprit plus indépendant, plus fier, plus ami de la vérité, plus passionné pour le bien, pour la liberté, que Théodore Mommsen, le savant épigraphiste de Berlin, ou que W. Henzen, le secrétaire de l'Institut de Rome. — Qu'on les interroge.

d'Auguste, suffiraient déjà à nous montrer que le poëte historien donne raison à l'Empire, quand même nous n'aurions pas les fameuses discussions du second et du cinquième acte. Corneille avait à la main son Tacite, tout rempli du sombre récit des forfaits des Césars; mais il a vu au delà. Il ne s'est point complu dans cette admirable peinture morale qui a le défaut de voiler le grand côté de l'histoire; il n'a pas été attiré vers le règne de Néron, comme Racine dans *Britannicus;* il n'a pas recherché les tableaux de la dissolution romaine, trop facilement prise pour un signe certain de la décadence, et qui n'est que le vice personnel des hommes rendus comme fous par l'excès du pouvoir. Il n'a pas pris les passions honteuses des empereurs pour le défaut de l'institution; or c'est l'institution qui a fait vivre l'Empire, malgré les Néron et les Domitien, comme l'institution chrétienne a fait vivre l'Église malgré les Jean X et les Borgia.

Tandis que Racine n'a vu que l'insolente ambition d'Agrippine et les crimes de Néron, Corneille s'est appliqué à nous montrer la nécessité

et les bienfaits de cette institution nouvelle.

Il a rendu Auguste, — le représentant de l'Empire, — intéressant et vraiment grand par la supériorité de son esprit et de son âme, et il a fait Cinna, Maxime et Émilie — les représentants des idées de l'aristocratie républicaine, — plus odieux qu'il ne voulait. Il est vrai qu'ils ne l'eussent pas été au même degré aux yeux des Romains, et, en cela, Corneille, il faut le dire, s'est montré plus Romain que moderne : car l'assassinat politique n'était pas considéré comme un crime et passait souvent pour vertu. Par les lettres de Cicéron et les écrits du temps, on voit combien Brutus était réputé honnête homme; et cela était d'ailleurs logique; car, aux yeux du patriciat républicain, son attentat n'était que l'héroïque conséquence de ce patriotisme sanguinaire et sauvage qu'on avait admiré dans le premier Brutus, chez les Valérius et les Manlius.

Ils passent pour tyran [1] quiconque s'y fait maître;

[1] C'est la bonne leçon ; celle qu'on lit dans la première édition de Corneille. « *Ils passent pour tyran;* » cela veut dire que les

Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître;
Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu[1].

J'ai toujours été frappé, — lorsqu'on proposait à notre admiration le récit que Cinna fait à Émilie des progrès de la conspiration, — du caractère déclamatoire de cette narration remplie de pompeux lieux communs et d'énumérations de rhétorique :

Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions et les guerres civiles.

. . . .

Et plus haut :

... Son salut dépend de la perte d'un homme...
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.

. . . .

Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,

Romains *tiennent* pour tyran, *habent tyrannum*. Depuis Thomas Corneille, la leçon vicieuse avait prévalu, et Voltaire l'a suivie. Dans l'édition Didot (1844) la faute a été corrigée.

[1] Harangue de Maxime, scène 1re de l'acte II.

Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté ;

. . . .

Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans [1].

. . . .

Je les peins [2] dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques.
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé,
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire.

Dieu me garde de faire le procès aux qualités littéraires de cet admirable récit, si éloquent, si animé, si romain; c'est au contraire une louange de plus que je veux ajouter à toutes celles qu'on en a faites. C'est que ce caractère, évidemment déclamatoire, est intentionnel, et que Corneille a dû vouloir mettre dans la bouche de Cinna l'éloquence facile de ces républicains

[1] Comment ne pas remarquer en passant avec quelle habileté Corneille met dans la bouche de Cinna les plus forts arguments en faveur de l'Empire?

[2] Les triumvirs.

mécontents qui ne voient que l'intérêt étroit et mesquin de leur parti, et échauffent les esprits à l'aide de cet appareil oratoire, de ces procédés de rhétorique surannée à l'usage des écoles. La conclusion de l'œuvre n'en est-elle pas la preuve? Que l'on compare ce langage haletant, cette faconde de conspirateur, avec la souveraine sagesse d'Auguste, avec l'écrasante supériorité du discours si sensé, si juste, si simple, que l'Empereur tient à Cinna confondu, traité en enfant, humilié, et qui n'est réhabilité que par le pardon.

Je n'ai certes pas la prétention de rappeler à personne les belles sentences de Cinna, au second acte, sur les excès du gouvernement populaire et les avantages de la monarchie. Il a trop raison pour penser le contraire de ce qu'il dit; c'est là le seul défaut de cette admirable scène qui éclate d'incomparables beautés; et ce défaut est un mérite. Je ne sais si l'on s'est jamais avisé de comparer cette fameuse discussion politique sur la meilleure forme de gouvernement avec celle qu'Hérodote a mise dans la bouche des chefs persans Otanès, Mégabyze et

Darius, après le massacre des Mages[1]. La conformité de certains passages avec ceux de Corneille me paraît frappante, et c'est un spectacle peut-être intéressant que ce parallèle entre les productions de ces deux grands historiens, semblables en plus d'un point, — profonds critiques tous deux et grands politiques.

Otanès, qui parle le premier sur le gouvernement qu'il convient d'établir en Perse, se prononce pour la démocratie, dont il fait ressortir les avantages, un peu plus, il est vrai, en Grec d'une colonie ionienne qu'en satrape de l'Orient. On sent, en lisant ce discours, que les idées qu'il y expose ne sont guère pratiques, et Hérodote, qui le sait, commence par s'en excuser en disant que ces paroles paraîtront peut-être invraisemblables aux Grecs qui le liront[2].

Mégabyze parle après lui et se montre partisan du gouvernement oligarchique et ennemi de l'état populaire :

[1] Voyez liv. III, Θάλεια, K. 80, 81 et 82.

[2] Καὶ ἐλέχθησαν λόγοι ἄπιστοι μὲν ἐνίοισι Ἑλλήνων. — Θάλεια, K. 80.

« *Rien de plus irréfléchi et de plus insolent*, dit-il, *que la foule impertinente*. Il n'est pas tolérable que des hommes qui veulent se soustraire à l'arrogance d'un monarque retombent *sous l'insolence d'un peuple désordonné*... Comment se serait-il instruit des affaires publiques, lui à qui l'on n'a rien enseigné et qui n'a jamais rien appris de ce qui est beau et utile à l'État? *Il se précipite inconsidérément sur les affaires publiques* comme un torrent d'hiver[1]. »

Darius parle à son tour pour combattre les deux avis des préopinants. « De ces trois formes, dit-il, je soutiens que la monarchie est de beaucoup la meilleure. *Car rien n'est préférable à un seul maître s'il est bon*. Il se conduit avec assez de prudence pour administrer d'une façon irréprochable; il sait surtout garder le secret contre les ennemis extérieurs. *Dans une oligarchie, au contraire, si plusieurs veulent rester vertueux dans l'intérêt commun, des haines*

[1] Ὁμίλου γὰρ ἀχρηΐου οὐδέν ἐστι ἀξυνετώτερον, οὐδὲ ὑβριστότερον. Καί τοι, τυράννου ὕβριν φεύγοντας ἄνδρας, ἐς δήμου ἀκολάστου ὕβριν πεσέειν, ἐστὶ οὐδαμῶς ἀνασχετόν... Κῶς γὰρ ἂν γινώσκοι, ὃς οὔτ' ἐδιδάχθη, οὔτε οἶδε καλὸν οὐδὲν οὐδ' οἰκήϊον; ὠθέει τε ἐμπεσὼν τὰ πρήγματα ἄνευ νόου, χειμάῤῥῳ ποταμῷ ἴκελος. — Θάλεια, K. 81.

particulières, violentes d'ordinaire, éclatent : chacun veut être maître et faire prévaloir ses idées; tous finissent par se haïr; de là les discordes publiques, et, par suite, les massacres. Ces meurtres conduisent à la monarchie, ce qui prouve qu'elle est le meilleur gouvernement. *Si le peuple est le maître, il est impossible d'empêcher les méchants de se faire jour.* Dès qu'ils se sont montrés, *ce ne sont pas des haines qui naissent entre eux, mais il se forme de solides amitiés; ceux qui oppriment l'État agissent avec concert, et cette déplorable situation se prolonge jusqu'à ce qu'un homme, prenant en main l'intérêt du peuple, vienne mettre un frein à leur autorité;* le peuple est épris de cet homme et il en fait un roi. Nous revenons donc encore à la monarchie, ce qui prouve que c'est le meilleur gouvernement[1]... »

[1] « Τριῶν ... προκειμένων... δήμου τε ἀρίστου καὶ ὀλιγαρχίης, κα. μουνάρχου, πολλῷ τοῦτο προέχειν λέγω. Ἀνδρὸς γὰρ ἑνὸς τοῦ ἀρίστου οὐδὲν ἄμεινον ἂν φανείη· γνώμῃ γὰρ τοιαύτῃ χρεώμενος, ἐπιτροπεύοι ἂν ἀμωμήτως τοῦ πλήθεος· σιγῷτο τε ἂν βουλεύματα ἐπὶ δυσμενέας ἄνδρας οὕτω μάλιστα. Ἐν δὲ ὀλιγαρχίῃ, πολλοῖσι ἀρετὴν ἐπασκέουσι ἐς τὸ κοινὸν, ἔχθεα ἴδια ἰσχυρὰ φιλέει ἐγγίνεσθαι. Αὐτὸς γὰρ ἕκαστος βουλόμενος κορυφαῖος εἶναι, γνώμῃσί τε νικᾶν ἐς ἔχθεα μεγάλα ἀλλήλοισι ἀπικνέονται. Ἐξ ὧν στασιες ἐγγίνονται· ἐκ δὲ τῶν στασίων, φόνος· ἐκ

... Quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raison jamais ne se consulte.
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux, etc.

. . . .

... Cette liberté qui lui semble si chère
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'*un bon prince apporte à ses États.*

. . . .

Les grands, pour s'affermir achetant des suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux des lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.

. . . .

Ainsi *la liberté ne peut plus être utile*
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'Univers fatal,
L'un ne veut point de maître et l'autre point d'égal.

. . . .

Mais, quand le peuple est maître... (Voyez plus haut.)

δὲ τοῦ φόνου, ἀπέβη ἐς μουναρχίην· καὶ ἐν τούτῳ διέδεξε, ὅσῳ ἐστὶ τοῦτο ἄριστον. — Δήμου τε αὖ ἄρχοντος, ἀδύνατα μὴ οὐ κακότητα ἐγγίνεσθαι. Κακότητος τοίνυν ἐγγινομένης ἐς τὰ κοινὰ, ἔχθεα μὲν οὐκ ἐγγίνεται τοῖσι κακοῖσι, φιλίαι δὲ ἰσχυραί· οἱ γὰρ κακοῦντες τὰ κοινὰ, συγκύψαντες ποιεῦσι. Τοῦτο δὲ τοιοῦτο γίνεται, ἐς ὃ ἂν προστάς τις τοῦ δήμου τοὺς τοιούτους παύσῃ. Ἐκ δὲ αὖ τῶνδε θωυμάζεται οὗτος δὴ ὑπὸ τοῦ δήμου· θωυμαζόμενος δὲ, ἀν ὦν ἐφάνη μούναρχος ἐών· καὶ ἐν τούτῳ δηλοῖ καὶ οὗτος ὡς ἡ μουναρχίη κράτιστον. — Θάλεια, 82.

. . . .

Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,
Dans *le champ du public largement ils moissonnent*,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des États, c'est l'État populaire.

. . . .

Et dans le premier acte ce mot si heureux :

... Leur *concorde impie*, affreuse, inexorable,

ne semble-t-il pas inspiré d'Hérodote : « Ce ne sont pas des haines qui se forment entre les méchants, mais de solides amitiés, etc. ? »

J'ai dit plus haut, à propos d'un remarquable passage de *Pompée*, que l'appui des provinces avait fait le succès de César. Il faut ajouter que le secours des légions fit sa fortune et celle de sa dynastie. Parmi les legs que César fit à Octave, le plus important fut assurément l'affection de l'armée. Ce fut là proprement « son héritage. « Et c'est le mot dont se sert un contemporain, Nicolas de Damas[1]. Ces deux faits his-

[1] « L'un des soldats, élevant la voix, dit à César (Octave) de prendre confiance et de les regarder *tous comme son héritage :* Καὶ γινώσκειν ὅτι κληρονομία οἱ πάντες εἶεν αὐτοῦ; car ils avaient

toriques d'une si grande importance, — et dont le parfait éclaircissement est une véritable découverte moderne qui sert à expliquer bien des choses, à rendre à César ce qui lui appartient, à mieux juger son œuvre, à la mieux comprendre surtout, — Corneille les a devinés. Nous l'avons déjà vu pour ce qui concerne les provinces; quant à l'attachement que César a inspiré à ses légions pour sa personne et sa famille, Cinna n'y fait-il pas allusion lorsqu'il dit à Auguste :

Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre,
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre.
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans.

Mais Corneille est plus explicite encore quand, après nous avoir montré dans *Pompée* les provinces se conjurant pour hâter la chute de la République et élever le pouvoir de César, il nous

pour la mémoire de son père un culte vraiment religieux, et étaient prêts à tout faire et à tout souffrir pour son successeur.» (*Traduction d'Alfred Didot.*) C'est à M. Miller, je l'ai dit plus haut, que l'on doit cette précieuse découverte.

indique, dans *Cinna*, qu'à la complicité intéressée du Sénat républicain, de connivence avec les proconsuls concussionnaires, ont succédé, sous Auguste, l'ordre administratif et l'heureuse solidarité du prince et de ses agents. Ce passage inaperçu est fort remarquable par le sens historique qu'il renferme : Auguste dit à Maxime :

.... Je vous fais gouverneur de Sicile.
Allez donner mes lois à ce terroir fertile,
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez
Et que je répondrai de ce que vous ferez.

Ainsi Corneille, après nous avoir donné le secret de la fondation de l'Empire, nous donne ici celui de sa durée.

Il n'y a plus rien à dire sur la scène d'Émilie et de Cinna au troisième acte, sur les remords et les hésitations d'Auguste au quatrième, et surtout sur le cinquième acte, qui est beau en entier, d'une grandeur simple, d'une noblesse de sentiments et de langage qui nous donnent vraiment l'idée de la majesté toute romaine du maître du Monde. Mais ce qui plaît et charme

par-dessus tout dans cette scène où Cinna est confondu devant Auguste, c'est le naturel uni à la dignité, alliance si difficile à introduire dans les conditions de la tragédie, et dont on ne citerait peut-être pas un second exemple. Combien la scène d'Agrippine et de Néron est plus solennelle, plus pompeuse — et moins vraie — dans son langage pourtant incomparable par l'art, la justesse, la force et l'éloquence! Et je cite un des chefs-d'œuvre du théâtre et une des perles de la langue.

VII

OTHON

RÉVOLUTION MILITAIRE QUI SUIT LA CHUTE DE LA FAMILLE D'AUGUSTE

Septième époque, 68 ans après J. C.



OTHON

Othon fut représenté en 1664, Corneille étant âgé de cinquante-huit ans. *Britannicus* fut donné en 1669 (Racine avait trente ans).

En insistant comme je l'ai fait sur les motifs qui ont déterminé Corneille à s'arrêter sur telle ou telle époque, je n'ai pas prétendu vanter le choix de ses sujets au point de vue dramatique. Mais *Othon* est une de ses pièces les plus heureusement choisies et les mieux traitées au point de vue historique.

L'action salutaire du gouvernement d'Auguste s'était prolongée, malgré les crimes des Césars,

jusqu'à la mort de Néron (68 ans après J.-C.). Le principal vice du système électif dans la succession des maîtres de l'État ne s'était pas encore fait sentir : Tibère, beau-fils d'Auguste, ayant succédé à son père adoptif par le crédit de Livie sa mère; Caligula, à Tibère comme son petit-neveu et comme fils d'Agrippine la grande, petite-fille elle-même d'Auguste par Julie sa mère; Claude, à Caligula comme frère de Germanicus et arrière-petit-neveu d'Auguste par sa mère Antonia, fille elle-même d'Octavie, sœur d'Octave; Néron, à Claude par adoption, comme gendre de cet empereur, et comme arrière-petit-fils de Julie, fille d'Octave; tous étaient donc de la famille d'Auguste par le sang, — sauf Tibère qui fut adopté [1].

[1] Le tableau suivant fera mieux comprendre les liens de parenté qui unissaient entre eux les premiers Césars.

Octavius épouse Julia, sœur de C. Julius CÆSAR imperator.

Octavianus AUGUSTUS, imperator, adopté par son oncle, le grand César, épouse Scribonia et Livia, mère de TIBERIUS imperator, adopté par Auguste.

Julia, épouse : 1° Marcellus, son cousin, 2° Agrippa

Agrippina major, ép. Germanicus.

Octavia épouse 1° Marcellus; 2° Antoine;

Marcellus épouse *Julia*, fille d'Auguste.

Antonia épouse Drusus, frère de Tibère.

Germanicus épouse Agrippina major, fille de Julia et d'Agrippa.

CLAUDIUS imperator; épouse Agrippina minor, sa nièce, (2° noce.)

C. CALIGULA imperator, adopté par Tibère.

Agrippina minor, épouse 1° Domitius.

D. NERO, imperator.

L'arrivée de Galba signale le commencement d'une ère nouvelle. Les inconvénients de l'élection vont se faire sentir. Les esprits s'agitèrent alors; on craignit l'anarchie permanente, et l'on songea même à rétablir la République.

C'est donc une époque de crise où tout fut remis en question et même l'Empire. C'est en 68 que Tacite termine ses *Annales* et commence ses *Histoires*.

De 30 avant J. C. à 68, il n'y avait pas eu de grand mouvement politique; Corneille n'avait rien à dire entre Auguste et Galba; mais la mort de Néron amène une révolution, et l'on va comprendre, par Tacite même, quel en est le caractère. « Un grand secret venait d'être révélé, dit-il; on savait que le prince pouvait être élu ailleurs que dans Rome [1]. » Ce qui veut dire que les légions commencèrent à usurper le droit de faire des empereurs; il n'y avait jamais, comme on sait, de légions en Italie. Toute l'aristocratie vit avec joie l'œuvre d'Auguste compromise et l'Empire menacé

[1] Evulgato imperii arcano, posse principem alibi quam Romæ fieri. *Hist.* I, 4.

par l'anarchie militaire. On espérait que le besoin d'ordre rendrait au Sénat le pouvoir qui lui avait échappé [1]. Et le peuple, que Tacite appelle la vile populace, se désolait [2]. Il faut donc croire qu'on considéra le règne de Galba comme un acheminement vers la restauration républicaine. Rien ne le prouve mieux que l'adoption faite par cet empereur de Calpurnius Pison, le représentant d'une des plus anciennes familles du patriciat, et le discours solennel qu'il lui adresse en cette occasion me paraît confirmer cette tendance vers les anciennes idées.

Cette restauration du passé était chimérique; mais ce qui caractérise la révolution de 68, c'est que les deux forces militaires de l'Empire commencent à entrer en lutte : — les prétoriens et les légions, — la Ville et les armées provinciales. La jalousie de ces mêmes légions contre les cohortes du prétoire, longtemps contenue, éclate enfin, et la cause en est facile à découvrir. Les unes recevaient dans leurs rési-

[1] Patres læti usurpata statim libertate... *Hist.* I, 4.

[2] Plebs sordida....., simul deterrimi servorum..... mœsti. *Hist.* I, 4.

dences éloignées les nouvelles de l'élection que les autres faisaient illégalement et imposaient violemment à l'Empire. Lasses de n'être point comptées, elles revendiquent le même droit par la force et sortent à leur tour de la légalité. Tacite indique très-clairement cette rivalité toute militaire [1].

Outre tous les grands intérêts en question après la mort de Néron, et qui recommandaient cette époque au choix de Corneille, il faut ajouter qu'il y trouvait encore, comme Racine, lorsqu'il a choisi le règne de Néron, le curieux spectacle de ces affranchis, maîtres du Monde à l'ombre de la pourpre des Césars.

Presque tous les personnages de la tragédie d'*Othon* sont historiques.

Galba ne fait qu'y paraître; mais sa chute et sa mort forment le nœud de la pièce. Quant au personnage, il est bien tel que nous le montre Tacite : faible et insignifiante, son autorité est la proie des affranchis, et, tout en parlant le

[1] Miles urbanus... præventam gratiam intelligit apud principem a legionibus. *Hist.* I, 5.

langage digne que commandait au poëte la majesté impériale, c'est bien une nature « *plutôt exempte de vices que douée de vertus*[1]. »

Vinius, Lacon et Martian, les trois créatures de Galba, qui gouvernent sous son nom, sont calqués avec la même fidélité sur l'historien original, et le portrait n'en est pas flatté.

« Vinius et Lacon, l'un le plus méchant, l'autre le plus lâche des hommes, détruisaient ce faible vieillard, chargé de la haine qu'inspirent les forfaits et du mépris qu'excite l'inertie[2]. »

Vinius était consul. C'était un voleur à prendre argent sur table[3]. « Icélus, affranchi de Galba, décoré de l'anneau des chevaliers, ne se faisait plus appeler que Martianus, d'un nom conforme à sa nouvelle dignité, et jouissait d'un crédit égal [à celui des deux autres][4]. »

[1] Magis extra vitia quam cum virtutibus. *Hist.* I, 49.

[2] Invalidum senem T. Vinius et Cornelius Laco, alter deterrimus mortalium, alter ignavissimus, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ destruebant. *Hist.* I, 6.

[3] Plutarque. *Galba*, 12.

[4] Nec minor gratia Icelo Galbæ liberto, quem annulis donatum, equestri nomine Martianum vocitabant. *Hist.* I, 13.

« Ces trois hommes, qui, toujours ennemis, ne consultaient chacun que son intérêt jusque dans les moindres choses, s'étaient divisés en deux partis pour le choix d'un nouvel empereur. Vinius se déclarait pour Othon; Lacon et Icélus le rejetaient d'un commun accord, mais sans se prononcer pour un autre. La rumeur publique, qui ne sait rien taire, ne laissait pas ignorer à Galba l'amitié d'Othon et de Vinius, ni l'alliance qu'ils projetaient par le mariage de la fille de Vinius, qui était veuve, avec Othon [1]. »

Quant à Othon, il est représenté comme un homme de cour, insinuant, faux et perfide, mais dont l'ambition est relevée par de grandes manières et les formes polies du conspirateur courtisan.

Tels sont le sujet et les personnages de l'œuvre de Corneille.

On retrouve, dès les premiers vers, cet heu-

[1] Hi discordes, et rebus minoribus sibi quisque tendentes, circa consilium eligendi successoris in duas factiones scindebantur : Vinius pro M. Othone, Laco atque Icelus consensu non tam unum aliquem fovebant quam alium, etc. *Hist.* I, 13.

reux calque de l'original qui nous laisse voir, comme derrière un transparent, dans un style énergique et concis, la force des expressions de Tacite. Ce sont ces mêmes mérites qu'ont si fort prisés, cinq ans plus tard, les juges les plus délicats dans le *Britannicus* de Racine. Mais suivons pas à pas la belle étude historique de Corneille. Albin, le confident d'Othon, parle ainsi dans la première scène du premier acte :

On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon dont les hauts faits soutiennent le grand nom,
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
S'attache à ce consul qui ravage, qui pille,
Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur
Et détruit[1] d'autant plus que plus on le voit croître,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître

Dans cette intéressante exposition historique, Othon retrace les derniers événements accomplis, et je ne crois pas qu'il soit inutile de les rappeler ici, en mettant en regard le texte de Tacite :

[1] C'est le « destruebant » de Tacite. (*Voy.* plus haut.)

Sitôt que de Galba le Sénat eut fait choix,
Dans mon gouvernement j'en établis les lois,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau prince
Donner toute une armée et toute une province [1].
Ainsi je me comptais de ses premiers suivants,
Mais déjà Vinius avait pris les devants;
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avait, avec Lacus, fermé tous les passages.
On n'approchait de lui que sous leur bon plaisir;
J'eus donc, pour m'y produire, un des trois à choisir.
Je les voyais tous trois se hâter sous un maître
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment,
A qui dévorerait ce règne d'un moment [2].
J'eus horreur des appuis qui restaient seuls à prendre;
J'espérai quelque temps de m'en pouvoir défendre;
Mais, quand Nymphidius, dans Rome assassiné,
Fit place au favori qui l'avait condamné,
Que Lacus, par sa mort, fut préfet du prétoire,
Que, pour couronnement d'une action si noire,
Les mêmes assassins surent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton et Macer,

[1] Primus in partes (Galbæ) transgressus (Otho). *Hist.* I, 13. — *Voy.* aussi Plutarque, *Galba*, 24.

[2] Jam afferebant venalia cuncta præpotentes liberti; servorum manus subitis avidæ et tanquam apud senem festinantes. *Hist.* I, 7. — Quippe hiantes, in magna fortuna, amicorum cupiditates ipsa Galbæ facilitas intendebat; quum apud infirmum et credulum minore metu et majore præmio peccaretur. *Hist.* I, 12.

Je vis qu'il était temps de prendre mes mesures,
Qu'on perdait de Néron toutes les créatures,
Et que, demeuré seul de toute cette cour,
A moins d'un protecteur, j'aurais bientôt mon tour [1].

Les premiers actes roulent donc sur l'adoption que Galba veut faire de l'héritier auquel il doit léguer l'Empire : c'était bien en effet le sujet de toutes les conversations à Rome [2]. L'œuvre de Corneille nous offre, comme toujours, bien plutôt un fidèle miroir de l'époque que le tissu d'une intrigue habilement composée par un artisan dramatique.

Nous voyons, dans le premier acte, Vinius se déclarer pour Othon, qui est repoussé par Lacon et Icélus, et dont il espérait s'attacher la future

[1] Tardum Galbæ iter et cruentum, interfectis Singonio Varrone, consule designato, et Petronio Turpiliano (consulari); ille ut Nymphidii socius, hic ut dux Neronis, inauditi atque indefensi, tanquam innocentes, perierant. *Hist.* I, 6. — Forte congruerat ut Clodii Macri et Fonteii Capitonis cædes nuntiarentur. Macrum in Africa haud dubie turbantem Trebonius Garucianus procurator jussu Galbæ, Capitonem in Germania, quum similia cœptaret, Cornelius Aquinus et Fabius Valens legati legionum interfecerant antequam juberentur. *Id.* I, 7.

[2] Maturavit ea res consilium Galbæ jampridem de adoptione secum et cum proximis agitantis. Non sane crebrior tota Civitate sermo per illos menses fuerat. *Hist.* I, 12.

autorité par le mariage qu'il voulait faire de sa fille avec l'ancien favori de Néron[1].

Toute la conduite d'Othon est prévoyante, habile, suivie ; c'est bien cette prudence, timide en apparence, qui joue la peur afin de convoiter davantage, suivant la belle expression de Tacite[2]. Il s'agit pour lui de perdre Icélus et Lacon, non-seulement pour régner, mais pour se sauver :

... Aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bientôt si nous ne les perdons[3].

Ce qui suit résume, avec une concision plus grande peut-être que l'original, l'état de l'Empire, tel que Tacite nous le fait connaître dans les premiers chapitres de ses Histoires ; c'est Vinius qui s'adresse à Othon (acte Ier, sc. II) :

[1] Vinius pro Marco Othone : Laco atque Icelus consensu non tam unum aliquem fovebant quam alium. Neque erat Galbæ ignota Othonis ac T. Vinii amicitia ; ex rumoribus nihil silentio transmittentium, quia Vinio vidua filia, cælebs Otho, gener ac socer destinabantur. *Hist.* I, 13.

[2] Fingebat et metum, quo magis concupisceret. *Hist.* I, 21.

[3] Occidi Othonem posse ; proinde agendum audendumque dum Galbæ auctoritas fluxa, Pisonis nondum coaluisset. *Hist.* I, 21.

Galba, vieil et cassé, qui se voit sans enfans,
Croit qu'on méprise en lui la faiblesse des ans,
Et qu'on ne peut aimer à servir sous un maître
Qui n'aura pas le temps de le bien reconnaître [1].
Il voit de toute part du tumulte excité;
Le soldat en Syrie est presque révolté [2].
Vitellius avance avec la force unie
Des troupes de la Gaule et de la Germanie.
Ce qu'il a de vieux corps le souffre avec ennui [3];
Tous les prétoriens murmurent contre lui.
De leur Nymphidius l'indigne sacrifice
De qui se l'immola leur demande justice;
Il le sait et prétend, par un jeune empereur,
Ramener les esprits et calmer leur fureur [4].

[1] Ce passage rappelle aussi le « apud senem festinantes, » cité plus haut.

[2] Oriens adhuc immotus. Syriam et quatuor legiones obtinebat Licinius Mucianus, vir secundis adversisque juxta famosus, etc. *Hist.* I, 10.

[3] Paucis post kalendas Januarias diebus Pompeii Propinqui procuratoris e Belgica litteræ afferuntur, Superioris Germaniæ legiones, rupta sacramenti reverentia, imperatorem alium flagitare et Senatui ac Populo romano arbitrium eligendi permittere. *Hist.* I, 12. Corneille ne savait peut-être pas que la *Germanie Supérieure* était une des *provinces* de la Gaule.

[4] Miles urbanus..., pronus ad novas res, scelere insuper Nymphidii Sabini præfecti, imperium sibi molientis, agitatur. Et Nymphidius quidem in ipso conatu oppressus; sed quamvis capite defectionis ablato, manebat plerisque militum conscientia. Nec deerant sermones, senium atque avaritiam Galbæ increpantium. *Hist*, I, 5.

Ceux qui aspirent ouvertement au pouvoir n'ont d'autre alternative que le succès ou la mort ; c'est encore Vinius qui le rappelle dans la même scène :

> ... Quand pour l'Empire on s'est vu désigner
> Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr ou régner.
> Le posthume Agrippa vécut peu sous Tibère,
> Néron n'épargna point le sang de son beau-frère [1].
> Et Pison vous perdra par la même raison,
> Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.

Le second acte pourrait s'intituler *Les affranchis*. Fidèle à son procédé ordinaire, Corneille personnifie en Martian cette classe dont Racine a, plus tard, fait une si heureuse peinture dans son Narcisse.

Mais j'ose dire que Narcisse n'est *qu'un affranchi* et Martian *l'affranchi*. C'est un des plus curieux spectacles pour notre société moderne que la puissance absolue de ces esclaves, libres d'hier, et restés attachés, après l'affranchissement, à la personne de leur maître. Inférieurs,

[1] Britannicus, frère d'Octavie, femme de Néron, et fils de Claude et de Messaline.

par le rang qu'ils occupent dans l'échelle sociale, au dernier des sénateurs, ils n'en gouvernent pas moins le Monde. Ils ont le pouvoir sans l'autorité que donne le caractère; ils ont le crédit sans la considération que donne l'origine; ils sont craints et méprisés, écoutés sans être comptés. Cette nuance, pour être très-fort tranchée, n'en est pas moins très-difficile à saisir pour un moderne peu versé dans l'étude de Rome; Corneille ne l'ignorait pas. Il savait quelle était l'étrange inconséquence de la loi et de l'usage qui toléraient, en un degré si haut dans l'État, leur influence officieuse, et la plaçait si bas, non-seulement dans l'estime publique, mais dans l'échelle officielle des services établis. Ils ne pouvaient, en réalité, arriver à aucune magistrature. Le rang de chevalier était le seul auquel ils pussent prétendre d'ordinaire; quant aux carrières sénatoriales, elles leur étaient absolument fermées[1]. Mais on comprend comment

[1] Il y avait, comme on sait, une séparation profonde entre les *fonctions sénatoriales* et les *fonctions équestres*.

FONCTIONS SÉNATORIALES.

Les premières étaient, dans l'ordre d'avancement : — 1° Le

ils pouvaient exercer dans la domesticité, qui restait leur partage, une très-grande influence lorsque leur maître, en devenant celui de l'Empire, conservait auprès de lui sa maison (*domus*),

grade de *tribun légionnaire* et le *vingitivirat*, qui ne s'obtenaient pas avant l'âge de dix-huit ans. Le *vingitivirat* comprenait les fonctions de *triumviri monetales*, qui surveillaient la fabrication des monnaies; de *triumviri capitales*, chargés de la surveillance des prisons et de l'exécution des condamnations capitales; de *decemviris litibus judicandis*, assesseurs du préteur urbain dans la présidence du tribunal civil des centumvirs; de *quatuorviri viarum curandarum*, chargés de l'entretien des rues de Rome. — 2° Le vingitivirat et le tribunat légionnaire donnaient ensuite accès à la fonction de *seviri equitum romanorum*, qui commandaient une turme de cavalerie à la procession commémorative de la victoire du lac Régille; — 3° La fonction de *Prêtre s alien, soit du collége Palatin, soit du collége Collin;* — 4° celle de *Præfectus Urbi feriarum latinarum*, qui était censé remplacer dans l'administration de la Ville les consuls absents par suite de la cérémonie des féries latines. — 5° La *questure* (MAGISTRATURE) à laquelle on ne pouvait parvenir avant d'avoir atteint vingt-cinq ans d'âge. Elle-même donnait accès au Sénat. Il y avait vingt questeurs : le *quæstor urbanus*, chargé de la perception et de la rentrée des impôts à Rome et dans l'Italie; les six *quæstores candidati*, chargés de porter au Sénat les messages de l'Empereur; les *treize questeurs provinciaux* envoyés, au temps d'Auguste, dans les provinces sénatoriales; On devenait ensuite *légat d'un proconsul* dans une province sénatoriale (fonction civile). — 6° Venait après, l'*édilité* (MAGISTRATURE) : il y avait six édiles, deux du peuple, deux *curules*, deux *céréales;* ou bien l'on devenait *tribun du peuple*, MAGISTRATURE de même degré que l'édilité et qui ne représentait plus rien des anciens priviléges du tribunat républicain, probablement

c'est-à-dire ses esclaves et ses affranchis. On a vu de simples esclaves avoir une suite considérable, exercer l'emploi de *dispensateurs du fisc* pour toute une province et n'en être pas plus

quatorze tribuns. — 8° La *préture* (MAGISTRATURE) à laquelle on parvenait à trente ans (vingt préteurs). — 9° Comme avancement, on obtenait ensuite, soit la fonction de *curator alvei Tiberis* ou de *curator viarum*, ou de *curator operum publicorum* ou de *curator aquarum*, ou de *legatus* d'une légion, ou de *legatus Augusti*, c'est-à-dire gouverneur d'une province impériale. — 10° Après cinq années de titre prétorien (dix depuis Tibère), on passait à la fonction de *propréteur d'une province sénatoriale prétorienne*; 11° Enfin on parvenait au CONSULAT (MAGISTRATURE); puis ensuite aux fonctions consulaires qui sont dans l'ordre de l'avancement hiérarchique ; — 12° *légat d'une province impériale consulaire*; — 13° *proconsul d'une province sénatoriale consulaire* (après cinq ans de titre consulaire), — et 14° *préfet de la ville*, la plus haute magistrature sénatoriale de l'Empire, à laquelle on n'arrivait qu'après avoir été deux fois consul.

FONCTIONS ÉQUESTRES.

Les fonctions équestres n'étaient pas des magistratures. Elles ne se confondaient jamais avec des fonctions sénatoriales; les unes ne donnaient pas accès aux autres. Elles avaient leurs tableaux d'avancement ou leur *Cursus honorum* essentiellement distincts; si bien que la plus haute des fonctions équestres, la *préfecture du prétoire*, qui avait une si grande importance, n'était point briguée par les familles sénatoriales, et elle ne fut jamais exercée par un sénateur.

Ces fonctions équestres étaient : 1° au premier degré, celles de *tribunus angusticlavus*, c'est-à-dire tribun légionnaire qui

considérés pour cela [1]. Ils ne parvenaient jamais qu'à faire figure de gros domestiques ayant l'oreille du maître.

Corneille fait l'affranchi Icélus amoureux de

n'était point de famille sénatoriale ; de *præfectus legionis*, chef de la cavalerie de la légion; de *Præfectus alæ*, chef d'une aile de cavalerie ; de *Præfectus cohortis auxiliariæ*, ou enfin de *primipili*, centurions qui commandaient la première *centurie* de la légion ; — 2° les *procuratores vigesimæ hæreditatis*, chargés de recevoir l'impôt du vingtième des successions, ou *procuratores quadragesimæ*, chargés de percevoir les droits de douane, ou *procuratores monetæ*, ou *procuratores viarum*, ou *procuratores patrimonii*, ou *procuratores privatæ rei*, etc. ; — 3° le *procurator d'une province impériale* ; — 4° le *præfectus vigilum*, qui commandait les sept cohortes de *vigiles* ou pompiers de Rome ; — 5° le *præfectus annonæ*, chargé de l'approvisionnement de Rome; — 6° le *præfectus Ægypti*, gouverneur de la province d'Égypte (qui, par exception, était équestre) ; — 7° enfin le *præfectus prætorii*, préfet du prétoire, fonctions perpétuelles.

Telles sont les fonctions sénatoriales et équestres que l'épigraphie nous permet de connaître avec certitude.

Les esclaves, après leur affranchissement, pouvaient arriver, exceptionnellement, aux secondes, jamais aux premières.

(*Cette note a été rédigée, en partie, d'après les indications de MM. Léon Renier et G. Henzen.*)

[1] On a trouvé, pendant mon premier séjour à Rome, en 1852, dans un *columbarium*, de la Vigna Codini (via della porta S. Sebastiano), une inscription portant qu'un certain *Musicus*, esclave de Tibère, avait été dispensateur du fisc de la province de Lyon et était mort à Rome. Ses domestiques lui élevèrent un monument, et l'on voit figurer dans le personnel de la maison de cet esclave : deux valets de pied, deux valets de chambre, deux argentiers, un médecin, deux cuisiniers, un in-

cette même Plautine, fille du consul Vinius et promise à Othon.

MARTIAN à Plautine.

... Vous vous étonnez que pour vous je soupire.

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire;
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus,
Qu'il a changé de nom sans changer de visage.

MARTIAN.

C'est ce crime du sort qui m'enfle le courage.
Lorsqu'en dépit de lui je suis ce que je suis,
On voit ce que je vaux, voyant ce que je puis.
Un pur hasard sans nous règle notre naissance;
Mais, comme le mérite est en notre puissance,
La honte d'un destin qu'on vit mal assorti
Fait d'autant plus d'honneur quand on en est sorti.
Quelque tache en mon sang que laissent mes ancêtres,
Depuis que les Romains se sont donné des maîtres,
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois et les secrets conseils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique;
Ils ont soumis la terre à notre politique;
Patrocle, Polyclète et Narcisse et Pallas
Ont déposé des rois et donné des États.
On nous élève au trône au sortir de nos chaînes.

tendant, un dépensier, un préposé à la garde-robe et trois secrétaires particuliers, sans compter une femme, appelée Secunda, dont l'emploi n'est point déterminé.

En parlant des *premiers emplois*, dans les beaux vers qui précèdent, Corneille aurait commis une faute grave, s'il n'avait donné à entendre, un peu plus bas, qu'il ne s'agissait point ici de magistratures publiques, mais de fonctions particulières dans la maison ou dans les domaines privés du prince. Le mot même d'*emploi* montre bien qu'il n'a pu confondre ces deux choses. Martian ajoute, en effet, quelques vers plus bas :

C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.
Vinius est consul et Lacus est préfet;
Je ne suis l'un ni l'autre et suis plus, en effet;
Et de ces consulats et de ces préfectures
Je puis, quand il me plaît, faire des créatures.
Galba m'écoute, enfin, et c'est être aujourd'hui,
Quoique sans ces grands noms, le premier après lui.

La plus belle scène de la pièce est la délibération entre les deux conseillers de Galba, — Lacon et Martian, — sur le parti qu'il convient de prendre pour sauver leurs intérêts menacés par Vinius et Othon. Lacon commence par exposer les motifs qui l'empêchent de donner son suffrage à Othon :

Il sait trop ménager ses vertus et ses vices.
Il était sous Néron de toutes ses délices,
Et la Lusitanie a vu ce même Othon
Gouverner en César et juger en Caton.

. . . .

Sous un tel souverain nous sommes peu de chose,
Son soin jamais sur nous tout à fait ne repose;
Sa main seule départ ses libéralités,
Son choix seul distribue États et dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte et résout seul, écoute et seul décide;
Et quoique nos emplois puissent faire du bruit,
Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.
Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous a mis sa faiblesse;
Nos ordres règlent tout : nous donnons, retranchons;
Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons.
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre cour plus grosse que la sienne!

. . . .

L'âge met cependant Galba près de sa chute;
De peur qu'il nous entraîne, il faut un autre appui;
Mais il le faut pour nous aussi faible que lui.
Il nous en faut prendre un qui, satisfait des titres,
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres [1].

Ce tableau du gouvernement des affranchis est complet et vrai.

[1] Acte II, scène IV.

Au troisième acte, on nous expose les grandes raisons d'État qui portent Galba à adopter Pison. C'est là qu'apparaît le vrai caractère de cette révolution. Galba adresse à sa nièce Camille (personnage de l'invention du poëte) des paroles que Tacite prête à l'Empereur lui-même dans la solennelle adoption de Pison :

. . . .

Non que si jusque-là Rome pouvait renaître,
Qu'elle fût en état de se passer de maître,
Je ne me crusse digne, en cet heureux moment,
De commencer par moi son rétablissement [1];
Mais cet Empire immense est trop vaste pour elle;
A moins que d'une tête, un si grand corps chancelle,
Et pour le nom de roi son invincible horreur
S'est d'ailleurs si bien faite aux lois d'un empereur,
Qu'elle ne peut souffrir, après cette habitude,
Ni pleine liberté ni pleine servitude [2].

Il s'agissait donc, dans la révolution de 68, d'un retour manifeste aux principes de l'aris-

[1] Si immensum imperii corpus stare ac librari sine rectore posset, dignus eram a quo respublica inciperet. *Hist.* I, 16.

[2] Neque enim hic (populus), ut in ceteris gentibus, quæ regnantur, certa dominorum domus et ceteri servi; sed imperaturus es hominibus qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem. *Id.*, *ibid.*

tocratie républicaine. Le *certa dominorum domus*, que je viens de citer en renvoi, ressemble dans Tacite à une protestation contre la succession héréditaire des premiers empereurs. Il est évident que l'armée, qui avait été nourrie, depuis Jules César, dans des idées et des sentiments de dévouement dynastique à la famille du conquérant des Gaules ne permit pas la restauration républicaine que Galba préparait, aux yeux du Sénat, en adoptant Pison. Tout ce discours est très-remarquable, et il exprime les idées qui ont dû être développées par l'Empereur en cette occasion. Il renfermait en germe une révolution radicale et la restauration de la République. Les cohortes ne l'ont point soufferte, et l'avénement d'Othon consacre au contraire la restauration du pouvoir dissolu des Tibère et des Néron. Mais les légions accourent du fond de la Gaule, pour assurer, avec Vitellius, le triomphe des enseignes provinciales sur l'omnipotence usurpatrice des cohortes du prétoire et de la Ville. Telles sont les trois phases de la révolution de 68, qui forment comme trois révolutions distinctes caractérisées par

ces trois règnes : Galba, ou l'Empire tendant au rétablissement de la République ; Othon, le vieil Empire triomphant par la garde prétorienne; Vitellius, le jeune Empire établi par le succès passager des légions sur la garde prétorienne.

Corneille n'avait à toucher, dans le cadre nécessairement restreint de sa tragédie, qu'à la première et à la seconde de ces révolutions ; mais il les a si bien comprises, si clairement définies, qu'on voit qu'il a dû réunir les traits épars que Tacite a consignés en narrateur et en témoin ; l'*historien* français les a groupés avec l'autorité d'un critique. Le discours qu'il prête à Galba est plus serré et mieux composé que celui de Tacite. Il lui en a emprunté les éléments, mais il les a disposés dans un meilleur ordre et les a présentés avec plus de force :

Elle [1] veut donc un maître, et Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus ni moi n'avons causé sa perte.
Ses crimes seuls l'ont faite et le ciel l'a soufferte [2].

[1] Rome.

[2] Sit ante oculos Nero, quem longa Cæsarum serie tumentem

. . . .

Jusques à ce grand coup, un honteux esclavage,
D'une seule maison nous faisait l'héritage.
Rome n'en a repris, au lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la souveraineté;
Et laisser après moi dans le trône un grand homme,
C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome[1].

. . . .

Jule et le grand Auguste ont choisi dans leur sang
Ou dans leur alliance à qui laisser le rang.
Moi, sans considérer aucun nœud domestique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la République[2].
Je l'ai fait de Pison : c'est le sang de Crassus,
C'est celui de Pompée... il en a les vertus.
Et ces fameux héros dont il suivra la trace
Joindront de si grands noms aux grands noms de ma race,
Qu'il n'est point d'hyménée en qui l'égalité
Puisse élever l'Empire à plus de dignité[3].

non Vindex cum inermi provincia, aut ego cum una legione, sed sua immanitas, sua luxuria cervicibus publicis depulere. *Hist.* I, 16.

[1] Sub Tiberio, et Caio, et Claudio, unius familiæ quasi hæreditas fuimus. Loco libertatis erit quod eligi cœpimus, et finita Juliorum Claudiorumque domo, optimum quemque adoptio inveniet. *Id. ibid.*

[2] Augustus in domo successorem quæsivit; ego in Republica. *Hist.* I, 15.

[3] Mihi egregium erat Cn. Pompeii et M. Crassi sobolem in penates meos asciscere et tibi insigne Sulpitiæ ac Lutatiæ decora nobilitati tuæ adjecisse. *Id. ibid.*

N'est-ce pas là une tendance républicaine très-avouée, que de rechercher de tels noms et de les confondre par l'adoption? Pison représentait ou plutôt cachait tout un parti d'honnêtes gens, aristocrates attachés au passé, qui ne parlaient sans doute, dans leur retraite, que des vertus imaginaires des anciens âges et des gloires d'autrefois, qui se figuraient naïvement qu'on recommence quelque chose, que le fleuve remonte à sa source, et que l'on peut gouverner les hommes seulement avec des vertus. Ils ressemblaient assez à ceux qui se persuadent encore de nos jours qu'on fait des révolutions salutaires par la douceur et la persuasion.

Le troisième acte est intéressant. Les scènes s'enchaînent avec art et l'intrigue marche comme dans une comédie bien faite. Othon renonce, par ambition, à son amour pour Plautine, fille de Vinius, et Vinius lui-même lui conseille de s'attacher à Camille, nièce de Galba, dont il est également aimé. Galba doit, en effet, donner l'Empire à l'époux de sa nièce. Or Camille, toute à sa passion pour Othon et connaissant la résolution de l'empereur d'adopter Pison, refuse

le rang d'impératrice et la main d'un homme qu'elle n'aime point, pour suivre la mauvaise fortune de celui qu'elle aime. Galba annonce, avec malice, le beau trait de sa nièce à Othon, dont toutes les vues ambitieuses sont ainsi confondues. C'est une scène de bonne comédie, je le répète, que celle où Galba les laisse, face à face, l'une rayonnante de joie par la seule pensée du sacrifice qu'elle vient de faire à son amour et du gré infini que son amant ne peut manquer de lui en savoir; l'autre, employant toute son habileté et toute son éloquence à refuser un si grand témoignage de dévouement et à se débarrasser, avec les formes d'un homme de cour, d'une femme qu'il n'aimait que pour l'Empire et qui lui devient insupportable dès qu'on la lui donne seule.

Camille, toute aux illusions de sa passion, voit dans celui qu'elle aime un héros qui trouvera moyen de ressaisir l'Empire dont on le prive; mais Othon s'en défend très-fort, et lui permet de lire dans le fond de son cœur. Elle s'écrie alors :

Vous n'aimiez que l'Empire et je n'aimais que vous[1].

A l'acte quatrième, Vinius vient avertir Othon et sa fille, — qui perdent leur temps à soupirer, — du mauvais succès de Pison, et l'histoire reparaît avec Tacite (sc. II) :

L'armée a vu Pison, mais avec un murmure
Qui semblait mal goûter ce qu'on vous fait d'injure.
Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité.
Il pouvait sous l'appât d'une feinte promesse
Jeter dans les soldats un moment d'allégresse;
Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il savait les choisir et non les acheter[2].
Ces hautes duretés à contre-temps poussées
Ont rappelé l'horreur des cruautés passées,
Lorsque d'Espagne à Rome il sema son chemin
De Romains immolés à son nouveau destin[3].
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit son entrée[4].
Aussi, durant le temps qu'a harangué Pison,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom.
Quatre des plus zélés sont venus me le dire,

[1] Acte III, scène v.
[2] Legi a se militem, non emi. *Hist.* I, 5.
[3] Tardum Galbæ iter et cruentum. *Hist.* I, 6.
[4] Introitus in Urbem, trucidatis tot millibus inermium militum..... *Id.*, *ib.*

Et m'ont promis pour vous des troupes et l'Empire [1].

Les incidents de cette fameuse journée se précipitent. Les scènes qui se succèdent apportent chacune leur éclaircissement, et les détails du récit sont ainsi distribués pour soutenir plus longtemps l'intérêt. A la scène VII, Rutile, personnage subalterne, vient apprendre à Camille ce qui se passe :

Quinze ou vingt révoltés, au milieu de la place,
Viennent de proclamer Othon pour Empereur [2].

La scène deuxième du cinquième acte est un éloquent résumé de ces luttes décrites par Tacite avec tant d'intérêt et de mouvement :

GALBA à Vinius et à Lacus qui entrent.

Eh bien quelles nouvelles?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles?

[1] Horror animum subit, quoties recordor feralem introitum et hanc solam Galbæ victoriam, quum in oculis Urbis decumari deditos juberet, quos deprecantes in fidem acceperat. *Hist.* I, 37.

[2] .... Innixus [Otho] liberto per Tiberianam domum in Velabrum inde ad Milliarium aureum sub ædem Saturni pergit. Ibi tres et viginti speculatores consalutatum imperatorem, ac paucitate salutantium trepidum, et sellæ festinanter impositum, strictis mucronibus rapiunt. *Hist.* I, 27.

VINIUS.

Que ceux de la marine et les Illyriens
Se sont avec chaleur joints aux prétoriens,
Et que, des bords du Nil les troupes rappelées,
Seules par leur fureur ne sont point ébranlées [1].

LACUS.

Tous ces mutins ne sont que de simples soldats;
Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats.
Aussi ne craignez rien d'une masse d'armée
Où déjà la discorde est peut-être allumée.
Sitôt qu'on y saura que le peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs soient proscrits,
Que du perfide Othon il demande la tête,
La consternation calmera la tempête,
Et vous n'avez, seigneur, qu'à vous y faire voir
Pour rendre d'un coup d'œil, chacun à son devoir [2].

Vinius, qui conspire avec Othon, conseille à l'Empereur tout le contraire :

VINIUS.

Ne hasardez, seigneur, que dans l'extrémité

[1] Legio classica nihil cunctata prætorianis adjungitur. Illyrici exercitus electi Celsum ingestis pilis proturbant. Germanica vexilla diu nutavere, invalidis adhuc corporibus et placatis animis, quod eos a Nerone Alexandriam præmissos atque inde rursus longa navigatione ægros impensiore cura Galba refovebat. *Hist.*, I, 31.

[2] *Voyez* tous les chapitres XXXII et XXXIII du livre I des *Histoires*.

Le redoutable effet de votre autorité.

. . . .

Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en ralentir l'impétuosité [1];
D'elle-même elle avorte, et la peur des supplices
Arme contre le chef les plus zélés complices.
Un salutaire avis agit avec lenteur.

LACUS.

. . . .

..... Je ne connais point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut ralentir l'impétuosité,
Avant que les esprits qu'un juste effroi balance
S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessein de ces conseils prudents
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus temps.

Comme les personnages que fait parler Corneille font toujours valoir les meilleures raisons ! Il en trouve en effet d'excellentes dont Tacite ne s'est point avisé et dont ils ne se sont peut-être pas avisés eux-mêmes ; car l'objet même de cette discussion est très-historique ; elle devait l'être du moins pour l'auteur des *Histoires* et pour ceux qui le lisaient trente ans à peine après l'événement dont il s'agit.

[1] Scelera impetu, bona consilia mora valescere. *Hist.* I, 32.

Corneille suit la tradition en faisant Vinius complice d'Othon (*Hist.* I, ch. XLII). La mort de ce consul, dans la tragédie française, est conforme à ce qu'en rapporte Tacite. Quant à Lacon, il ne se tua pas, comme le dit le poëte, après avoir frappé Galba, mais l'Empereur aurait été tué par un certain Camurius, soldat de la quinzième légion (ch. XLI), et Lacon l'a été dans une île, par un vétéran qu'Othon y avait envoyé d'avance (ch. XLV). Martian fut exécuté publiquement. Mais suivons la scène de Corneille, dans laquelle l'intérêt historique ne se ralentit pas.

VINIUS.

Pison peut cependant amuser leur fureur,
De vos ressentiments leur donner la terreur,
Y joindre avec adresse un espoir de clémence,
Au moindre repentir d'une telle insolence ;
Et s'il vous faut enfin aller à son secours,
Ce qu'on veut à présent on le pourra toujours [1].

LACUS.

J'en doute et crois parler en serviteur sincère,

[1] Tout cela ne fut pas seulement conseillé à Galba, mais fut mis en pratique : Præmissus tandem in castra Piso. *Hist.* I, 34. — Denique eundi ultro si ratio sit, eamdem mox facultatem; regressus, si pœniteat, in alia potestate. *Hist.* I, 32.

Moi qui n'ai point d'amis dans le parti contraire.
Attendrons-nous, seigneur, que Pison repoussé
Nous vienne ensevelir sous l'État renversé?
Qu'on descende en la place en bataille rangée,
Qu'on tienne en ce palais votre cour assiégée,
Que jusqu'au Capitole Othon aille, à vos yeux,
De l'Empire usurpé rendre grâces aux Dieux,
Et que, le front paré de votre diadème,
Ce traître trop heureux ordonne de vous-même?
Allons, allons, seigneur, les armes à la main,
Soutenir le Sénat et le peuple romain [1];
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête,
Pour lui plus odieux et pour nous plus honnête [2].

Il y a dans ce discours de Lacon beaucoup plus de justesse et de force que dans le passage de Tacite auquel il est emprunté. On peut comparer.

Galba est trompé jusqu'au dernier moment,

[1] Expression très-vraie : c'était du Sénat et du peuple romain que Galba, comme tous les empereurs, tenait ses pouvoirs, en vertu de la *lex Regia*, dont le texte nous est conservé dans la fameuse inscription du Capitole. C'était donc la majesté du Sénat et du peuple romain qu'il s'agissait de défendre en la personne de l'empereur.

[2] Non exspectandum ut, compositis castris, Forum invadat, et, prospectante Galba, Capitolium adeat... proinde intuta quæ indecora ; vel, si cadere necesse sit, occurrendum discrimini ; id Othoni invidiosius et ipsis honestum. *Hist.*, I, 33.

et la fausse nouvelle de la mort d'Othon, qui prolonge la péripétie de la pièce, est encore un fait historique[1]. Enfin Atticus, qui, pour donner le change au vieil empereur, s'est vanté d'avoir tué Othon, révèle lui-même sa fourbe quand le temps est venu (scène v) :

L'armée à son mérite[2] enfin a fait raison.
On porte devant lui la tête de Pison,

. . . .

On rend grâce pour vous aux Dieux d'un autre Empire.
[On] fatigue le ciel par des vœux superflus
En faveur d'un parti qu'il ne regarde[3] plus[4].

[1] *Voyez* les scènes III et IV du cinquième acte et les chap. 34 et 35 du Ier livre des *Histoires :* Vix dum egresso Pisone, occisum in castris Othonem, vagus primum et incertus rumor. C. 34. — Obvius [Galbæ] in palatio Julius Atticus speculator, cruentum gladium ostentans, occisum a se Othonem exclamavit. C. 35.

[2] Celui d'Othon.

[3] Le sens du mot *regarde* est ici très-français et avait alors une valeur qu'il n'a plus aujourd'hui dans notre langue.

[4] Ignarus interim Galba et sacris intentus fatigabat alieni jam imperii deos. *Hist.* I, 29. Racine a imité ce passage de Corneille ou de Tacite, dans *Britannicus :*

Dans Rome, les autels fumaient de sacrifices;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé (Acte IV, sc. II.)

VIII

TITE ET BÉNÉRICE

LA PAIX RAFFERMIE SOUS LES FLAVIENS. — PRÉLUDE DE LA PÉRIODE PROSPÈRE DES ANTONINS.

Huitième époque, 78 ans après J. C.

TITE ET BÉRÉNICE

Voici, comme chacun le sait, une *pièce de commande*. Tout le monde connaît cette espèce de concours, ouvert, en l'année 1670, — entre Corneille vieux et délaissé, — et Racine dans la force de l'âge, du talent et du succès. L'auteur de *Nicomède* et d'*Othon* avait soixante-quatre ans et Racine trente et un. Mais je crois que, sur la foi des critiques les plus autorisés et de Voltaire lui-même, bien peu de personnes ont pris la peine de lire l'œuvre du vieux maître. Son intérêt historique ne le cède guère cependant à celui de ses autres tragédies.

D'abord je dois dire que, si *Tite et Bérénice* ne marque pas aussi nettement que les précédentes une époque décisive dans l'histoire romaine, elle marque du moins le prélude de cette ère pacifique et prospère qui porte le nom des Antonins. L'agitation révolutionnaire qui caractérise les règnes sanglants et passagers de Galba, d'Othon et de Vitellius, et qui a été éclairée d'une lumière si vive dans la tragédie d'*Othon*, que nous venons d'examiner, a fait place à une période de calme, inaugurée par la fermeté de Vespasien et les vertus de Titus. C'est la renaissançe de l'ordre et le prélude de la belle époque de ces institutions salutaires tout empreintes du bon sens souverain de Rome, et au flambeau desquelles l'ordre social moderne marche encore aujourd'hui. C'est le temps où les Empereurs s'inspirent vraiment du bien public, n'ayant plus à consolider leur pouvoir par des mesures d'intérêt personnel. C'est l'époque des grandes constructions dans la Ville, des grandes réformes dans l'État, des mesures protectrices pour les provinces, des libertés municipales dans les cités, de l'*édit perpétuel* et de

l'*édit provincial;* c'est l'époque des grands travaux des jurisconsultes, des lois secourables et humanitaires; c'est l'époque où Nerva et enfin Trajan conçoivent l'admirable organisation des secours alimentaires pour les enfants pauvres dans tout l'Empire [1].

Le poëte-historien, sans aborder, dans *Tite et Bérénice*, tous ces grands côtés de la belle période des Antonins dont la famille Flavienne a favorisé le premier développement, parvient du moins à grouper autour de cette histoire amoureuse les événements considérables et les tendances générales de ce temps; il nous fait sentir, dans sa belle création du rôle de Titus, ce qu'était la majesté calme du pouvoir impérial pendant les années sereines qui suivirent la révolution de 68. Il est vrai que le personnage de

[1] C'est encore une de ces belles institutions dont les auteurs parlent à peine, et en passant, et que les inscriptions nous font connaître en détail. Assurer la subsistance aux enfants pauvres en accordant un secours à la petite propriété; donner à l'autorité impériale ce caractère doublement bienfaisant: tel était le but de l'admirable création de Nerva, organisée par Trajan. *Voyez* mon travail en latin : *De Tabulis alimentariis*, in-4°, chez Aug. Durand.

Domitien ne se peut supporter, car il en a fait un amoureux vulgaire et une dupe. Bérénice est une Juive intéressante ; Domitie est la descendante des Cornélie et des Émilie, toute à son ambition et à ses passions viriles, sans tendresse, sans douceur ; mais personnifiant les sentiments exagérés et les prétentions nobiliaires de ce patriciat auquel le despotisme des Césars avait enlevé sa dignité et ses légitimes fiertés, pour ne lui laisser que la vanité du nom.

Si l'on veut se donner le plaisir de relire la pièce de Racine, on n'y verra aucun reflet historique du temps, rien de romain, rien d'instructif; mais des vers bien faits, des sentiments tendres, une situation touchante autant que simple ; des soupirs, des larmes, des yeux et des feux. Je crois donc que les esprits distingués et positifs d'aujourd'hui, accoutumés à une nourriture substantielle, peuvent tirer un grand profit de l'œuvre de Corneille malgré ses imperfections, et ne sauraient prendre le même plaisir sérieux à la pièce de Racine malgré ses agréments et ses mérites dramatiques, incontestablement supérieurs.

Le Titus de Corneille n'est-il pas bien romain et ne parle-t-il pas en empereur?

Est-il un potentat plus heureux sur la terre?
Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi.
Mon réveil incertain du Monde fait l'étude,
Mon repos en tout lieu jette l'inquiétude;
Et, tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
Ménagent l'heureux choix des jeux et des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un et l'autre pôle,
Je n'ai qu'à faire un pas et hausser la parole [1].

Ces vers étaient évidemment à l'adresse du Grand Roi. Il en est deux surtout dont on pourrait faire aujourd'hui une frappante application, et que je ne peux m'empêcher de remarquer malgré mon horreur pour les allusions politiques :

Mon réveil incertain du Monde fait l'étude,
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude.

Il faut bien reconnaître que les fades galanteries tiennent une place considérable dans

[1] Acte II, scène I.

cette tragédie; mais, au milieu du langage faux et monotone de tous ces amoureux, on rencontre de ces mâles beautés où reparaît le vieux Corneille. On peut citer, par exemple, la fin de la scène IIIe du deuxième acte, entre Bérénice et Domitie :

BÉRÉNICE.

J'ai vu Tite se rendre au peu que j'ai d'appas;
Je ne l'espère plus et n'y renonce pas.
Il peut se souvenir, dans ce grade[1] sublime,
Qu'il soumit votre Rome en détruisant Solyme;
Qu'en ce siége pour lui je hasardai mon rang,
Prodiguai mes trésors et mes peuples leur sang,
Et que, s'il me fait part de sa toute-puissance,
Ce sera moins un don qu'une reconnaissance.

DOMITIE.

Ce sont là de grands droits, et, si l'amour s'y joint,
Je dois craindre une chute à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai pas la gloire
D'avoir sur ma patrie étendu sa victoire,
De l'avoir saccagée et détruite à l'envi,
Et renversé l'autel du Dieu que j'ai servi.

Toute la pièce de Racine est faite pour préparer la scène des adieux. Dans Corneille, le

[1] Grade, pour degré, *gradus*.

dénoûment est plus imprévu et les personnages plus nobles, plus généreux, comme on va le voir.

La grande scène est celle du troisième acte, entre Tite et Bérénice. On y trouve quelques vers bien faits dans la bouche de cette reine :

Quoi! Rome ne veut pas quand vous avez voulu?
Que faites-vous, seigneur, du pouvoir absolu?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'empereur à l'Empire?
Sur ses plus hauts degrés Rome vous fait la loi!
Elle affermit ou rompt le don de votre foi?
Ah! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paraître,
Vous en êtes l'esclave encor plus que le maître.

Bérénice est juive, et le poëte historien rappelle en quelques mots que la religion de Jéhovah a été la seule qui, avant les progrès du christianisme, ait refusé de ployer devant le polythéisme romain. Philon dit à la reine, dans la scène 1re du quatrième acte :

..... Quant à vous, voici ce qu'ils en disent :
Elle a bien servi Rome, il le faut avouer,
L'empereur et l'Empire ont lieu de s'en louer.
On lui doit des honneurs, des titres sans exemples;

Mais enfin elle est reine, elle abhorre nos temples,
Et sert un Dieu jaloux qui ne peut endurer
Qu'aucun autre que lui se fasse révérer.
Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes.

Bérénice prononce cette prophétie presque chrétienne :

... Quand Rome s'efforce à m'arracher le cœur,
Elle sert le courroux d'un Dieu juste et vengeur.

Toute cette scène est remplie des souvenirs de Tacite, c'est-à-dire du règne de Vespasien.

PHILON (à Bérénice).

On parle des périls où votre amour l'expose [1].
De cet hymen, dit-on, les nœuds si désirés
Serviront de prétexte à mille conjurés ;
Ils pourront soulever jusqu'à son propre frère.
Il se voulut jadis cantonner contre un père.
N'eût été Mucian, qui le tint dans Lyon,
Il se faisait le chef de la rébellion,
Avouait Civilis, appuyait ses Bataves,
Des Gaulois belliqueux soulevait les plus braves,
Et les deux bords du Rhin l'auraient pour empereur
Pour peu qu'eût Céréal écouté sa fureur [2].

Expose Titus.

Se u anus... ipse (Domitianus) Lugduni vim fortu-

La basse complaisance du Sénat sous les empereurs de la famille d'Auguste et sous les Flaviens est proverbiale; et ce qui donne aux vers qu'on va lire une signification plus marquée, c'est qu'ils sont adressés à Domitien lui-même deux ans avant son avénement.

... Pour le Sénat, n'en soyez point en doute,
Il aime l'empereur et l'honore à tel point
Qu'il servira sa flamme ou n'en parlera point,
Pour le stupide Claude, il eut bien la bassesse
D'autoriser l'hymen de l'oncle avec la nièce[1].

Le rôle de Domitien est mauvais et ridicule d'un bout à l'autre; mais celui de Titus est empreint d'une générosité, d'une noblesse de sen-

namque principatus e proximo ostentaret; nec parvis periculis immixtus et majoribus non defuturus... Ita Lugdunum ventum. Unde creditur Domitianus occultis ad Cerialem nuntiis fidem ejus tentavisse, an præsenti sibi exercitum imperiumque traditurus foret. Qua cogitatione bellum adversus patrem agitaverit an opes viresque adversus fratrem, in incerto fuit. Nam Cerialis salubri temperamento elusit, ut vana pueriliter cupientem. *Hist.* IV, 85–86.

[1] Racine avait dit, l'année précédente, dans *Britannicus* :

Il n'osait épouser la fille de son frère :
Le Sénat fut séduit, une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.

timents et de pensées qui ne se dément pas. L'on n'a rien dit de plus juste et de plus concis sur la responsabilité du souverain que les paroles qui suivent :

DOMITIEN.

..... N'avez-vous pas un absolu pouvoir,
Seigneur? . . . .

TITE.

..... Oui, j'en suis comptable à tout le monde;
Comme dépositaire il faut que j'en réponde.
Un monarque a souvent des lois à s'imposer,
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
. . . .

Sa douceur égale sa raison, et dans ses conseils à Domitien on sent le frère sous l'empereur :

... Plus vous m'êtes cher, prince, et plus je vous crains.
. . . .
Je ne réveille point des soupçons assoupis
Et veux bien oublier le temps de Civilis.
Vous étiez jeune encore, et sans vous bien connaître
Vous pensiez n'être né que pour vivre sans maître;
Mais les occasions renaissent aisément,
Une femme est flatteuse, un empire est charmant,
Et, comme avec plaisir on s'en laisse surprendre,
On néglige bientôt les soins de s'en défendre.

Les vers qu'il prononce dans la première scène du cinquième acte, en parlant de Bérénice, ont à nos yeux un charme doux et triste qui n'est pas de ce temps. Ils se terminent par un proverbe que tout le monde sait par cœur sans en connaître la source :

Hasardons sur la foi de nos heureux destins.
Ils m'ont promis la reine, et doivent à ses charmes
Tout ce qu'ils ont soumis à l'effort de mes armes :
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.

FLAVIAN.

Seigneur...

TITE.

Oui, Flavian, c'est à faire à mourir.
La vie est peu de chose, et tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache ou que l'âge l'emporte,
Nous mourons à toute heure, et dans le plus doux sort :
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort [1].

[1] Ce vers a été imité par Casimir Delavigne dans *Louis XI* (acte Ier, scène dernière) :

Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort.

Il existe encore dans les pièces peu connues de Corneille des vers devenus proverbes, et dont les imitations ont fait injustement oublier l'auteur original ; par exemple :

Ainsi de nos désirs la fortune se joue :
Tout s'élève et s'abaisse au branle de sa roue,
Et son ordre inégal, qui régit l'univers,
Au milieu des succès a ses plus grands revers.

Ils sont tirés de l'*Illusion comique*.

La scène deuxième, entre Tite et Domitie, renferme les vers suivants sur l'inconstance et la lâcheté du Sénat :

TITE.

Cependant, pour régler le sort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au Sénat ;
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat,
J'attendrai son arrêt... et le suivrai peut-être.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez s'il flatte trop son maître.
Ce grand corps tous les ans change d'âme et de cœurs :
C'est le même Sénat et d'autres sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolâtrie,
Il le traita depuis de traître à la patrie,
Et réduisit ce prince, indigne de son rang,
A la nécessité de se percer le flanc.
Vous êtes son amour, craignez d'être sa haine.

Le dénoûment de la pièce de Corneille est d'un très-grand effet. Ce n'est pas le Sénat qui contraint Titus à quitter Bérénice, ce n'est pas Titus qui prononce un arrêt si cruel, c'est elle-même.

Je n'abuserai point d'un surprenant respect [1]
Qui semble un peu bien prompt pour n'être pas suspect.

[1] Celui du Sénat.

Souvent on se dédit de tant de complaisance;
Non que vous ne puissiez en fixer l'inconstance.
Si nous avons trop vu ses flux et ses reflux,
Pour Galba, pour Othon et pour Vitellius,
Rome, dont aujourd'hui vous faites les délices,
N'aura jamais pour vous ces insolents caprices;
Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'Univers
Ne nous peut garantir des ennemis couverts.
Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître :
Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous,

. . . .

Et la fausse vertu se fait honneur du crime;
Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix,
Sauvons-lui, vous et moi, la gloire de ses lois.

. . . .

Ne me renvoyez pas, mais laissez-moi partir,
Ma gloire ne peut croître et peut se démentir.
Elle passe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puisque enfin je triomphe, et dans Rome, de Rome.
J'y vois à mes genoux le Peuple et le Sénat;
Plus j'y craignais de honte et plus j'y prends d'éclat.
J'y tremblais sous sa haine et la laisse impuissante;
J'y rentrais exilée et j'en sors triomphante.

Ces derniers vers sont bien faits; j'avouerai qu'ils n'ont ni la tendresse ni la simplicité touchante de ceux de Racine. Ils sont trop raisonneurs, trop chargés d'antithèses,

Et ce n'est point ainsi que parle la nature;

mais ils sont pleins d'idées, de vigueur et d'esprit. On a raison de les trouver un peu froids; Titus lui-même s'en plaint :

L'amour peut-il se faire une si dure loi?
BÉRÉNICE.
La raison me la fait, malgré vous, malgré moi [1].

La réponse de Titus me paraît aussi belle par la noblesse des sentiments que par l'expression :

Madame, en ce refus un tel amour éclate
Que j'aurais pour vous l'âme au dernier point ingrate
Et mériterais mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portais ailleurs la main que je vous dois.
Tout est à vous : l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne,
Un si noble refus n'enrichira personne.
J'en jure par l'espoir qui nous fut le plus doux;
Tout est à vous, madame, et ne sera qu'à vous,
Et ce que mon amour doit à l'excès du vôtre
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.

Voltaire, après avoir redressé les fautes

[1] « Statim ab Urbe dimisit invitus invitam. » Sueton *Titus*, VII.

contre le français et contre le goût qu'il a découvertes dans les trois premières scènes du premier acte, s'exprime ainsi : « Finissons. Il a bien fallu faire quelques remarques sur ce premier acte pour montrer que c'est une peine perdue d'en faire sur les autres. Un commentaire peut être utile quand on a des beautés et des défauts à examiner ; mais ce serait outrager la mémoire de Corneille de s'appesantir sur toutes les fautes d'un ouvrage où il n'y a guère que des fautes. »

Le lecteur peut apprécier, après l'examen que nous venons de faire de la tragédie de *Tite et Bérénice*, la valeur des jugements de Voltaire sur le grand Corneille.

IX

POLYEUCTE

LUTTE DU CHRISTIANISME ET DE L'EMPIRE

Neuvième époque, 250 ans après J. C.

POLYEUCTE

Après le siècle des Antonins, l'Empire retombe dans l'anarchie militaire; les légions proclament partout des Césars. La vraie autorité n'est plus nulle part. Elle a été remplacée par le commandement éphémère des empereurs militaires qui surgit sur tous les points où un ambitieux promène une enseigne; les Barbares s'agitent aux frontières; la sécurité est détruite, les terres sont abandonnées et la décadence du monde romain commence avec le troisième siècle. Mais, de tous les ennemis de cette société en souffrance, le plus dangereux est le

christianisme, qui la combat avec la prière, le martyre et la foi.

Les persécutions ont été souvent mal appréciées; leur histoire, pour avoir été peu comprise, nourrit une étrange illusion. Si l'on veut s'en délivrer, il faut voir que l'esprit d'intolérance n'était pas d'abord du côté des païens, qui ouvraient le Panthéon à tous les Dieux; mais du côté des chrétiens, qui ne voulaient point de partage, méprisaient l'Olympe et pensaient changer la face du Monde en appelant les esclaves à la liberté, et tous les hommes devenus libres à l'égalité. Ils se dépouillaient de leurs biens, et, offrant leur vie, voyaient les cieux ouverts; ils entendaient l'appel des anges, dans les supplices, et voulaient toute la place ou rien: Aussi les a-t-on poursuivis et persécutés, non comme disciples d'un dieu appelé Christ, mais comme des séditieux compromettant l'ordre public, menaçant la société jusqu'en ses fondements, et préparant la ruine du vieux monde pour établir le nouveau sur ses débris : c'est ce qui fit leur force et leur grandeur. Les empereurs qui les frappèrent n'étaient point

tous cruels. Les meilleurs et les plus intelligents furent leurs persécuteurs sans qu'on puisse les réputer hommes sanguinaires. Trajan et Marc-Aurèle n'aimaient point à verser le sang, et tous leurs actes nous les montrent comme humains et éclairés. Mais ils croyaient de leur devoir de défendre, sinon de sauver l'Empire et Rome, en combattant cette secte dangereuse. L'événement a montré qu'ils ne se trompaient point, car c'est bien elle qui a détruit Rome et l'Empire.

Le christianisme avait en lui une force irrésistible : celle que donne la foi, que sanctifie l'amour des âmes, que cimente la communauté des esprits et que recommande la pureté des mœurs. Le mystère dont les chrétiens s'entouraient, le voile qui cachait le sens de leurs cérémonies était un attrait de plus pour les néophytes, — et les persécutions étaient un aimant pour les cœurs fiers et indépendants. Plus l'on fera la part grande et belle au christianisme, plus cette vérité paraîtra manifeste, que la religion du Christ était incompatible avec le vieux monde. Rome était fille de Mars. et Jupiter veil-

lait, du haut du Capitole, sur ses éternelles destinées. La patrie s'était identifiée avec les Dieux. Le foyer en était peuplé, et quand la confiance en leur vertu fut éteinte, lorsque Cicéron commença à plaisanter de la roue d'Ixion[1], toutes les vieilles formes n'en restèrent pas moins attachées aux grands sentiments romains; on eut encore la religion des enseignes, la religion de la Ville, la religion de la famille. Chasser les divinités protectrices de Rome et remplir le Panthéon de l'invisible Dieu des chrétiens, c'était tout renverser, tout détruire, et bouleverser la société. Il fallut alors quitter la vieille capitale, la transporter en Orient; il fallut donner les emplois aux chrétiens, la justice aux évêques, la liberté aux esclaves, un démenti aux grandeurs passées; il fallut changer le nom même des vertus, les lois, l'ordre public, et jusqu'au sang qui coulait dans les veines. Il fallut que le citoyen devînt un chrétien. Il fallut que le christianisme allât au-devant des Barbares, les baptisât et les prît

[1] Premier livre des *Tusculanes*.

par la main pour rajeunir de leur séve nouvelle le vieux sang romain. Constantin, qu'on a tant vanté sans le connaître et que Bossuet lui-même a si mal jugé, n'a rien compris à son temps ni à son rôle. Il n'avait pas même l'excuse de la foi, puisqu'il reçut le baptême peu de temps avant sa mort, et de la main d'un évêque arien; il avait voulu confondre deux institutions, tenter une alliance impossible : le résultat l'a bien prouvé. Dioclétien, qui avait mieux vu, sinon son temps, au moins sa mission, était resté romain, sans passion, sans fanatisme, mais rigoureux et terrible comme les hommes à système, — sans intérêt personnel d'ailleurs, puisqu'il a abdiqué. Il a connu son ennemi et, le trouvant plus fort que lui, il lui a cédé la place, mais il n'a pas voulu lui tendre la main. Julien a été le dernier romain. Il est mort sur la brèche de la société païenne comme un soldat des vieux âges. Il savait la cause perdue, comme autrefois Caton, mais il est resté fidèle à la consigne impériale, et il a du moins retardé la chute de l'ancien monde.

L'Empire et le christianisme étaient donc in-

compatibles; mais je ne sache pas d'époque plus attachante que celle de la lutte entre ces deux grands principes; elle fut longue, car le duel a duré trois cents ans, malgré la fortune toujours croissante du christianisme. C'est au plus fort du combat que nous introduit le *Polyeucte* de Corneille.

Je ne crois pas qu'il existe dans l'histoire littéraire un second exemple de chef-d'œuvre aussi peu compris que l'a été *Polyeucte* au dix-septième et au dix-huitième siècles. On sait combien l'hôtel de Rambouillet avait été sévère et dédaigneux, et combien le succès fut marchandé. Mais cela n'est rien ; ce succès même s'est mépris, et l'on n'a fait grâce à ce qui est sublime qu'en faveur de ce que nous jugeons vulgaire aujourd'hui. Le personnage de la pièce était si bien le *premier amoureux*, c'est-à-dire Sévère, que ce rôle est demeuré l'emploi principal au théâtre jusqu'à ces dernières années. Polyeucte était le *second amoureux*, et, dans un temps où l'amour était tout, ce classement était

juste, car je ne connais pas de plus triste amoureux en effet que le néophyte-martyr. Ainsi le public a passé pendant plus de deux cents ans devant cette incomparable épopée chrétienne sans se douter, comme Mascarille, *des beaux endroits* auxquels *il fallait applaudir*. La préface que Voltaire a faite dans son édition de Corneille au-devant de cette tragédie est curieuse, et confirme ce que je viens de rapporter des jugements des deux siècles qui nous ont précédés : « C'est une chose assez connue que, Corneille ayant lu sa tragédie de *Polyeucte* chez madame de Rambouillet, où se rassemblaient alors les esprits les plus cultivés, cette pièce y fut condamnée d'une voix unanime, malgré l'intérêt qu'on prenait à l'auteur dans cette maison. Voiture fut député de toute l'assemblée pour engager Corneille à ne pas faire représenter cet ouvrage. Il est difficile de démêler ce qui put porter les hommes du royaume qui avaient le plus de goût et de lumières à juger si singulièrement. Furent-ils persuadés qu'un martyr ne pouvait jamais réussir sur le théâtre? C'était ne pas connaître

le peuple. Croyaient-ils que les défauts que leur sagacité leur faisait remarquer révolteraient le public? C'était tomber dans la même erreur qui avait trompé les censeurs du *Cid* : ils examinaient le *Cid* par l'exacte raison, et ils ne voyaient pas qu'au spectacle on juge par sentiment. Pouvaient-ils ne pas sentir les beautés singulières des rôles de Sévère et de Pauline? Ces beautés d'un genre si neuf et si délicat les alarmèrent peut-être. Ils purent craindre qu'une femme qui aimait à la fois son amant et son mari[1] n'intéressât pas; et c'est précisément ce qui fit le succès de la pièce. »

Le pauvre poëte avait été presque obligé de demander pardon, dans l'*Examen* de sa pièce, de ses hardiesses et de son génie : « Le style (de *Polyeucte*), dit-il, n'est pas si fort et si majestueux que celui de *Cinna* et de *Pompée;* mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin que sa repré-

[1] Pauline n'aime pas à la fois Sévère et Polyeucte; mais le devoir qui l'attache à son mari lui fait étouffer l'amour qu'elle a pour Sévère.

sentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. » Il faut lire cette page dans laquelle Corneille cherche à justifier le choix de son sujet par l'exemple de Buchanan et de Grotius.

L'intelligence de la pièce de *Polyeucte* est certainement une conquête de ce siècle-ci, et nous en avons presque tous été témoins, c'est-à-dire spectateurs. Pauline n'était, elle aussi, il y a vingt ans encore, qu'une *première amoureuse*. Rachel en a fait le type de l'amour conjugal et de la néophyte. On emportait de cette belle étude le souvenir de l'épouse et surtout de la chrétienne. L'accent qu'elle mettait dans ce vers :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée!

est encore dans toutes les mémoires. L'interprète du rôle de Polyeucte était presque à sa hauteur. L'enthousiasme contenu, l'effet de la grâce qui opère lentement d'abord, puis éclate dans la belle scène qui termine le second acte, la sérénité du martyr et le détachement des choses

de ce monde, ce regard qui semble le rayon d'une âme déjà pleine du ciel où elle aspire, tout cela avait été rendu avec une intention marquée, et c'est alors qu'on s'aperçut, pour la première fois, que le drame chrétien était tout entier dans ces trois rôles de Polyeucte, de Néarque et de Pauline, et que le reste était accessoire. L'amour est même un peu fade et mal placé en présence de si graves sacrifices et de si sublimes émotions. Mais ce qui nous frappe surtout à la lecture de *Polyeucte* et de *Théodore*, c'est que Corneille, dans ces deux pièces religieuses, a, par sa merveilleuse intuition, pénétré aussi avant dans l'histoire du christianisme primitif qu'il l'a fait dans l'histoire profane de Rome.

Nous commençons aujourd'hui seulement à refaire les annales de l'Église souffrante. Les légendes, qui, seules, nous étaient conservées par les *Actes des martyrs*, se dissipent, fort heureusement, comme un nuage qui voilait la face de cette religion si belle dans sa primitive simplicité! La science des de Rossi et des Marchi chasse ces épaisses ténèbres, et le jour de la vérité pé-

nètre enfin pour la première fois dans les cryptes des Catacombes. L'archéologie et l'épigraphie nous guident aujourd'hui avec sûreté dans ce dédale de la mort où la pensée et les pratiques des premiers apôtres et des premiers martyrs sont restées comme déposées pendant seize siècles. Ces cérémonies solennelles accomplies sur les tombeaux des saints, ces figures mystiques et ces signes qui réservaient leur sens divin aux initiés, commencent à être connus, et le seront davantage quand les ouvrages du chevalier de Rossi seront publiés. Or nous pouvons affirmer dès aujourd'hui que, pour les antiquités chrétiennes comme pour les antiquités romaines, Corneille n'a pas encore reçu un seul démenti des découvertes de la science moderne.

Dès la première scène du premier acte, le caractère et le langage du néophyte chrétien sont étudiés et rendus avec cette vérité et ce bonheur qui sont l'infaillible instinct du génie. Néarque est le converti fanatique, et ses pressantes instances pour entraîner Polyeucte au baptême trouvent non-seulement les meil-

leures raisons, mais les plus chrétiennes : « La grâce agit, il faut la seconder, la famille n'est rien. L'amour chaste de l'époux n'est plus que faiblesse, et l'ennemi du genre humain, le tentateur maudit, prend les traits les plus charmants pour le séduire. » Ce n'était donc pas seulement au baptême qu'on se préparait dans ces temps de violence; c'était au martyre. Le devoir accompli, la sainteté des âmes, la pureté des cœurs, n'étaient rien encore: il fallait que l'homme fût emporté, pour ainsi dire, hors de lui-même, et qu'un enthousiasme perpétuel le tînt toujours prêt à la mort, toujours exalté pour le supplice. Ce caractère du nouveau chrétien a été compris par Corneille dans un temps où tout le monde l'ignorait. Je ne crois pas utile de citer des vers qui sont dans toutes les mémoires, comme la première scène du premier acte et la dernière du second acte surtout, dans laquelle l'exaltation religieuse est portée à son comble. Ce fanatisme déjà intolérant, — puisqu'il arme Polyeucte contre les Dieux et le précipite dans le martyre par la violation du culte établi et des lois sociales, — ex-

plique la persécution et marque les progrès de l'idée chrétienne au milieu du troisième siècle. On sent que la *paix de l'Église* est proche.

« C'est une tradition, dit Voltaire dans son commentaire sur cette scène, que tout l'hôtel de Rambouillet, et particulièrement l'évêque de Vence, Godeau, condamnèrent cette entreprise de Polyeucte. On disait que c'est un zèle imprudent, que plusieurs évêques et plusieurs synodes avaient expressément défendu ces attentats contre l'ordre et contre les lois. »

« Ces réflexions, ajoute sérieusement Voltaire, me paraissent judicieuses. »

Je ne saurais assez recommander à ceux qui doutent du progrès de la critique contemporaine les lignes qui se trouvent un peu plus bas : « Il est vrai que les esprits philosophes, dont le nombre est fort augmenté, méprisent beaucoup l'action de Polyeucte et de Néarque. Ils ne regardent ce Néarque que comme un convulsionnaire qui a ensorcelé un jeune imprudent; mais le parterre entier ne sera jamais philosophe. »

Ainsi c'est le peuple qui seul appréciait, au

dix-huitième siècle, ce que nous admirons aujourd'hui. Mais je ne crois pas qu'il soit possible de moins comprendre les vraies et éternelles beautés historiques et les grands sentiments religieux qui éclatent dans *Polyeucte* que ne l'a fait Voltaire, l'arbitre et le représentant du goût littéraire de son époque. « J'ai cru apercevoir, dit-il, dans le public, aux représentations, une secrète joie que Polyeucte allât commettre cette action, parce qu'on espérait qu'il en serait puni et que Sévère épouserait sa femme. En effet, c'est à Sévère qu'on s'intéresse, et le public prend toujours, sans qu'il s'en aperçoive, le parti du héros amant contre le mari qui n'est pas héros. »

La belle scène de la pièce, celle qui l'avait sauvée de la chute, c'était la cinquième du IVe acte, entre Sévère et Pauline. (Voyez les mêmes *Commentaires* de Voltaire). On ne dut pas même prendre garde à l'admirable interrogatoire de Polyeucte, aux fameuses *stances* et à la conversion de Pauline.

Corneille ne s'est pas trompé non plus sur le sentiment qu'inspiraient les chrétiens à la so-

ciété païenne. L'État les considérait avec raison comme ses plus dangereux ennemis, et jamais historien n'en a présenté une preuve plus forte que le poëte dans le récit des excès auxquels se portent Polyeucte et Néarque à l'égard du culte reconnu. Quant aux particuliers, ils nourrissaient contre les chrétiens, pour les mêmes causes de conservation sociale, une haine que fortifiaient encore les pratiques mystérieuses et les sortiléges qu'on leur attribuait. Il est bien vrai que, pour dérober aux profanes leurs divines pratiques et leurs dogmes impénétrables, ils s'entouraient de voiles et de précautions. Leurs sacrifices, leurs repas mystiques, les figures peintes et les emblèmes usités dans les demeures souterraines, — temples et tombeaux à la fois, — inspiraient une sorte d'effroi et d'éloignement à ceux qui n'étaient point initiés. On confondait, dans l'origine, les chrétiens avec les juifs; plus tard on les confondit avec les devins et les sorciers. Quelques-unes de leurs pratiques paraissaient semblables en effet aux scènes nocturnes des magiciennes, et la société élégante et polie de Rome les associait sans peine

à ces mages, à ces disciples de la *cabbale* qui prédisaient l'avenir, affirmaient la destinée et défiaient le sort contraire par leurs mystérieuses conjurations. La manière dont Suétone, Tacite et Pline parlent des chrétiens le montrait déjà; l'archéologie le confirme. Les représentations symboliques qu'ils employaient, — comme la figure du *poisson* représentant le Christ, comme les *pains*, la *coupe de vin* et autres signes, expliqués aujourd'hui, — prouvent que Corneille ne se trompait pas en mettant ces paroles dans la bouche de Stratonice :

Leur secte est insensée, impie et sacrilége,
Et dans son sacrifice use de sortilége.

Nous en verrons un exemple plus frappant encore dans *Théodore*.

Tout le monde connaît les fameuses stances de Polyeucte; mais il faut y remarquer le côté historique, la profondeur des vues qui paraît sous le voile prophétique et le lyrisme de la forme :

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens,

De ton honteux destin vois la suite effroyable,
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
Encore un peu plus outre et ton heure est venue.
 Rien ne t'en saurait garantir,
 Et la foudre qui va partir,
 Toute prête à crever la nue,
 Ne peut plus être retenue
 Par l'attente du repentir.

Ainsi, pour Corneille, les Barbares devaient être les auxiliaires véritables et nécessaires du christianisme; il a senti qu'il n'y avait jamais eu d'alliance possible entre l'Empire et la religion nouvelle, et les projets chimériques de Constantin sont là condamnés par ces évidentes vérités :

Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens!

L'Empire s'écroulera; avec lui la société romaine, et les Barbares vengeront les chrétiens.

Le pacte se fera à la frontière : sur le Danube avec Alaric, sur le Rhin avec Clovis, — et le vieux monde deviendra la proie de ces nouveaux baptisés.

Tout en restituant à Polyeucte le premier

et le vrai rôle de la pièce, il faut rendre à Sévère son caractère original et intéressant. Ce n'est pas seulement un amoureux, car en cela il serait semblable à tous les autres héros de tragédies subalternes; c'est le représentant de la haute société romaine, qui ne se convertissait que lentement, parce qu'on n'abandonne point une partie dans laquelle on joue ses foyers, ses Dieux, sa patrie et tout ce que l'on a mission de défendre; mais le nombre des martyrs commençait à l'ébranler :

> Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies [1],
> Ou leurs félicités doivent être infinies,
> Puisque pour y prétendre ils osent rejeter
> Ce que de tout l'Empire il faudrait acheter [2].

Il ne m'est pas permis de rappeler les beaux vers si connus qui terminent le quatrième acte : ils sont comme une apologie du christianisme, ou du moins des chrétiens, dans la bouche de Sévère, et témoignent que l'avenir du Monde leur appartient.

[1] *Égarements, fureurs,* très-français au temps de Malherbe et de Corneille, et déjà signalé plus haut.

[2] Acte VI, scène v.

X

THÉODORE

ÈRE DES MARTYRS. — VEILLE DE LA PAIX DE L'ÉGLISE

Dixième époque, Dioclétien, 284-305.

THÉODORE

Cette pièce est tombée, par la raison que la représentation en était choquante. On sait que Théodore était une jeune vierge que, par un raffinement de cruauté et de bassesse, on avait exposée à la brutalité des soldats. Il faut convenir que la situation était difficile à sauver. Corneille, qui était honnête et avait conservé cette belle naïveté des grands génies, n'y entendait point de mal et se fâchait contre le public trop délicat, qui ne pouvait tolérer sur la scène ce que saint Ambroise avait mis dans son livre. « Dans cette disgrâce, dit-il[1], j'ai de quoi con-

[1] Examen de *Théodore*.

gratuler la pureté de notre scène; je vois qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du livre des Vierges de saint Ambroise se trouve trop licencieuse pour y être supportée. » On eût pu lui objecter que ce qui est à sa place dans un livre ne saurait être goûté sur le théâtre. Mais il continue : « Qu'eût-on dit si, comme ce grand docteur de l'Église, j'eusse fait voir cette vierge dans le lieu infâme? si j'eusse décrit les diverses agitations de son âme pendant qu'elle y fut? si j'eusse peint les troubles qu'elle ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'est là-dessus que le grand saint fait triompher cette éloquence qui convertit saint Augustin, et c'est par ce spectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, et, autant que je l'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs, et, après y avoir consumé toute mon industrie, la modestie de notre théâtre a désavoué ce peu que la nécessité de mon sujet m'a forcé d'en faire connaître[1]. » Cette plainte est touchante, et la

[1] Il n'eût plus manqué à la pièce de *Théodore* que la représentation eût montré ce que saint Ambroise nous raconte. Mais

prose du grand Corneille a un charme dont on ne saurait se fatiguer.

Voyons donc quelle est la pièce : s'il n'y en a guère dont le sujet soit plus *risqué*, on n'en trouvera peut-être pas dans l'œuvre du grand poëte, dont les personnages soient plus intéressants et les scènes plus habilement enchaînées.

Je pourrais placer la réhabilitation que je vais entreprendre de *Théodore* sous les auspices de M. Saint-Marc Girardin, qui le premier, ou un des premiers, a, si je ne me trompe, osé faire l'éloge public de cette œuvre dédaignée, dans son cours de la Sorbonne, il y a quelques années. En cela il avait un double mérite ; le premier était de rendre justice à Corneille, et le second de prendre parti contre Voltaire,

Corneille n'en était point capable, et il nous dit avec candeur, dans l'examen de *Polyeucte*, « que, s'il avait à exposer l'histoire de David et de Bethsabée, il ne décrirait pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fît une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur ; mais il se contenterait de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle manière il se serait emparé de son cœur. »

qu'il a toujours beaucoup aimé, même lorsqu'il ne s'en vantait que tout bas.

Rien ne paraît plus étrange que la colère de l'auteur de *Candide* et de la *Pucelle* contre l'immoralité du grand Corneille.

« Si quelque chose peut étonner et confondre, dit-il, c'est que l'auteur de *Polyeucte* ait pu être celui de *Théodore;* c'est que le même homme qui avait fait la scène sublime dans laquelle Pauline demande à Sévère la grâce de son mari, ait pu présenter une héroïne dans un mauvais lieu[1], et accompagner une turpitude si odieuse et si ridicule de tous les mauvais raisonnements qu'une telle impertinence peut suggérer, de tous les incidents qu'une telle infamie peut fournir et de tous les mauvais vers que le plus inepte des versificateurs n'aurait jamais pu faire. »

Si la pudeur de Voltaire est alarmée à ce point, qu'on juge où en était celle de ce qu'on appelait les *honnêtes gens* sous la Régence et

[1] Il semble que Voltaire a bien mal lu cette pièce sur laquelle il a fait cependant quelques notes à la hâte; car on n'y voit rien de semblable à ce qu'il dit.

sous Louis XV. Faisons cependant effort sur la nôtre; et, sachant que le poëte a été moins hardi que saint Ambroise, tâchons de trouver dans cet illustre exemple de quoi nous rassurer un peu contre les énormités du vieux Corneille.

Valens, gouverneur d'Antioche, c'est-à-dire de la province de Syrie, pour Dioclétien, est un homme faible, jouet de sa seconde femme Marcelle, comme Prusias l'est d'Arsinoé, dans *Nicomède*, — quoiqu'il conserve plus d'initiative que le roi de Bithynie.

La Cléopâtre de *Rodogune*, l'Arsinoé que je viens de rappeler, n'ont rien de plus impérieux, de plus passionné, de plus vindicatif que le caractère de cette furie appelée Marcelle.

Placide, fils du premier lit de Valens, est intéressant; c'est un *amoureux*, et le seul véritable amoureux que Corneille ait fait parler sur la scène. Le poëte a bien mis les accents du cœur, la tendresse et l'emportement du désespoir dans la bouche de cet amant malheureux. Si l'on rendait cette pièce au public, — et, à tout prendre, elle n'est pas plus choquante que bien

d'autres qu'on supporte et qu'on applaudit aujourd'hui,—elle alarmerait beaucoup moins la pudeur véritable des âmes simples et innocentes, qu'elle ne scandaliserait les hommes à imaginations corrompues, toujours promptes à s'éveiller. — Si donc on risquait *Théodore* sur notre scène, Placide ne pourrait manquer de plaire et de gagner l'esprit des spectateurs, mais ce qui rend la pièce défectueuse; c'est bien moins, selon moi, le choix épineux du sujet que la duplicité de l'intérêt : l'amour et la religion ne se combattent point, car si Placide aime passionnément Théodore, il l'aime sans espoir; Théodore n'aime que Dieu auquel elle s'est vouée, et n'aspire qu'à la palme du martyre. Les deux sentiments étant comme étrangers l'un à l'autre, l'action est double. On s'intéresse également à Placide et à Théodore, pas assez à l'un des deux.

Marcelle a eu d'un premier mariage une fille appelée Flavie qu'elle voudrait voir unie à Placide. Or cette Flavie se meurt d'amour pour ce jeune homme, au point que sa mère s'humilie devant son beau-fils et qu'elle tâche de l'at-

tirer à un mariage qui peut seul sauver sa fille. Mais Placide n'aime que Théodore, jeune princesse issue des anciens rois de Syrie, et qui est chrétienne. C'est par là que Marcelle a une arme prête et qu'elle veut venger sa fille des rebuts de Placide. Elle le flatte d'abord et cherche à le séduire; puis, ayant perdu ses prières, elle éclate en menaces :

M'entendez-vous, Placide? Oui, j'en jure les Dieux,
Qu'aujourd'hui mon courroux, armé contre son crime,
Au pied de leurs autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure, à vos yeux, ces mêmes immortels,
Que je la vengerai jusque sur leurs autels.
Je jure plus encor, que si je pouvais croire
Que vous eussiez dessein d'une action si noire,
Il n'est plus de respect qui pût me retenir
D'en punir la pensée et de vous prévenir;
Et que pour garantir une tête si chère
Je vous irais chercher jusqu'au lit de mon père.
M'entendez-vous, madame [1]?

Ce défi allume davantage la colère de Marcelle, et la perte de la jeune vierge étant jurée,

[1] Acte I, scène II.

elle demande son châtiment à Valens : c'est sa mort qu'elle veut ; mais Valens hésite et ce n'est que sous la menace de sa femme qu'il se décide à interroger Théodore.

Cette jeune fille est vraiment touchante ; la pureté de sentiment qu'elle fait paraître, ce détachement des choses de la terre, ce cœur où Dieu règne sans partage et qui ne souffre même point une préférence en faveur de Didyme, jeune coreligionnaire vertueux et digne de toute autre que d'une vierge vouée au ciel, font qu'elle est bien éloignée d'être sensible aux transports de Placide. Écoutons-la parler d'elle-même :

... Vous connaissez mal cette vertu farouche,
De vouloir qu'aujourd'hui l'ambition la touche,
Et qu'une âme insensible aux plus saintes ardeurs
Cède honteusement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle est ennoblie,
Par quelques traits d'amour pouvait être affaiblie,
Mon cœur, plus incapable encor de vanité,
Ne ferait point de choix que dans l'égalité,
Et, rendant aux grandeurs un respect légitime,
J'honorerais Placide et j'aimerais Didyme [1].

[1] Acte II, scène II.

Dans une scène très-habilement conduite, Marcelle amène Théodore à lui déclarer qu'elle est chrétienne. C'est la jeune fille qui parle :

Je fuis l'ambition, mais je hais la faiblesse,
Et, comme ses grandeurs [1] ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Je l'estime beaucoup, mais en vain il soupire.
Quand même sur ma tête il ferait choir l'Empire,
Vous me verriez répondre à cette illustre ardeur
Avec la même estime et la même froideur.
Sortez d'inquiétude et m'obligez à croire
Que la gloire où j'aspire est tout une autre gloire.

Cet aveu n'est rien, il faut à Marcelle un serment :

MARCELLE.

Jurez-moi, par le Dieu qui porte en main la foudre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera votre époux.
Je lui fais pour Flavie offrir un sacrifice,
Peut-être que vos vœux le rendront plus propice.
Venez les joindre aux miens et les prendre à témoin.

THÉODORE.

Je veux vous satisfaire, et, sans aller si loin,
J'atteste ici le Dieu qui lance le tonnerre,

[1] Celles de Placide.

Ce monarque absolu du ciel et de la terre
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera mon époux.
En est-ce assez, madame? êtes-vous satisfaite?

MARCELLE.

Ce serment à peu près est ce que je souhaite;
Mais, pour vous dire tout, la sainteté des lieux,
Le respect des autels, la présence des Dieux,
Le rendant et plus saint et plus inviolable,
Me le pourraient aussi rendre bien plus croyable.

THÉODORE.

Le Dieu que j'ai juré connaît tout, entend tout,
Il remplit l'univers de l'un à l'autre bout;
Sa grandeur est sans borne ainsi que sans exemple;
Il n'est pas moins ici qu'au milieu de son temple,
Et ne m'entend pas mieux dans son temple qu'ici.

Marcelle insiste, Théodore refuse d'all temple :

MARCELLE.

Il faut de deux raisons que l'une vous retienne :
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes chrétienne.

THÉODORE.

Oui, je le suis, madame, et le tiens à plus d'heur
Qu'une autre ne tiendrait toute votre grandeur.

. . . .

Armez-vous à ma perte, éclatez, vengez-vous,
Par ma mort à Flavie assurez un époux,
Et noyez dans ce sang dont vous êtes avide

Et le mal qui la tue et l'amour de Placide.

Ainsi Théodore est réduite à faire elle-même l'aveu qui la perd, et bientôt Valens l'interroge.

Les réponses de la jeune vierge sont dignes de la plume qui a tracé le cinquième acte de *Polyeucte* :

Puisque je suis coupable aux yeux de l'injustice,
Je fais gloire du crime et j'aspire au supplice.

La même justesse historique que nous avons remarquée dans *Polyeucte*, paraît ici quant au sentiment des païens à l'égard des chrétiens :

VALENS.

Je ne recherche plus la damnable origine
De cet aveugle amour où Placide s'obstine.
Cette *noire magie* ordinaire aux chrétiens
L'arrête indignement dans vos honteux liens.
Votre *charme*, après lui, se répand sur Flavie.

Combien ces détails sont curieux et intéressants ! Nous savons aujourd'hui que les chrétiens étaient pour les païens de véritables *jettatori*, et

que leurs mystères sacrés n'étaient, aux yeux de leurs ennemis, que des scènes de magie et de nécromancie ; que, plus tard, Julien, voulant combattre la propagande chrétienne, crut l'attaquer avec ses propres armes en faisant appel aux superstitions populaires, en étudiant les œuvres de Porphyre et de Jamblique, en s'efforçant enfin de rendre la vie au paganisme vieilli, par l'introduction officielle de la magie et du culte des esprits [1].

Cette autre réponse de Théodore à Valens est aussi belle que la première :

Seigneur, il ne faut point me supposer des crimes.
C'est à des faussetés sans besoin recourir.
Puisque je suis chrétienne, il suffit pour mourir;
Je suis prête.

Mais ce ne sont pas des tourments qu'on réserve à la jeune vierge; c'est un supplice plus épouvantable que toutes les tortures des premières persécutions :

[1] Ces découvertes intéressantes ont été mises en relief par M. Alfred Maury.

VALENS, à Marcelle.

Sachez qu'assez souvent on le pratique à Rome;
Qu'il est craint des chrétiens, qu'il plaît à l'Empereur,
Qu'aux filles de sa sorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de votre juste haine
Voudrait de mille morts racheter cette peine.

Voilà du moins l'explication transparente, que Valens donne à Marcelle; mais il avoue ensuite à son confident, dans la scène suivante, qu'il n'a point dessein de sacrifier l'amour de son fils Placide à la vengeance de sa femme et à la santé de Flavie. Il espère seulement que la peur du déshonneur qui menace Théodore la décidera à renoncer à ses erreurs et à confesser les Dieux, qui pourront dès lors avouer l'alliance de la jeune vierge avec son fils.

Ne t'imagine pas que dans le fond de l'âme
Je préfère à mon fils les fureurs d'une femme.

. . . .

Théodore est chrétienne, et ce honteux supplice
Vient moins de ma rigueur que de mon artifice.

. . . .

Je connais les chrétiens; la mort la plus cruelle
Affermit leur constance et redouble leur zèle,
Et, sans s'épouvanter de tous nos châtiments,

Ils trouvent des douceurs au milieu des tourments.
Mais la pudeur peut tout sur l'esprit d'une fille,
Etc.

Le troisième acte était bien difficile à mettre sur la scène :

THÉODORE.

Où m'allez-vous conduire?

Il n'est pas aisé de le dire poliment.

PAULIN.

. . . .

Les Dieux sont au-dessus des rois dont vous sortez,
Et l'on vous traite ici comme vous les traitez :
Vous les déshonorez et l'on vous déshonore.

La réponse de Théodore est très-noble et très-juste; c'est la voix du grand Corneille que nous entendons; il faut se rappeler d'ailleurs qu'il a composé cette pièce dans la force de son talent, entre *Pompée* et *Rodogune* :

THÉODORE.

Vous leur immolez donc l'honneur de Théodore?

. . . .

Pour venger les mépris que je fais de leurs temples,
Je me vois condamnée à suivre leurs exemples,

Et dans vos dures lois je ne puis éviter,
Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter.
Dieu de la pureté, que vos lois sont bien autres!

On sent que le procès entre la religion nouvelle et le paganisme tire à sa fin, que la cause est jugée dans les esprits. Il ne s'agit plus de savoir de quel côté sont la haute raison et la saine morale; il ne s'agit plus que de prolonger le plus possible l'existence de l'Empire et de faire durer quelque temps encore l'agonie de la société romaine menacée et déjà ébranlée par l'avénement du Christ.

Mais Placide survient. Il sait le sort qui attend celle qu'il aime; il est envoyé par son père, et il compte que l'alternative offerte à Théodore, ou de subir le martyre de l'ignominie ou de l'épouser, la réduira à remettre son sort entre ses mains. Mais en l'apercevant elle ne peut cacher son effroi, et quand il écarte le témoin qui est commis à sa garde, elle croit voir en lui son bourreau :

Quoi! vous chassez Paulin et vous craignez ses yeux,
Vous qui ne craignez pas la colère des cieux!

Placide proteste de ses respects. Il a trop d'amour pour être soupçonné :

... Je viens pour vous rendre un bien presque perdu,
Encor le même amant qu'une rigueur si dure
A toujours vu brûler et souffrir sans murmure,
Qui plaint du sexe en vous les respects violés ;
Votre libérateur, enfin, si vous voulez.

Rassurée par ces paroles, elle espère que la fureur de Marcelle et de Valens s'est apaisée à la prière de Placide ; mais l'arrêt est prononcé. Le seul secours qui lui est offert, c'est la fuite avec celui qui l'aime.

Je vous aime, madame, et vous aime chrétienne !

Mais son vœu la tient liée, son cœur est tout entier à Dieu. Cette belle scène a trouvé grâce devant Voltaire lui-même. Je veux citer la réponse de Théodore à Placide ; car, malgré l'admiration peu suspecte de l'auteur de *Zaïre*, je la crois peu connue :

THÉODORE.

N'espérez pas, seigneur, que mon sort déplorable
Me puisse à votre amour rendre plus favorable,

Et que d'un si grand coup mon esprit abattu
Défère à ses malheurs plus qu'à votre vertu.
Je l'ai toujours connue et toujours estimée;
Je l'ai plainte souvent d'aimer sans être aimée ;
Et, par tous ces dédains où j'ai su recourir,
J'ai voulu vous déplaire afin de vous guérir.
Louez-en le dessein en apprenant la cause :
Un obstacle éternel à vos désirs s'oppose :
Chrétienne, et sous les lois d'un plus puissant époux...
Mais, seigneur, à ce mot ne soyez point jaloux.
Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome,
Il est plus grand que vous, mais ce n'est point un homme.
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le maître des rois,
C'est lui qui tient ma foi, c'est lui dont j'ai fait choix,
Et c'est enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.
Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner,
Et par où votre amour se peut-il couronner,
Si pour moi votre hymen n'est qu'un lâche adultère,
D'autant plus criminel qu'il serait volontaire;
Dont le ciel punirait les sacriléges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vengerait sur tous deux?
Non, non, en quelque état que le sort m'ait réduite,
Ne me parlez, Seigneur, ni d'hymen, ni de fuite;
C'est changer d'infamie et non pas l'éviter :
Loin de m'en garantir, c'est m'y précipiter.
Mais pour braver Marcelle, et m'affranchir de honte,
Il est une autre voie et plus sûre et plus prompte,
Que dans l'éternité j'aurais lieu de bénir :
La mort ; et c'est de vous que je dois l'obtenir.

Si vous m'aimez encor, comme j'ose le croire,
Vous devez cette grâce à votre propre gloire.
En m'arrachant la mienne on la va déchirer,
C'est votre choix, c'est vous qu'on va déshonorer.
L'amant si fortement s'attache à ce qu'il aime
Qu'il en fait dans son cœur une part de lui-même.
C'est par là qu'on vous blesse, et c'est par là, seigneur,
Que peut jusques à vous aller mon déshonneur [1].

Placide laisse échapper alors les accents d'une douleur et d'un amour si vrais, que Corneille n'en a jamais rencontré de semblables dans ses *chefs-d'œuvre* ou *pièces choisies*.

PLACIDE.

Puis-je vivre et vous voir morte ou déshonorée,
Vous que de tout mon cœur j'ai toujours adorée,
Vous qui de mon destin réglez le triste cours,
Vous, dis-je, à qui j'attache et ma gloire et mes jours?
Non, non, s'il faut vous voir déshonorée ou morte,
Souffrez un désespoir où la raison me porte ;
Renoncer à la vie avant de tels malheurs,
Ce n'est que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrémités je vous conjure encore,
Non par ce zèle ardent d'un cœur qui vous adore,

[1] Voltaire, après avoir cité en entier ce morceau dont je supprime la fin, traînante et précieuse, reconnaît que « ce couplet est fort beau. »

Non par ce vain éclat de tant de dignités
Trop au-dessous du sang des rois dont vous sortez,
Non par ce désespoir où vous poussez ma vie;
Mais par la sainte horreur que vous fait l'infamie,
Par ce Dieu que j'ignore et pour qui vous vivez,
Et par ce même bien que vous lui conservez,
Daignez en éviter la perte irréparable,
Et sous les saints liens d'un nœud si vénérable
Mettez en sûreté ce qu'on va vous ravir [1].

Le sacrifice d'un païen à celle qu'il aime ne saurait être porté plus loin. Ces sentiments sont aussi délicats que violents : offrir à Théodore un mariage qui la laissera libre, pure et toute au Dieu qui la possède, c'est le comble de la générosité, et cependant les mérites de l'amour chrétien de Didyme dépasseront encore, par la vertu du sacrifice, les sentiments de Placide.

Théodore refuse l'offre qui lui est faite.

Mais Marcelle survient, fait enfermer la jeune vierge et tente encore, en suspendant l'exécution du fatal arrêt, de gagner que Placide fasse quelque effort pour consoler sa fille Flavie qui se

[1] C'est à propos du rôle de Placide que Voltaire dit que « Corneille n'a jamais su faire parler des amants. » Il faut convenir que ce n'est pas avoir la main heureuse.

meurt. La fierté de ce cœur rebelle est amollie; il s'humilie jusqu'à la prière pour sauver celle qu'il aime. Or chaque mot de cette prière, en laissant éclater son amour désespéré pour Théodore, trahit son indifférence pour Flavie.

PLACIDE.

Arrachez Théodore aux hontes d'un arrêt
Qui mêle avec le sien mon plus cher intérêt;
Toute ingrate, inhumaine, inflexible, chrétienne,
Madame, elle est mon choix, et sa gloire est la mienne.

Marcelle consent à suspendre l'arrêt qui menace la jeune chrétienne, si Placide veut bien voir Flavie :

MARCELLE.

Ne lui promettez rien, mais souffrez qu'elle espère :
Et trompez-la du moins pour la rendre à sa mère.

Mais comment se contraindre en un pareil moment?

PLACIDE.

J'y vais; mais par pitié, souvenez-vous vous-même
Du trouble d'un amant qui craint pour ce qu'il aime,
Et qui n'a pas pour feindre assez de liberté.

Il entre chez Flavie; la colère de Marcelle, si longtemps dissimulée, éclate dès qu'elle se trouve seule avec sa confidente :

Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier;
Mais ne crois pas pourtant le voir s'humilier.

. . . .

..... Vois de quelle ardeur il aime Théodore,
Et juge quel pouvoir cet amour a sur lui,
Puisqu'il peut le réduire à chercher mon appui.
Que n'oseront ses feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pu l'abaisser jusqu'aux pieds de Marcelle?
Et que puis-je espérer d'un cœur si fort épris
Qui, même en m'adorant, me fait voir ses mépris?

. . . .

J'ai peine, en triomphant, d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux espoir.

STÉPHANIE.

Et vous l'allez servir de tout votre pouvoir?

MARCELLE.

Oui, je vais le servir, mais comme il le mérite.

A l'acte IV, Placide sort de chez Flavie; il cherche Théodore, il craint, il soupçonne quelque perfidie...

Ouvrez, Paulin, ouvrez, et me la faites voir...
On ne me répond point, et la porte est ouverte!

Stéphanie lui apprend que celle qu'il aime est hors de prison, et que l'arrêt s'exécute.

Mais survient un autre témoin : Valens a changé cet arrêt en une condamnation capitale. Marcelle elle-même a sollicité la grâce entière, et la mort est devenue le bannissement.

La reconnaissance de Placide prend la place des soupçons dont il se reproche l'injustice, lorsqu'un nouveau témoin survient :

Marcelle, dit-il,

..... L'âme tout en feu, les yeux étincelants,
Rapportant elle-même un ordre de Valens,
Avec trente soldats elle a saisi la porte
Et, tirant de ce lieu, Théodore à main forte...

Suit le récit où l'affreuse vérité semble se faire jour. Par ce récit nous apprenons qu'au milieu du conflit de ces honteux bourreaux, survient le chrétien Didyme qui aime Théodore : « Compagnons, dit-il aux soldats,

On me doit une grâce.
Depuis plus de six ans je souffre les mépris
Du plus ingrat objet dont on puisse être épris.
Ce n'est pas de mes feux que je veux récompense,

Mais de tant de rigueur la première vengeance.
Après, vous punirez à loisirs ses dédains. »
Il leur jette de l'or ensuite à pleines mains;
. . . .
Il entre sans obstacle.

Au désespoir de Placide succède la colère :

Il y mourra, l'infâme!

s'écrie-t-il, et il y court; — mais on l'arrête : Didyme est déjà sorti, lui dit-on :

Ses cheveux sur son front s'efforçaient de cacher
La rougeur que son crime y semblait attacher.
. . . .
L'œil bas, le pied timide et le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin qui s'échappe en tremblant.

La fureur des soldats recommence, poursuit le narrateur; on se presse, on se bat. Cléobule, l'ami de Placide, survient, met l'épée à la main et réussit à entrer à son tour — et seul! Là s'arrête le rapport de Paulin.

Cléobule arrive en personne sur la scène et raconte qu'il n'a plus trouvé Théodore, mais Didyme à sa place :

PLACIDE.

Quel plaisir prenez-vous, vous-même, à m'abuser,
Quand Paulin de ses yeux a vu sortir Didyme?

CLÉOBULE.

Si ses yeux l'ont trompé, l'erreur est légitime.
. . . .
Sous l'habit de Didyme elle-même est sortie.

Or cette parole, propre à rassurer tout autre qu'un amant jaloux, lui retourne le poignard dans le sein :

Jugez de leur amour par leur intelligence!

s'écrie Placide.

Didyme vient lui-même achever le récit. Il n'a rien entrepris que par générosité, et il ajoute :

Je la nommerais mieux si vous pouviez comprendre
Par quel zèle un chrétien ose tout entreprendre.
La mort, qu'avec ce nom je ne puis éviter,
Ne vous laisse aucun lieu de vous inquiéter.
Qui s'apprête à mourir, qui court à des supplices,
N'abaisse pas son âme à ces molles délices,
Et, près de rendre compte à son juge éternel,
Il craint d'y porter même un désir criminel.
J'ai soustrait Théodore à la rage insensée

Sans blesser sa pudeur de la moindre pensée.
Elle fuit, et sans tache, où l'inspire son Dieu;
Ne m'en demandez point ni l'ordre, ni le lieu,
. . . .
J'ai voulu l'ignorer.

Le discours que Didyme rapporte avoir tenu à Théodore est d'un grand sentiment chrétien :

« Je ne viens point ici, comme amant indigné,
Me venger de l'objet dont je fus dédaigné;
Une plus sainte ardeur règne au cœur de Didyme,
Il vient de votre honneur se faire la victime,
Le payer de son sang et s'exposer pour vous
A tout ce qu'oseront la haine et le courroux.
Fuyez sous mon habit, ...
. . . .
Conservez une vierge en faisant un martyr. »

C'est bien là cette fraternité chrétienne des premiers âges de l'Église! Tant de grandeur et de simplicité dans le dévouement de Didyme touchent son rival Placide lui-même.

. . . Lorsque je me laisse amuser de paroles,
Tu t'exposes pour elle ou plutôt tu t'immoles,
Tu donnes tout ton sang pour lui sauver l'honneur;
Et je ne serais pas jaloux de ton bonheur!

. . . .
. . . . J'assurerai tes jours,
Et mourrai, s'il le faut, moi-même à ton secours.

Au cinquième acte l'intérêt se soutient jusqu'au bout... Flavie a succombé à son mal d'amour, et sa mère Marcelle, dans sa fureur, frappe de sa main Théodore et Didyme, et se tue après eux, tandis que Placide cherche à se donner la mort.

XI

ATTILA

LA GRANDE INVASION DES BARBARES

Onzième époque, vers 455 après J. C.

ATTILA

Je passe sous silence *Pulchérie*, qui marque, il est vrai, la transition entre la mort de Théodose le Grand, ou la première grande invasion des Barbares dans l'Empire, et la terrible apparition d'Attila ; mais, outre que cette pièce, plus que médiocre en toutes ses parties, ne nous offre point le fidèle tableau de ces temps d'agitation et d'agonie, elle ne renferme vraiment d'autres vers à citer que le début du premier acte[1]. Le caractère de Pulchérie, la célèbre

[1] Ce début ne manque assurément pas de grandeur :

PULCHÉRIE.

Je vous aime, Léon, et n'en fais point mystère ;

sœur de Théodose II, et qui gouverna si longtemps l'Orient sous son nom, n'y est même pas fidèlement tracé. J'ai hâte d'ailleurs d'arriver à *Attila*, cette œuvre méconnue, reléguée parmi les pièces oubliées, sur la foi du plaisant jugement de Boileau, œuvre capitale cependant par la solidité historique que j'ai surtout en vue de faire ressortir ici.

Attila n'est point une pièce accomplie, tant

Des feux tels que les miens n'ont rien qui faille taire.
Je vous aime, et non point de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'âme applaudit sans qu'elle se consulte,
Et qui, ne concevant que d'aveugles désirs,
Languit dans les faveurs et meurt dans les plaisirs.
Ma passion pour vous, généreuse et solide
A la vertu pour âme et la raison pour guide,
La gloire pour objet et veut, sous votre loi,
Mettre en ce jour illustre et l'Univers et moi.
Mon aïeul Théodose, Arcadius, mon père,
Cet empire quinze ans gouverné pour un frère,
L'habitude à régner et l'horreur d'en déchoir
Voulaient dans un mari trouver même pouvoir.
Je vous en ai cru digne, et, dans ces espérances
Dont un penchant flatteur m'a fait des assurances,
De tout ce que sur vous j'ai fait tomber d'emplois
Aucun n'a démenti l'attente de mon choix.
Vos hauts faits à grands pas vous portaient à l'Empire;
J'avais réduit mon frère à ne m'en point dédire,
Il vous y donnait part et j'étais toute à vous;
Mais ce malheureux prince est mort trop tôt pour nous.
L'Empire est à donner et le Sénat s'assemble
Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Goths, les Vandales, les Francs
Bouleversent la masse et déchirent les flancs.
(Acte I, sc. I.)

s'en faut. Je n'hésite pas à déclarer même que la représentation en serait fatigante et n'ajouterait que bien peu à la gloire dramatique de Corneille. — Malgré les beautés du premier ordre qui la recommandent à l'attention des lecteurs instruits et des juges éclairés, il n'en est peut-être pas où l'on trouve autant de scènes traînantes, de détails choquants, d'amours ridicules; mais il n'en est pas non plus où ces faiblesses et ces imperfections se trouvent mêlées à plus de pensées justes et profondes, à un sentiment plus vrai de toute une époque, enfin où la sublimité des vers, dans les beaux endroits, soit portée plus haut. C'est un merveilleux chapitre d'histoire qui ferme la longue série des grands événements dont Rome a été le théâtre ou l'objet, et c'est le digne couronnement de la belle suite historique que Corneille nous a fait parcourir. Il faut placer, en un mot, si nous ne nous trompons, la pièce d'*Attila*, non pas en parallèle d'œuvres dramatiques accomplies, mais entre le Rapport intéressant de Priscus, le curieux tableau de Jornandès, et la vieille épopée allemande des *Niebelungen*.

Depuis le jour où Constantin, en 313, dupe d'une illusion providentielle, en accordant la paix à l'Église, avait signé l'acte de destruction de l'Empire, la lutte s'était engagée, plus vive que jamais, entre le christianisme triomphant et le vieux monde romain. Pendant le quatrième siècle et la première partie du cinquième, la voix des Pères avait retenti d'un bout à l'autre des provinces. Les Bazile, les Grégoire de Nazianze, les saint Jean Chrysostome, avaient parlé en maîtres; la nouvelle société, sortie de terre, s'était trouvée organisée et était devenue aussitôt, par son essence même, dominatrice et intolérante. *Point de partage!* était sa devise. Cette devise avait fait sa force au temps des martyrs; elle assura son exclusive domination au jour de la victoire. La discipline religieuse, née avec l'Église, avait tout subordonné à son empire spirituel. Sa hiérarchie, constituée dans le moule même du paganisme, avait créé des évêques, administrateurs surveillants, dans toutes les cités où, la veille, étaient les flamines d'Auguste; — et des archevêques métropolitains dans toutes les provinces où s'exerçait na-

guère l'autorité des grands flamines. Ces nouveaux maîtres revendiquèrent la justice, les droits moraux et l'action directe sur les âmes, c'est-à-dire sur la société tout entière. Quand les empereurs voulurent lui marchander la place, on cria à l'impiété, — à l'inconséquence; quand les païens voulurent la lui disputer, on devint menaçant, rigoureux même. On brûla les livres, on accusa Julien d'apostasie, et l'*opposition* de ce temps-là fit des miracles contre lui; on rechercha les écrits contraires aux *apologistes*, on exagéra les exagérations de saint Clément d'Alexandrie contre l'ancien culte, on attaqua la cité politique, on détruisit les liens de la vieille société civile, on s'irrita des résistances qu'opposaient bien plutôt les souvenirs vivants du passé, les vieilles traditions romaines dix fois séculaires, que les hommes, dociles en général, et dont on fit des troupeaux obéissants sous la houlette pastorale; mais les obstacles suscités par la force même de ce passé qui paraissait encore vivace, portèrent les chrétiens vers le monde barbare, exempt de préjugés comme de besoins sociaux; c'était un terrain

neuf et propice. La croix passa la frontière avec Ulphilas, et la Germanie répandit sur l'Empire, après la mort de Théodose, des tribus entières de convertis.

Or le peuple rebelle, les vrais Barbares, n'étaient point ces familles allemandes éprises de conquêtes, non pour une vaine fumée de gloire ni pour le pillage, mais pour l'établissement. Les Goths, les Vandales, les Bourguignons, les Suèves, les Hérules, les Lombards, les Francs eux-mêmes, ne firent l'invasion que pour devenir sédentaires; beaucoup ne franchirent le Danube que pour fuir le terrible Tartare qui les pressait. Le chef des Visigoths épouse la fille de Théodose; celui des Ostrogoths, élevé à Constantinople, n'était que trop Romain, car ce fut la cause de la perte de sa dynastie; les Bourguignons adoptèrent les usages de Rome; Clovis reçut les insignes de patrice et de consul; enfin on vit des Suèves et des Vandales commander les cohortes romaines et retarder l'agonie de l'Empire.

Le vrai barbare, le vrai chef de l'invasion, l'ennemi autant redouté des races germaniques

que des races latines, celui qui voulait tout envahir pour tout détruire, celui, en un mot, qui personnifie le ravage sans rançon, le massacre sans pitié, le despotisme sans limite, c'est Attila ! — c'est le Hun venu du fond de la Grande-Tartarie, portant avec lui, dans sa course sans fin, l'amour du pillage, l'horreur de la vie sédentaire, de l'organisation sociale, de la culture et de la paix; c'est cet ouragan incessamment déchaîné, c'est cette innombrable tribu conservant dans ses courses militaires, à travers le vieux continent, ses habitudes nomades qui dataient des premiers âges du monde.

On ne peut dire à quelle cause sont dues ces terribles commotions qui, à certaines époques, agitent toute la Tartarie; on ignore quel mystérieux courant passe sur ces peuples de pasteurs et de commerçants, allume dans leurs veines la fièvre irrésistible des conquêtes et les jette, de cinq siècles en cinq siècles, sur l'Europe avec Attila, sur la Perse avec Seldjouk, sur la Chine avec Djengiskhan, sur le Taurus avec Tamerlan. C'est là qu'est le vrai barbare, l'éternel ennemi de toute stabilité, de toute civilisation ;

c'est là qu'est le plus grand danger. La preuve en est qu'Aétius, élevé parmi les Huns, appela à la défense de l'Empire les Francs, les Goths et les Bourguignons, que l'on vit marcher, en masse sous ses ordres, pour le salut du vieux monde et celui du nouveau, pour la société romaine déjà reformée, et la société germanique qui s'organisait dans son sein. Voilà pourquoi Attila personnifie le barbare et la plus menaçante de toutes les invasions, — et pourquoi Corneille a choisi ce sujet de tragédie et en a fait une épopée historique. Ce sont les fureurs de l'invasion elle-même qu'il nous montre en sa personne.

Le caractère de ce sombre héros est tracé de main de maître par le vieux poëte historien, qui était alors âgé de soixante et un ans. Il faudrait pouvoir effacer l'amour de ces cinq actes; on ôterait le ridicule du rôle et de la pièce, et l'on en ferait une œuvre. « Le nom d'Attila est assez connu, mais on n'en connaît pas tout le caractère. Il était plus homme de tête que de main, tâchait à diviser ses ennemis, ravageait les peuples indéfendus pour donner de la ter-

reur aux autres et tirer tribut de leur épouvante. Il s'était fait un tel empire sur les rois qui l'accompagnaient, que, quand même il leur eût commandé des parricides, ils n'eussent osé lui désobéir. » Voilà ce que dit Corneille lui-même dans la préface de sa pièce, ce qui montre assez qu'il s'est fort préoccupé de rendre le personnage d'Attila conforme à ce qu'en rapporte l'histoire. Il nous le représente avec une ambition sans bornes et qui n'est pas dépourvue de grandeur, mais qu'un raffinement de perfidie rend odieuse : il nous découvre tout à la fois la férocité naturelle à sa race et la subtilité politique personnelle à l'homme; car l'inflexible génie et l'esprit délié du roi des Huns offrent quelques traits qui font penser à Louis XI. Il apporta autant de calculs et d'adresse à faire de stériles conquêtes, que le plus grand de nos rois à assurer celles de sa politique; il fit jouer autant de ressorts et dépensa autant d'intrigues pour bouleverser le monde, que le second pour fonder l'ordre public ; le Tartare domine toujours chez l'un, — le Gaulois chez l'autre.

Je n'étonnerai personne en disant qu'*Attila*

était au nombre des pièces de Corneille qui devaient être le moins appréciées, et de son temps, et dans le siècle passé, parce que c'est une des plus remarquables sous le rapport de l'histoire, et que l'on ne faisait alors nul cas de ce genre de mérite.

La raison en est simple : c'est qu'on en ignorait jusqu'aux éléments. Il est vrai que Corneille n'en savait pas plus que les autres quant aux faits, mais il en possédait l'esprit, et son génie en avait deviné les grands secrets.

On ne saurait assez se figurer, — aujourd'hui qu'on ne lit plus guère les *Commentaires* de Voltaire sur les pièces *non choisies* de Corneille, — jusqu'où un aussi rare esprit pouvait porter l'impertinence du dédain pour le grand Corneille et l'imperturbable aplomb de l'ignorance en histoire. — Cette page est trop curieuse pour que je ne me donne pas le plaisir de la citer ici :

« La même raison qui m'a empêché d'entrer dans aucun détail sur *Agésilas* m'arrête pour *Attila*, et les lecteurs qui pourront lire ces pièces me pardonneront sans doute de m'abs-

tenir de remarque : je suis sûr du moins qu'ils ne me pardonneraient pas d'en avoir fait.

« Je dirai seulement dans cette préface qu'il est très-vraisemblable que cet Attila, très-peu connu des anciens[1], était un homme d'un mérite rare dans son métier de brigand. Un capitaine de la nation des Huns qui force l'empereur Théodose à lui payer tribut[2], qui savait discipliner ses armées, les recruter chez ses ennemis même et nourrir la guerre par la guerre ; un homme qui marcha en vainqueur de Constantinople aux portes de Rome, et qui dans un règne de dix ans[3] fut la terreur de l'Europe entière, devait avoir autant de poli-

[1] *Très-peu connu!* de Voltaire, à ce qu'il semble ; mais il est peu de personnages qui soient au contraire plus connus des historiens, et nous avons la bonne fortune de posséder un récit détaillé qui le concerne, tracé par un témoin oculaire, Priscus.

[2] Peut-être fallait-il indiquer qu'il s'agissait de Théodose II. L'empereur Théodose, pour tout lecteur peu instruit, signifie Théodose le Grand. Et peut-être est-ce lui que Voltaire veut dire.

[3] Attila prit le commandement suprême chez les Huns en 534 et mourut en 555 ce qui fait 21 ans. Ces faits pouvaient être connus du temps de Voltaire.

tique que de courage[1]. » — Et plus bas il met en doute la bataille de Châlons : « Comment Attila, vaincu en Champagne, serait-il allé prendre Aquilée? La Champagne n'est pas assurément le chemin d'Aquilée dans le Frioul. Personne ne nous a donné de détails historiques sur ces temps malheureux, etc., etc. » — Voilà comment Voltaire sait, comprend et écrit l'histoire.

Les deux premiers vers de la pièce sont toute une exposition de caractère.

ATTILA.

Ils ne sont pas venus, nos deux rois? Qu'on leur die
Qu'ils se font trop attendre et qu'Attila s'ennuie.

Corneille eut l'audace de mettre souvent dans la bouche de son héros de ces boutades énergiques dont le langage, parfois familier, contraste heureusement avec l'urbanité des autres personnages.

Dès la première scène, Attila, — déclarant à son capitaine des gardes, Octar, vouloir consulter

[1] Le courage d'Attila n'est pas ce qui importe.

ces deux rois sur l'hymen qu'il projette, soit avec Honorie, sœur de l'empereur d'Occident Valentinien III, et petite-fille du grand Théodose ; soit avec Ildione, que le poëte fait sœur de Mérovée, roi des Francs, — trace d'abord un programme de sa politique dans les vers qui suivent :

. . . La noble ardeur d'envahir tant d'États
Doit combattre de tête encor plus que de bras :
Entre ses ennemis rompre l'intelligence,
Y jeter du désordre et de la défiance,
Et ne rien hasarder qu'on n'ait, de toutes parts,
Autant qu'il est possible, enchaîné les hasards.
Nous étions aussi forts qu'à présent nous le sommes,
Quand je fondis en Gaule avec cinq cent mille hommes.
Dès lors, il t'en souvient, je voulus, mais en vain,
D'avec le Visigoth détacher le Romain.
J'y perdis auprès d'eux des soins qui me perdirent.
Loin de se diviser, d'autant mieux ils s'unirent.

La politique d'Aétius est ici très-bien appréciée, sans même que son nom soit prononcé.

. . . N'ayant pu semer entre eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
J'ai su les rétablir et cherche à me venger.
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.

De ces cinq nations, contre moi trop heureuses,
J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuses.
Je traite avec chacune; et, comme toutes deux
De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
Des princesses qu'ensuite elles en font le gage,
L'une sera ma femme et l'autre mon otage.
Si j'offense par là l'un des deux souverains,
Il craindra pour sa sœur qui reste entre mes mains.
Ainsi je les tiendrai l'un et l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance et l'autre par la crainte;
Ou, si le malheureux s'obstine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur saura lui résister;
Tant que de nos vainqueurs, terrassés l'un par l'autre,
Les trônes ébranlés tombent au pied du nôtre.

Surviennent les deux rois : Ardaric qui commande aux Gépides, et Valamir aux Ostrogoths. Attila leur soumet le cas dont il s'agit, et chacun discute la proposition par d'excellentes raisons, — intéressées cependant de part et d'autre : — Valamir aime Honorie et conseille au roi des Huns d'épouser Ildione; Ardaric aime Ildione et l'engage à épouser Honorie. Cette scène est une des plus nourries que Corneille ait écrites; elle abonde en points de vue heureux et en réflexions profondes sur les person-

nages et les événements de ce temps; les raisons que chacun fait valoir sont solides ou ingénieuses, mais toujours conseillées par les grands intérêts de cette époque; le langage en est tour à tour solennel et familier, l'un et l'autre à propos, suivant les personnes; le style, malgré des taches sans doute nombreuses et des formes impropres, est, en général, pressé, nerveux, sans rhétorique et sans emphase. Si j'ose dire toute ma pensée, je ne connais dans l'œuvre de Corneille, — parmi les scènes analogues, — que la fameuse délibération de Cinna qui soit supérieure à cette exposition, dont toute la portée historique n'a certainement pas été appréciée et ne pouvait guère l'être au temps de Corneille ni à celui de Voltaire. Voici d'abord l'objet de la délibération :

ATTILA.

Rois, amis d'Attila, soutiens de ma puissance,
Qui rangez tant d'États sous mon obéissance,
Et de qui les conseils, le grand cœur et la main
Me rendent formidable à tout le genre humain,
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
Que de ce vaste effroi nous donnent deux monarques.

En Gaule Mérovée [1], à Rome l'Empereur,
Ont cru par mon hymen éviter ma fureur.
La paix avec tous deux, en même temps traitée,

[1] L'importance du chef de la petite tribu salique est ici très-exagérée, et avec intention. C'est une flatterie nationale et tout à la fois un acte de courtisan. L'éloge de Mérovée, et de son fils qui passaient alors pour fondateurs de la monarchie franque et même française, est certainement à l'adresse de Louis XIV et de Monseigneur. Cet éloge est très-développé, et en assez beaux vers d'ailleurs, mais peu à leur place. (*Voyez* la scène v[e] du deuxième acte.) Voici le passage ; c'est Octar qui parle :

Je ne sais pas, seigneur, ce qu'on vous en a dit;
Mais si pour l'admirer ce que j'ai vu suffit,
Je l'ai vu dans la paix, je l'ai vu dans la guerre,
Porter partout un front de maître de la terre.
J'ai vu plus d'une fois de fières nations
Désarmer son courage par leurs soumissions;
J'ai vu tous les plaisirs de son âme héroïque,
N'avoir rien que d'auguste et que de magnifique,
Et ses illustres soins ouvrir à ses sujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délassements, sa noble inquiétude,
De ses justes desseins faisait l'heureux prélude,
Et, si j'ose le dire, il doit nous être doux
Que ce héros se tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vu, tout couvert de poudre et de fumée,
Donner le grand exemple à toute son armée,
Semer, par ses périls, l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards,
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes,
De sa course rapide entasser les conquêtes.
Ne me commandez pas de peindre un si grand roi,
Ce que j'en ai vu passe un homme tel que moi.
Mais je ne puis, seigneur, m'empêcher de vous dire
Combien son jeune prince est digne qu'on l'admire.
Il montre un cœur si haut sous un front délicat,
Que dans son premier lustre il est déjà soldat.
Le corps attend les ans, mais l'âme est toute prête.

M. Thiénot, professeur au lycée Charlemagne, me faisait remarquer que ce dernier vers, dans son admirable concision, était

Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée;

. . . .

Il faut enfin résoudre. . . . .

. . . .

Vous donc qui connaissez de combien d'importance
Est, pour nos grands projets, l'une et l'autre alliance,
Prêtez-moi des clartés pour bien voir aujourd'hui
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appui.

Ardaric, qui parle le premier, s'en acquitte d'abord en courtisan et engage Attila à ne consulter que ses préférences amoureuses; mais le roi des Huns lui répond par ces vers — déjà remarqués autrefois :

L'amour chez Attila n'est pas un bon suffrage,
Ce qu'on m'en donnerait me tiendrait lieu d'outrage;
Et tout exprès ailleurs je porterais ma foi,
De peur qu'on eût par là trop de pouvoir sur moi.
Les femmes qu'on adore usurpent un empire
Que jamais un mari n'ose ou ne peut dédire.
C'est au commun des rois à se plaire en leurs fers,
Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.
Que chacun, — de leurs yeux aime à se faire esclave ;

supérieur même à cette fameuse réponse du Cid à Don Gomès, qui exprime la même idée — et qui est dans toutes les mémoires :

Je suis jeune, il est vrai, mais, aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Moi, je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave,
Et, par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien, en dépit d'eux, est tout à ma grandeur.
Parlez donc seulement du choix le plus utile.

Valamir, en donnant assurément plus d'importance qu'il ne convenait à la monarchie française, alors au berceau, la montre, — par une sorte d'anticipation permise de l'avenir qui lui est réservé au temps de Clovis, — comme balançant l'Empire à son déclin. Cette observation ne peut d'ailleurs nous fermer les yeux sur le mérite des vers qui suivent :

Un grand destin commence, un grand destin s'achève :
L'Empire est prêt à choir et la France s'élève ;
L'une peut avec elle affermir son appui,
Et l'autre — en trébuchant — l'ensevelir sous lui.
Vos devins vous l'ont dit, n'y mettez point d'obstacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles.
Soutenir un État chancelant et brisé,
C'est chercher par sa chute à se voir écrasé.
Appuyez donc la France et laissez tomber Rome,
Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme,
D'un si bel avenir avouez vos devins,
Avancez le succès et hâtez les destins [1].

[1] Le mot *avouer*, employé dans ce sens, est justifié par

Les raisons alléguées par Ardaric ne le cèdent point en force à ce qui précède, ni son langage en éclat, malgré quelques expressions faibles, et une tournure un peu pénible :

Mais s'il est glorieux, seigneur, de le hâter,
Il l'est, et plus encore, de si bien l'arrêter
Que la France, en dépit d'un infaillible augure,
N'aille qu'à pas traînants à sa grandeur future,
Et que l'aigle accablé par ce déclin nouveau
Ne puisse trébucher que sur votre tombeau.
Serait-il gloire égale à celle de suspendre
Ce que ces deux États du ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus savants devins
Arbitre des succès et maître des destins?

. . . .

Le tableau qui suit, présenté par Ardaric, de l'agonie de l'Empire, des lueurs qu'il jette encore et par lesquelles sa chute semble différée ; enfin l'image du désordre que rappelle ensuite Valamir, et qui est le signe assuré d'une ruine prochaine, font de cette page d'histoire la plus

mille exemples, notamment par celui de Racine dans *Phèdre*. « Je t'avouerai de tout. » (Acte III, sc. I.) Les expressions, dans le dernier vers, me semblent très-belles : *Avancez le succès* est concis et énergique, *hâtez les destins* me paraît sublime.

belle peut-être et la plus frappante qu'on ait écrite sur cette époque décisive :

Cependant regardez ce qu'est encore l'Empire :
Il chancelle, il se brise et chacun le déchire ;
De ses entrailles même il produit des tyrans ;
Mais il peut encore plus que tous ses conquérants.
Le moindre souvenir des champs catalauniques
En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques.
Singibar, Gondebaut, Mérovée et Thierri[1],
Là, sans Aétius, tous quatre auraient péri.
Les Romains firent seuls cette grande journée.

. . . .

VALAMIR.

L'Empire, je l'avoue, est encor quelque chose :
Mais nous ne sommes plus au temps de Théodose,
Et comme, dans sa race, il ne revit pas bien,
L'Empire est quelque chose et l'Empereur n'est rien.
Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes
Que d'idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.
L'imbécile[2] fierté de ces faux souverains
Qui n'osait à son aide appeler les Romains,
Parmi des nations qu'ils traitaient de barbares,
Empruntait, pour régner, des personnes plus rares ;
Et, d'un côté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux majestés ne laissant que le nom,

[1] C'était les chefs des Burgondes, des Francs et des Visigoths réunis à l'armée d'Aétius. Thierri pour Théodoric I.

[2] Synonyme de faiblesse ; sens latin.

On voyait dominer, d'une hauteur égale,
Un Goth dans un empire, et dans l'autre un Vandale.
Comme de tous côtés on s'en est indigné,
De tous côtés aussi pour eux on a régné [1].
Le second Théodose avait pris leur modèle :
Sa sœur, à cinquante ans, le tenait en tutèle,
Et fut, tant qu'il régna, l'âme de ce grand corps
Dont elle fait encor mouvoir tous les ressorts [2].
Pour Valentinien, tant qu'a vécu sa mère [3],
Il a semblé répondre à ce grand caractère ;
Il a paru régner, mais on voit aujourd'hui
Qu'il régnait par sa mère ou sa mère par lui,
Et, depuis son trépas, il a trop fait connaître
Que, s'il est empereur, Aëtius est maître.

. . . .

Au reste, un prince faible, envieux, mol, stupide [4],
Qu'un heureux succès enfle, un douteux intimide,
Qui, pour unique emploi, s'attache à son plaisir

[1] Vers remarquable par sa concision et dont l'allusion, transparente, rappelle les usurpateurs de la Gaule et de l'Espagne : les Constantin, les Gérontius, les Sébastianus.

[2] Nous avons tous admiré la force d'expression des deux vers que Racine met dans la bouche d'Agrippine, en parlant du Sénat :

. . . . . Derrière un voile, invisible et présente,
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.

La pensée est de Tacite, comme on sait ; mais Corneille l'avait rendue avec un bonheur égal, en 1667, dans *Attila*. — *Britannicus* est de 1669.

[3] Placidie.

[4] Sens latin, comme dans *Cinna* (Acte Ve, sc. I).

Et laisse le pouvoir à qui s'en peut saisir.

Toute la scène est de cet intérêt historique et de cette vigueur de style.

J'avoue que je ne comprends pas bien qu'il ne reste d'*Attila*, dans la mémoire de beaucoup de lettrés de notre temps, autre chose que l'épigramme de Boileau, et comment ce dernier a osé « traiter de visigoths tous les vers de Corneille. »

Cependant Attila s'impatiente de cette plaidoirie contradictoire :

Est-ce comme il me faut tirer d'inquiétude,
Que de plonger mon âme en plus d'incertitude?

. . . .

Plus j'entends raisonner, et moins on détermine;
Chacun dans sa pensée également s'obstine;
Et quand, par vous, je cherche à ne plus balancer,
Vous cherchez l'un et l'autre à mieux m'embarrasser.
Je ne demande point de si diverses routes;
Il me faut des clartés et non de nouveaux doutes.

. . . .

Accordez-vous ensemble et ne contestez plus.

. . . .

Employez-y tous deux ce zèle et cette ardeur,
Que vous dites avoir, tous deux, pour ma grandeur.

J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien, jusque-là, suspendre ma colère.

Cette sortie d'Attila me paraît bien amenée et conforme à son entrée.

Corneille savait qu'il ne commandait pas seulement à des Huns, et que ceux des Barbares, germains ou slaves, qui n'avaient point encore d'établissements s'attachaient à la fortune de ce grand dévastateur pour participer au pillage. C'est là le lien qui retenait auprès de lui des tribus entières d'autres nations et entraînait à sa suite les chefs par les soldats.

ARDARIC [1].

Nous n'avons que trop vu jusqu'où va sa colère
Qui n'a pas épargné le sang même d'un frère,
Et combien, après lui, de rois, ses alliés,
A son orgueil barbare il a sacrifiés.

VALAMIR.

Les peuples qui suivaient ces illustres victimes
Suivent encore sous lui l'impunité des crimes [2],
Et ce ravage affreux, qu'il permet aux soldats,
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,

[1] Acte I, sc. III.

[2] L'idée est belle, mais la concision des vers rend l'expression un peu obscure et exige qu'on s'y arrête.

Que nos propres sujets, sortis de nos provinces,
Sont, en dépit de nous, plus à lui qu'à leurs princes.

Quant à ces deux rois, leur titre chimérique ne couvre plus même une ombre de pouvoir.

Ils sont rois[1], mais c'est tout. Ce titre [est] sans pouvoir
. . . .
Et le fier Attila chaque jour fait connaître
Que, s'il n'est pas leur roi, du moins il est leur maître.
. . . .
Tous deux ont grand mérite et tous deux grand courage;
Mais ils sont, à vrai dire, ici comme en otage,
Tandis que leurs soldats, en des camps éloignés,
Prennent l'ordre, sous lui, de gens qu'il a gagnés.

Tout le second acte, — malgré les faiblesses et les fautes les plus choquantes contre le goût, comme la description puérile et plate du saignement de nez d'Attila, — se soutient assez par les deux héroïnes, dont les caractères, — un peu trop semblables peut-être, — sont développés avec talent. Toutes deux, malgré leur aversion et en contrariant leurs propres inclinations, veulent épouser Attila, mais l'une, par

[1] C'est Flavie qui parle à Honorie. (Acte II, sc. I.)

ambition, l'autre, pour venger le Monde par un assassinat, — ce qui d'ailleurs est historique.

ILDIONE.

J'ai ma part comme une autre à la haine publique[1]
Qu'aime à semer partout son orgueil tyrannique.
. . . .
Si donc ce triste choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout saccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger!
. . . .
Assez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes.
Cette gloire aisément touche les grandes âmes,
Et, de ce même coup qui brisera mes fers,
Il est beau que ma main venge tout l'univers.

Mais, au troisième acte, Attila a le malheur de tomber amoureux, et le succès de la pièce en fut compromis et perdu pour jamais. On y trouve encore de grandes pensées et de beaux vers — noyés dans un torrent de fades tendresses. Tout devient confus, les sentiments comme le langage; le caractère du héros, d'abord bien dessiné, s'obscurcit; il veut épouser

[1] Dernière scène du deuxième acte.

celle qu'il n'aime pas, déclare à Honorie qu'il « idolâtre » Ildione, et sans dire clairement pourquoi il agit ainsi :

La raison? c'est ainsi qu'il me plaît d'en user.

Je crains bien qu'ici Boileau n'ait raison, mais il n'a raison qu'à partir du troisième acte, comme on en a pu juger, et encore faut-il lui demander grâce pour les beaux vers de la scène IV. Honorie refuse la main d'Attila et déclare vouloir épouser Valamir : « Il est roi comme vous, lui dit-elle. »

. . . .

ATTILA.

En effet, il est roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi.
Même splendeur de sang, même titre nous pare ;
Mais, de quelques degrés, le pouvoir nous sépare,
Et du trône, où le ciel a voulu m'affermir,
C'est tomber d'assez haut que jusqu'à Valamir.
Chez ses propres sujets ce titre qu'il étale
Ne fait d'entre eux et moi que remplir l'intervalle;
Il reçoit, sous ce titre, et leur porte mes lois,
Et s'il est roi des Goths, je suis celui des rois.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au-dessus de ta tête,
Sitôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as, pour tous pouvoirs, que des droits usurpés
Sur des peuples surpris et des princes trompés;
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font tes crimes;
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes;
Et fût-il, sous ta rage, à tes pieds abattu,
Il est plus grand que toi s'il a plus de vertu !

J'avoue que j'admire aussi la réponse d'Attila qui me paraît seulement, ici, un peu plus débonnaire que ne nous le représente l'histoire, pour avoir écouté patiemment les compliments qu'on vient de lire.

ATTILA.

Vous me faites pitié de si mal vous connaître,
Que d'avoir tant d'amour et le faire paraître.
Il est honteux, madame, à des rois tels que nous,
Quand ils en sont blessés, d'en laisser voir les coups,
Il a droit de régner sur les âmes communes,
Non sur celles qui font et défont les fortunes,
Et si de tous les cœurs on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maître ou du moins le cacher.
Je ne vous blâme point d'avoir eu mes faiblesses,
Mais faites même effort sur ces lâches tendresses.

. . . .

Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon trône ;
Prenez ainsi que moi des sentiments plus hauts,
Et suivez mes vertus ainsi que mes défauts.

HONORIE.

Parle de tes fureurs et de leur noir ouvrage.
Il s'y mêle peut-être une ombre de courage ;
Mais, bien loin qu'avec gloire on te puisse imiter,
La vertu des tyrans est même à détester.
Irai-je, à ton exemple, assassiner un frère ;
Sur tous mes alliés répandre ma colère,
Me baigner dans leur sang ? et d'un orgueil jaloux...

ATTILA.

Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous,
Madame !...

La perfidie d'Attila se révèle toute, avec sa férocité, dans le quatrième acte. Il veut contraindre les deux rois à se détruire l'un l'autre, et, par une promesse trompeuse, il doit donner, pour récompense, au vainqueur la princesse qu'il aime. Ils s'en défendent tous deux et Ardaric préfère même la mort à ce barbare combat :

Il est beau de périr pour éviter un crime.
Quand on meurt pour sa gloire on revit dans l'estime ;
Et triompher ainsi du plus rigoureux sort,
C'est s'immortaliser par une illustre mort.

Voilà des vers du bon temps, dont la facture rappelle ceux de la tragédie d'*Horace* et un peu trop fidèlement paraît-il. La perte d'Attila est jurée. Mais les paroles qu'il prononce au cinquième acte résument son rôle fatal dans le monde et le montrent comme un châtiment providentiel, avec de si grandes images et une si haute éloquence, que je ne crains pas de dire que ce sont peut-être, malgré l'expression impropre de la fin, les plus beaux vers que Corneille ait jamais écrits. La pompe du style et la magnificence des figures ne sauraient être portées plus loin :

HONORIE.

Dis que tu veux en tout lieu
Être l'effroi du monde et le fléau de Dieu ;
Étale insolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de sang où se baignait ta rage ;
Fais voir...

ATTILA.

Que vous perdez de mots injurieux
A me faire un reproche et doux et glorieux !
Ce Dieu dont vous parlez, de temps en temps sévère,
Ne s'arme pas toujours de toute sa colère ;
Mais quand à sa fureur il livre l'univers

Il a pour chaque temps des déluges divers.
Jadis, de toutes parts, faisant déborder l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abîma le monde ;
Sa main tient en réserve un déluge de feux
Pour les derniers moments de nos derniers neveux ;
Et mon bras, dont il fait aujourd'hui son tonnerre,
D'un déluge de sang couvre toute la terre[1].

Je voudrais ne plus rien citer après ce passage qu'on pourrait comparer, pour la hardiesse et l'éclat, aux plus brillantes inspirations des belles épopées historiques de Shakespeare, s'il y avait rien à comparer aux mâles conceptions du grand Corneille. Mais les vers qui suivent, c'est-à-dire la réponse d'Honorie et les paroles d'Attila, ne me paraissent pas amoindrir l'effet de ce qui précède :

HONORIE.

Lorsque par les tyrans il punit les mortels,
Il réserve sa foudre à ces grands criminels
Qu'il donne pour supplice à toute la nature,
Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.
Peut-être qu'il prépare, en ce même moment,
A de si noirs forfaits l'éclat du châtiment;

[1] Acte V, scène III.

Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête,
Il tient le bras levé pour te briser la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler
Quiconque désormais t'osera ressembler.

ATTILA.

Eh bien, en attendant ce changement sinistre,
J'oserai jusqu'au bout lui servir de ministre
Et faire exécuter toutes ses volontés
Sur vous et sur des rois contre moi révoltés :
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres!

Ce qui suit est d'une grande faiblesse et l'on peut s'étonner, cette fois, que Corneille tombe si bas après s'être élevé si haut; mais je voudrais du moins que l'on eût pris plaisir à signaler les bons passages au lieu de se déchaîner contre les mauvais. C'est cela qui me paraît vraiment instructif, et *Attila*, comme on vient de s'en convaincre, renferme assez de belles scènes et de vers sublimes pour que le plus spirituel et le plus autorisé des critiques ait dû traiter cette œuvre avec moins de mépris. La postérité, qui n'a pas dit son dernier mot sur Corneille, lui rendra certainement, après deux siècles, la justice que ces mêmes siècles ne lui

ont pas rendue, et le dédain qu'on a fait de ses œuvres mal reçues du public retombera sur ceux qui n'ont pas su comprendre leurs solides mérites et leurs beautés immortelles.

CONCLUSION

CONCLUSION

Il serait facile d'étendre cette *Étude* à d'autres pièces de Corneille dans lesquelles l'intérêt historique ne le cède guère à celui qui recommande ses tragédies romaines. Il y aurait fort à dire, à ce même point de vue, sur le mérite de *Rodogune*, de *Pertharite*, du *Cid* et de *Don Sanche* surtout. Mais c'est affaire au prochain éditeur des œuvres complètes de notre grand écrivain.

J'ai soutenu, il y a quelques années, à propos d'Horace [1], que les commentaires qu'on fait sur

[1] *Voyage d'Horace à Brindes*, brochure in-8.

les *classiques* répondent rarement au premier besoin du lecteur, qui veut être instruit surtout des faits historiques, des usages, des particularités, des difficultés extérieures, — si je puis ainsi parler, — qu'offre le texte lui-même et qui n'ont rien à voir avec le style de l'écrivain ; quant à ces notes purement *littéraires*, qui s'adressent au goût, et supposent par conséquent ce même goût infiniment sûr et très-exercé chez le commentateur, quant à ces notes qui ont la prétention de nous expliquer pour chaque mot ce que l'écrivain a voulu dire, elles me semblent inutiles et même nuisibles. Si Voltaire lui-même n'y a pas toujours réussi, comme on peut s'en assurer en ouvrant ses *Commentaires* sur le *Cid* ou sur *Nicomède*, comment pourra-t-on espérer de rencontrer mieux chez MM. Auger, Aimé Martin, Philarète Chasles, etc. ? Aussi ces sortes d'additions, qui sont presque toujours mal faites, ne sont-elles d'aucun secours. Pour moi, loin d'en tirer quelque lumière, j'y ai souvent trouvé matière à obscurités que je n'avais pas vues, parce qu'en effet elles n'étaient pas dans le texte, mais

dans l'esprit de ceux qui prétendent nous l'expliquer. C'est ce qui fait que je suis volontiers la coutume d'un bibliophile, homme de goût que j'ai connu, qui, pour lire Virgile, s'assurait contre les faiseurs de notes et choisissait un texte pur, débarrassé de réflexions étrangères, fussent-elles de Servius, convaincu qu'un ouvrage que le sentiment des plus habiles tient pour excellent ne saurait renfermer d'obscurités littéraires. Si elles proviennent de notre ignorance de la langue, il faut se mettre en état de l'entendre ou se contenter de prendre un vague soupçon de l'original à travers le voile épais d'une traduction. Qui donc se plaindrait de ne pas comprendre lord Byron, s'il n'a appris à connaître l'instrument dont il s'est servi? — Je demeure aujourd'hui, plus que jamais, convaincu que les seuls commentaires qu'on doive souffrir, comme accompagnement aux bons écrivains, sont ceux-là qui expliquent avec sobriété, mais avec la science certaine des hommes spéciaux, les considérations historiques, et les faits auxquels l'auteur fait allusion dans ses écrits. On peut y ajouter, si l'on veut, les

curiosités philologiques que le savant doit découvrir à l'homme instruit. Mais, au lieu de nous montrer que Molière a bien de l'esprit et Larochefoucauld beaucoup de sens, je voudrais que M. Aimé Martin, par exemple, eût eu assez de l'un et de l'autre pour ne pas nous expliquer leurs finesses. Supporterait-on volontiers un voisin qui, à la comédie, vous presserait, par ses importunités, d'admirer, de rire et de pleurer aux endroits qu'il juge admirables, risibles, ou propres à émouvoir? Pourquoi tolérer dans un livre une contrainte qu'on ne veut point subir au théâtre?

J'aimerais une édition de Corneille renfermant d'abord une notice biographique complète, mais concise; je souhaiterais qu'on évitât avec soin ces interminables éloges académiques, de cent cinquante pages, qu'on prisait si fort au temps de Thomas; ces discours apprêtés, pleins de phrases sonores et de périodes élégantes à la louange de celui qui les écrit : aujourd'hui, un portrait *gravé en taille-douce* nous suffirait. Après le portrait et la notice, viendrait l'œuvre complète et intacte, revue (sans être augmentée) sur

les premières éditions. Chaque tragédie serait précédée d'une courte explication du sujet. Des notes au bas des pages donneraient la clef de toutes les allusions historiques et en ferait comprendre la portée; enfin on y ajouterait une justification perpétuelle des acceptions vieillies qui ont parfois abusé Voltaire il y a cent ans, et qui, mieux comprises, deviendraient souvent des beautés; car bien des expressions ont été jugées faibles par oubli de la langue du temps. Cette belle langue, qu'on ne sait pas assez aujourd'hui, n'est pas celle de tout le dix-septième siècle, qu'on y prenne garde! On devrait distinguer la première moitié de ce siècle de la seconde, et l'on pourrait l'appeler du nom de Richelieu. On dirait: le siècle de Richelieu, comme on dit celui de Louis XIV. La grande époque, qui commence à Henri IV et finit en 1650 environ, est à part dans l'histoire des lettres, et forme une période éclatante entre la satire Ménippée et Racine. C'est à cette époque illustre qu'appartiennent ces vigoureux écrivains qui participent encore de la séve originale du seizième siècle, mais n'ont pas, il est vrai, la perfection

châtiée du temps de Louis XIV. C'est la grande pléiade des historiens français, c'est-à-dire des auteurs de mémoires : Richelieu, le duc d'Angoulême, Bassompierre et tant d'autres, admirables écrivains, ignorant la *manière*, la recherche et l'emphase, parlant comme ils pensaient. C'est là qu'on rencontre le juste tempérament entre l'abondance de Rabelais, l'aimable naïveté de Montaigne, la simplicité inimitable d'Amyot — et l'artifice de Boileau, les intentions préparées de la Bruyère, l'art de Racine. C'est à cette période, si riche en grands esprits, — et aussi en beaux esprits, — avec moins de goût assurément qu'on n'en eut du temps de Fénelon, avec plus de *bon aloi*, de richesse naturelle, de pointe gauloise, — qu'appartient surtout le vieux Corneille. On voit se grouper autour de lui Mathurin Régnier, le cardinal de Retz, la Fontaine, le fin Bussy et l'incomparable Sévigné; et, — dans des genres bien différents, — Descartes et saint François de Sales. Chose curieuse! les années déterminent beaucoup moins cette époque littéraire qu'un certain air de parenté entre les écrivains. Saint-Simon lui-même, qui traçait les

immortelles pages de ses *Mémoires* en plein dix-huitième siècle, n'a, si je ne me trompe, presque rien de son temps : il est assurément plus *ancien* que Voltaire de deux cents ans ; il procède de Bassompierre et de Brantôme, qu'il avait d'ailleurs beaucoup lus. Tandis que Hamilton, qui esquissait les fredaines du chevalier de Gramont vers le milieu du dix-septième siècle, semble contemporain de l'auteur de *Gil Blas*. — Bossuet, par ses hardiesses, ses tournures latines, ses façons de parler vives et naturelles, qui mêlent si heureusement le ton solennel aux airs familiers, évitant sans effort la déclamation et la trivialité, appartient bien au commencement du grand siècle ; et Molière n'y touche-t-il pas aussi par plus d'un côté ?

Or pour connaître la langue de Corneille, il ne suffit pas de savoir celle de notre temps ; il faut avoir vécu dans un commerce familier avec les grands écrivains du sien. Un lettré spirituel, dont la perte est encore sentie aujourd'hui, avait fait un précieux *vocabulaire* des mots de Molière. A plus forte raison en faudrait-il faire un pour Corneille. — Et, si je suis

bien informé, il s'en prépare un semblable en ce moment même.

Quant à l'essai qu'on vient de lire, ce n'est pas un ouvrage, comme je l'ai dit en commençant. Il n'a pas non plus le caractère complet et méthodique d'une étude, puisqu'il ne porte que sur une partie de l'œuvre tragique du grand Corneille. C'est, si l'on veut, une thèse historique ; mais cela ne doit pas s'entendre, comme quelques-uns pourraient le croire, dans le sens d'un plaidoyer ou, pour parler plus exactement, d'un mémoire d'avocat en faveur de l'Empire, de l'Empire en général, et même si l'on veut le prendre au sens particulier du mot, plutôt de l'Empire français d'aujourd'hui que de l'Empire romain d'autrefois. Si cela était, je ne sais trop quel courage il y aurait à le nier, ni quel avantage il y aurait à le dire; mais je sais bien que ce serait une maladresse ajoutée à la liste, si longue, des apologies officieuses et stériles qui ne profitent jamais à personne, à moins que le souverain soit assez peu éclairé

pour en récompenser les auteurs. Qui donc persuaderait-on par de pareils moyens, et qui peut se montrer satisfait de quelques misérables allusions? qui donc a jamais été gagné à un parti par de vagues théories sur la forme des gouvernements?

Je ne me suis jamais abusé sur la valeur historique ou politique de ces ingénieuses analogies tirées de l'histoire de Rome. On s'est plu, depuis quelques années, à parler de César, d'Octave, de Tibère, avec une perfide ou louangeuse transparence à laquelle il fallait sacrifier, bien entendu, la fidélité de l'histoire; on s'est étendu avec complaisance sur les hontes des Césars, —sujet neuf d'ailleurs, — et l'on a attiré ainsi le public parisien par l'appât de ces innocentes malices dont il a toujours été friand. Il existe, en effet, certains lecteurs et auditeurs particulièrement alléchés par ces divertissements, c'est ce qui explique les succès qu'ils obtiennent. Il n'est peut-être pas sans agrément de voir exécuter avec grâce ces tours d'adresse, mais les gens sérieux ne sauraient y prendre longtemps plaisir, et, déjà édifiés sur l'esprit

des auteurs, ils attendent d'eux quelque autre spectacle. Cet amusement n'est pourtant pas sans danger, à cause de sa popularité même; et la manie des allusions a fait presque autant de mal en ces derniers temps, — dans un monde un peu léger, il est vrai,— que les romans *historiques* de M. A. Dumas. Au moment où les esprits deviennent plus exigeants, la critique plus libérale et plus rigoureuse à la fois, la science plus communicative, la vérité plus manifeste, n'est-ce pas faire un retour vers le passé que de plier au besoin d'une cause frivole les événements mal connus, les hommes mal jugés et les institutions faussées à dessein; que de sacrifier à l'attrait de rapprochements chimériques la sainte gravité de l'histoire? Avec de pareils procédés, on aperçoit aisément, je pense, qu'on ne peut offrir au public que des produits bâtards, dont la stérilité du fond n'est pas toujours rachetée par le mérite d'une forme incisive. — Il faudrait, du moins, à ce genre de pamphlet, la verve et l'aiguillon de Paul-Louis.

Je pense qu'on ne me reprochera pas d'avoir instruit mon propre procès avec cette sévé-

rité, et que le peu d'estime que je fais des allusions historiques m'est, pour l'avenir, comme pour cet *Essai*, un sûr garant que je n'en ai pas voulu faire.

Dans la réalité, il faut dire que si nous avons emprunté beaucoup à la civilisation antique, nous ne saurions découvrir aucun rapport sérieux entre l'éducation romaine et la nôtre, partant aucune comparaison à faire entre les besoins sociaux et politiques, entre les nécessités des deux pays, des deux nations, des deux époques. D'une part, la République est fondée à Rome par l'aristocratie, qui foule le prolétariat et écrase le monde, dont elle fait la conquête; — de l'autre, la Révolution française a détruit l'aristocratie, qui ne s'est pas relevée, et a brisé le cours de la monarchie, qui a reparu en adoptant des institutions libérales et l'égalité civile. — Quelle allusion peut-on tirer de mots semblables exprimant des choses tellement opposées? — Là, l'Empire a été le résultat de la conspiration légitime de tous les intérêts libéraux des provinces, — froissées par le patriciat, c'est-à-dire par la tyrannie de cinq cents

maîtres, — et qui n'ont commencé à respirer librement que sous un seul ; ici c'est la nation qui demande à placer sous la sauvegarde de l'autorité les conquêtes sociales de la Révolution. — Auguste, c'est la paix rétablie dans le monde ; Napoléon, c'est la glorieuse épopée militaire qui embrase l'Europe. — Là c'est l'esclave et l'affranchi ; ici c'est le citoyen libre; — là c'est le païen, ici le chrétien; — là c'est un patricien du sang des Jules qui se fait démocrate, italien même, pour arriver au pouvoir; bien plus! qui y est appelé par les provinces, c'est-à-dire par les anciens ennemis de Rome, et qui tombe, sans avoir rien fondé, sous le poignard des patriciens, de ses concitoyens et de ses amis. Ici c'est un officier de fortune qui se fait souverain par la gloire, assure et étend le programme de 89 dans des institutions impérissables, et meurt loin des siens, sous les fers de l'étranger. — J'avoue que je ne saurais découvrir dans tout cela une matière bien abondante de rapprochements. Il est vrai qu'on peut tout comparer : Alexandre le Grand à César, — comme au temps de Plutarque, — Sylla à Robespierre et Mahomet à Pierre

le Grand. Je ne m'en plains pas, seulement je crois que le besoin ne s'en fait pas impérieusement sentir.

A mon sens donc, tout écrivain qui s'abandonne aux allusions politiques renonce à la solide et honorable renommée d'historien. — Il est sans doute noble et généreux de déplorer la perte de libertés chères à tous, et qui semblent toujours possibles à ceux qui n'en abusent pas; mais je ne voudrais pas qu'on le fît en déplorant, adroitement, que le despote César ait privé le monde de ces mêmes biens, quand c'est tout le contraire qu'il a fait. Je trouve bon qu'on s'afflige, comme on l'a osé dans un autre temps, des excès menaçants d'une démocratie parricide; seulement je regrette qu'on se déchaîne, à cette occasion, contre les patriciens Brutus et Cassius, qui voulaient restaurer le règne souverain de l'aristocratie. Je ne m'oppose nullement à la sévère et morale flétrissure que l'opposition du dernier parlement imposait à une politique « sans dignité à l'extérieur, sans moralité à l'intérieur, » comme on disait alors; mais je ne puis me prêter à l'illusion des tri-

buns de ce temps-là, qui se comparaient aux Gracques avant leur triomphe, à Cicéron après leur chute.

Donc rien de plus misérable à mes yeux que les thèses politiques soutenues à l'aide d'allusions historiques. Cela entendu, il reste que j'ai voulu — incidemment — faire l'éloge des institutions des Césars, et cela est vrai. Je fais grand cas de l'empire romain ; mais je ne saurais admettre qu'on tire de mes paroles d'autres conséquences que celles du fait lui-même. Si j'ai mis en relief ce qui pouvait justifier mon sentiment, c'est que Corneille lui-même m'en a fourni la matière; car il a certainement dégagé de cette histoire, dans *Sertorius*, dans *Pompée*, dans *Cinna* et dans *Othon*, les grands côtés que personne n'avait vus avant lui et n'a vus après lui jusqu'à notre époque.

Mon admiration pour l'empire romain n'est pas d'ailleurs une opinion personnelle ; j'ai dit que c'était celle de la jeune et libérale Allemagne, instruite à fond de cette histoire. Tous ceux qui ont étudié les monuments savent qu'on ne peut parler légèrement de la période qui

commence à Auguste et finit à Commode, que les plus grandes institutions y ont pris naissance, que l'ordre le plus parfait a régné dans le monde, et, je ne saurais assez le répéter, la liberté la plus étendue dans les provinces ; que le patriciat, vaincu seul, a souffert cruellement sous les Césars, dont il a écrit l'histoire pour se venger. Mon admiration ne va pas toutefois jusqu'à l'enthousiasme et je n'ai aucune bonne raison à alléguer en faveur de Tibère, de Claude et de Néron. Il est vrai que je n'en cherche pas, et que, plus noirs on peindra les hommes, plus on accordera de force et d'autorité à l'institution; puisque ce sera montrer que leurs vices et leurs crimes n'ont pu la renverser ni même la compromettre, tant il est vrai que le monde avait trouvé son assiette et son repos.

L'habitude de lire et d'enseigner l'histoire donne deux grands avantages pour juger les hommes et les événements : le premier, c'est que, nous rendant peu sévères et peu exigeants pour les uns comme pour les autres, elle nous permet de prendre la mesure exacte de leurs mérites et de leurs défauts. Le second, c'est

qu'elle nous apprend à chercher la vérité sans nous préoccuper de savoir à qui elle profitera.

Or, en faisant cas des institutions impériales, comme en faisait cas Borghesi, en cherchant à les connaître par les lumières des Mommsen, des de Rossi, des L. Renier, des Ritschl, des Henzen, des Cavedoni, des Marquardt, des Noël, des Vergers, je ne m'aveugle pas plus qu'eux sur ce temps-là. Ce sont des gens calmes, de sens rassis et habitués à s'entretenir avec les marbres. Or je crois, avec eux, qu'à la faveur de cet ordre, le monde s'est maintenu en paix pendant deux siècles, ce qui est beaucoup! que les lettres, la philosophie et les arts ont même fleuri à Rome à deux reprises, — sous Auguste et sous Trajan, — avec plus d'éclat que sous la République, qu'ils ont pris racine même au sein de ce patriciat flétri et dépossédé; et, à tout prendre, cet état me paraît meilleur que celui des divisions, des guerres civiles, des déchirements perpétuels qui ont précédé et suivi, et dont l'histoire ne nous offre qu'une suite non interrompue depuis le troisième siècle jusqu'à nos jours. J'avouerai volontiers que c'était

un état d'abaissement pour quelques esprits privilégiés que les agitations du *forum* avaient laissés du moins fiers devant les hommes, soumis seulement à la loi.

Je donnerai, si l'on veut, une juste part de regrets à la charrue de Cincinnatus, quoiqu'on en ait un peu abusé sans la bien comprendre, en s'imaginant à tort qu'elle était comme une enseigne des misères patriciennes des vieux âges; je déplorerai la perte de la rusticité antique, et de toutes les vertus qui la décoraient. L'écuelle de bois de Fabricius et les dévouements des Décius m'ont charmé et exalté. Mais je suis frappé aujourd'hui de cette vérité, que les institutions qui conservent parfois les vertus ne les font pas renaître, et que le changement de gouvernement, qui a pu rendre les hommes plus heureux, ne les a jamais rendus meilleurs. A qui faut-il s'en prendre de cette décadence morale? Personne ne conteste que la république romaine dût périr, et l'on se fâche de ce que l'Empire a été fondé. On reproche au souverain la bassesse des hommes; on fait un crime aux Césars du mépris qu'ils ont

eu pour le Sénat au lieu de reprocher au Sénat de l'avoir mérité. On voudrait que les vices fussent gouvernés par des vertus et la duplicité par la bonne foi. Je félicite ceux qui ont tiré de l'histoire ces candides enseignements et qui croient qu'il existe un autre mérite politique que l'habileté.

Ceux qui nous reprocheront d'avoir quelque estime pour les deux premiers siècles de l'Empire, aiment-ils beaucoup mieux l'âge qui suit? Le christianisme qui change la face du monde inspire-t-il d'autres vertus à ses nouveaux maîtres? La débauche, l'ambition, l'avarice et les crimes ont-ils disparu? Voit-on que depuis l'établissement des barbares, les rois Francs, Goths et Vandales soient beaucoup plus aimables que les Césars? Croit-on que le monde ait été beaucoup plus heureux avec les Clovis, les Chilpéric, les Théodoric que sous les Tibère et les Néron? Se figure-t-on qu'il y ait eu plus de sécurité sociale, que sous les empereurs, pendant cette époque mérovingienne où la vie et les biens n'avaient d'autre protection qu'une espèce de tarif, décoré du nom de loi, et qui permettait de tuer

un homme pour trente sous d'or? Préfère-t-on la douce égalité du moyen âge, avec ses *main-mortes*, ses droits seigneuriaux, sa féodalité souveraine et son état permanent de guerre, de violence et de servage? Tout cela, pour dire la vérité, me sourit moins encore que la condition du monde sous Titus ou sous Hadrien. Il n'y a qu'une chose à dire, c'est que, sous la loi chrétienne, le serf avait remplacé l'esclave, qu'il était attaché à la glèbe au lieu d'être vendu au marché et qu'il avait une famille et un pays; — mais l'esclavage n'est pas le fait de Rome, moins encore de la tyrannie des Césars.

Or, dit-on, les grands États et les centralisations puissantes sont haïssables. Nous n'aimons que les petites républiques où la liberté reste vivace, où la discussion des droits les fait respecter, où les esprits sont sans cesse aiguisés et les cœurs échauffés par le contact. Nous aurions voulu vivre à Athènes au temps de Périclès, à Florence au temps des Médicis. — Soit! mais en vérité n'y a-t-il, dans l'histoire du monde, depuis Adam jusqu'à Napoléon III, que deux petites républiques qui, pendant une période

— encore assez restreinte (car on ne voudrait déjà plus avoir vécu, ici, au temps de Philippe, et là, à celui de Machiavel), n'y a-t-il qu'un intervalle aussi court et un espace aussi restreint qui satisfasse nos exigences? n'y a-t-il que ces deux petits États qu'on puisse citer comme des modèles? Encore aurait-on bien à dire sur Périclès lui-même et sur l'état social de son pays, où six mille négociants, grands seigneurs et gens d'esprit, faisaient faire tout le gros ouvrage à vingt mille serviteurs ou esclaves que l'on achetait au Pirée. Peut-être y a-t il aussi quelque chose à reprocher à cette république industrieuse et artistique du quinzième siècle, qui se laissa mener par deux banquiers, en tua un, ruina l'autre, renversa ses successeurs et compta parmi les conspirateurs le plus grand artiste de l'Italie, applaudit un moine fanatique tonnant contre les arts dont elle tirait sa gloire, brûla ses tableaux à la voix du moine, puis brûla le moine, puis reçut avec transport l'étranger, puis retomba finalement sous le joug. En y réfléchissant, on trouvera peut-être qu'avoir vécu là n'est en-

viable que bien relativement. Je préfère tout cela sans doute au temps des croisades, au temps de la Jacquerie et de la Saint-Barthélemy, mais j'eusse mieux aimé la vie municipale sous Trajan ou Marc-Aurèle, dans une cité de la Gaule, de l'Espagne ou de l'Asie, de l'Italie même. — Ce qui demeure vraiment légitime, c'est de regretter de n'avoir pas vécu chez les Troglodytes, et je ne parle que de ceux du second âge.

Je ne sais trop s'il y a plus de liberté dans les petits États que dans les grands, ni si l'on a plus le mal de mer sur un gros navire que sur une barque de pêcheur. Je serais tenté de préférer la grosse machine avec ses mille cordages et ses manœuvres compliquées. Dans un grand État, il y a plus de sécurité, je crois, parce qu'on prend moins garde à vous. La grande vie nationale a beaucoup de bons côtés ; — ce qui n'empêche pas que les vieux municipes flamands ne me paraissent assez prospères et la condition de leurs habitants assez douce. Il ne faut pas leur demander de patriotisme belge : cela ne s'entendrait pas. On ne s'y sou-

cie point du roi constitutionnel, ni du pays politique. A vrai dire, que ce soit un Autrichien, ou un Espagnol, ou un Français, on n'en a jamais fait grand état à Gand ou à Anvers. Le sonneur de Saint-Bavon vient-il à mourir, c'est une autre affaire! et si le bourgmestre est malade, la ville prend le deuil; est-il guéri? la population *sort* avec ses costumes historiques, en signe de fête, la fraise antique au menton, la hallebarde au poing. Or c'est précisément de cette vie municipale, c'est de cette liberté locale, de ces émotions de clocher que l'on jouissait parfaitement sous l'Empire aux premiers siècles. Ceux qui le nient ignorent les faits, et je crois que là est le grand point.

« *Mon siége est fait!* mon éducation est achevée, ma réputation est établie! Et vous nous prêchez une science nouvelle qui dérange tout et réforme nos connaissances; nous oblige à revenir sur les bancs! Nous en qui le savoir s'est tout retiré, qui avons mesuré le champ de la science et l'avons parcouru en tout sens, nous ne voulons point souffrir qu'on change ses limites, qu'on recule l'horizon de nos pères. »

— Il est assuré cependant que le calcul est mauvais, que le progrès ne s'arrêtera pas, que la science marchera sans vous si vous n'allez à elle, et que pour n'avoir point compté avec elle vous ne serez plus compté.

Ce que nous voulons, ce n'est pas réhabiliter telle ou telle époque, c'est l'étudier. S'occuper de l'Empire, est-ce l'aimer? Nous souhaitons qu'on n'en parle qu'après l'avoir connu, et l'on en parlera mieux. On n'est pas obligé de s'enrôler sous les enseignes romaines pour en approcher, et parmi ceux-là même qui ont appris cette histoire, je vois tel savant qui n'a de goût que pour les petites républiques modernes; tel autre tiendra pour le Pape et les priviléges ecclésiastiques; un autre, pour un puissant empire, bien uni, bien armé. Borghesi, pour avoir étudié avec tant d'amour les institutions impériales de la vieille Rome, était-il si fort épris des pays à grands centres politiques, lui qui a quitté les États romains pour se retirer dans la petite république de Saint-Marin, et qui y a vécu quarante ans fort heureux? Mais il faut tout dire : il y aurait fini sa vie tranquillement

si les orages politiques n'avaient agité le petit État et si son nom n'eût été désigné, avec quatre autres, aux poignards des assassins. On les accusait de vouloir usurper l'autorité, — à Saint-Marin! — et de se frayer, par des pratiques ténébreuses, un chemin au *quinquévirat* le plus absolu. Il connut donc, sur la fin de ses jours, les inconvénients des petites républiques, et dut mourir convaincu que les gouvernements parfaits ne sont point de ce monde.

Mais on s'aperçoit sans doute que les pages que je viens de tracer ne sont point précisément la conclusion du livre. Cela tient à ce que j'ai changé l'ordre communément établi, convaincu que les considérations qu'on met d'ordinaire dans l'avant-propos trouvent mieux leur place à la fin, et que c'est par la conclusion véritable qu'on doit commencer. C'est justement ce que j'ai fait : j'ai voulu réserver pour l'épilogue ce qui me restait à dire, qui n'avait point trouvé place dans le texte de l'ouvrage; et j'ai prétendu surtout qu'on sût d'abord, c'est-à-dire dès le

début, ce que je voulais dire et prouver, aussi l'ai-je exposé dans les premières pages, parce qu'elles s'adressent, — quoi que puisse espérer l'amour-propre d'un auteur, — à un bien plus grand nombre de lecteurs que les dernières.

Je veux toutefois terminer cet essai par une anecdote qui en donnera le dernier mot et la vraie signification. Dire qu'il répond à un besoin, serait le comble de l'ambition. On me permettra de dire, du moins, qu'il m'a été inspiré par l'observation d'une tendance — chez les esprits et d'un mouvement dans les idées de notre temps, — très-sensible pour l'observateur attentif.

Ma bonne fortune me fit rencontrer, il y a quelques semaines, M. N..., de l'Académie française; et voici quel fut, à peu près, le résumé de notre entretien : — Vous faites profession, lui dis-je, de mépriser l'érudition stérile, et vous vous refusez même à y voir un amusement; je m'honore en cela de demeurer votre élève. Mais je crois fermement qu'on ne saurait tenir en assez haute estime la vraie science, cette saine érudition qui se soutient par la fécondité histo-

rique de ses vues et nous éclaire parfois sur les mérites des grandes œuvres littéraires. La peinture des sentiments, des passions et des caractères, — fonds de l'homme cultivé dans tous les pays et dans tous les temps, — fait aussi l'excellence de certains ouvrages de l'esprit, pourvu que le style les soutienne, que l'expression soit juste, forte, élégante, et que l'ordre et le mouvement des idées ne laissent rien à souhaiter; ce sont là, je crois, les maximes anciennes, et l'on doit s'y montrer fermement attaché, sous peine de déchoir du rang élevé que tenaient nos pères. Ne sont-ce pas là les préceptes de l'école? — Doctement, dit le maître. — J'ose croire toutefois, repris-je, que la critique moderne, si indulgente ou si indifférente pour les productions contemporaines, a, pour les ouvrages du meilleur temps, d'autres exigences qui viennent s'ajouter aux premières, et que c'est précisément par cette critique que notre siècle se distingue des précédents, porte une marque d'élection singulière qui fait sa valeur et assure sa supériorité, par ce côté du moins. — Comment l'entendez-vous? — Le voici. Personne ne

peut méconnaître aujourd'hui l'empire légitime de cette critique large, élevée, originale, difficile à contenter, et qui s'est faite positive comme les sciences qui l'éclairent, comme les besoins qui la commandent, comme l'esprit moderne qui la guide. Notre siècle n'aura vraiment produit que cette œuvre durable dans le domaine des lettres; mais elle a paru considérable à tous les hommes qui réfléchissent. Nos philosophes ne sont, à vrai dire, que d'éminents critiques qui ont appliqué leurs talents à l'histoire des systèmes. C'est presque les désigner par leurs noms, et vous les avez déjà reconnus. — Je vous entends. — L'historien et ceux qui l'écoutent ou le lisent ne veulent plus de situations arrangées, d'idées générales et brillantes, sans fondement dans l'ordre des faits; on exige que ces faits eux-mêmes soient sévèrement éprouvés par l'examen, on ne croit qu'aux chartes, aux diplômes, aux inscriptions, aux textes de loi; on se défie d'autant plus de l'écrivain, qu'il a plus d'idées, d'originalité, d'imagination surtout; on soupçonne Tacite d'aveuglement politique, Saint-Simon de partialité,

et je crois qu'on a raison, tant il est vrai que la bonne foi et le culte de la vérité chez l'écrivain ne sont même plus un sûr garant de fidélité, les passions humaines étant toujours mêlées aux jugements et aux témoignages les plus respectables. Je ne sais si je me trompe, mais vous pardonnez volontiers les erreurs illustres qui ont pour excuse et presque pour cause le génie de l'écrivain, les mouvements généreux de son cœur, les audaces brillantes de son esprit. Vous voulez être ébloui et trompé, et peu vous importe la victoire d'Actium ou les détails de l'administration religieuse et politique de Rome, pourvu que l'homme reste et parle bien.

— C'est cela même. Les Grecs m'intéressent parce qu'Hérodote a plaidé leur cause. — Les lettres ne sont rien, mais elles sont tout ; — « et que serait-ce, sans Bossuet, que le prince de Condé avec ce grand cœur et ce grand esprit ? »

— Pourtant ce n'est pas là tout, et, au fond, vous ne le croyez pas ; peu de gens le croiront. Il n'en est pas de l'histoire comme d'un bloc de marbre, qui reçoit toute sa valeur du ciseau de l'artiste. Les lettres doivent peut-

être quelque lustre à l'érudition, et M. des Vergers, notre ami commun, m'assura que vous aviez été frappé, un jour, de ces vérités sur le haut du rocher de Saint-Marin, où vous étiez allés ensemble rendre visite à Borghesi.

— Cela est vrai. J'ai senti avec quelque émotion s'éveiller en moi le sentiment du respect pour ce patriarche de la science, pour cette sommité de l'érudition contemporaine! Je veux vous en faire le récit. Je ne sais quoi m'attirait dans cette âpre république, dans ce réduit austère de l'étude. J'ignore quel charme avaient pour moi ces cinquante années consacrées à l'histoire de l'administration romaine, moi qui ne voulais recueillir que la fleur de l'esprit, goûter que le suc des idées de cet ancien monde de la Grèce et de Rome. Je gravis la pente qui conduit à Saint-Marin. Elle est pénible, et les bœufs s'y prennent à plusieurs fois; mais je les pressais et je montais toujours... — N'y avait-il pas, interrompis-je, un échange fécond à faire sur ce sommet, au-dessus des nuages, entre l'esprit qui charme et la doctrine qui instruit? entre le goût délicat qui choisit ce qui est beau, —

sait en jouir, et l'aiguillon pénétrant de la science qui découvre la vérité et la fixe pour jamais? Vous alliez conclure, à Saint-Marin, le mariage légitime des lettres et de l'érudition.

— L'illustre savant que vous pleurez, poursuivit le spirituel académicien, reposait encore quand on nous introduisit dans cette silencieuse retraite. Des inscriptions latines couvraient les tables et les chaises du cabinet, des manuscrits étaient empilés dans le coin qui est à gauche, le vieux secrétaire de noyer était chargé de livres. Aussi bien y en avait-il partout. Ces livres ne me parlaient pas trop la langue que j'aime : c'étaient des noms *inconnus*, allemands et italiens pour la plupart : Welcker, Marini, Gruter, Orelli, Henzen, Mommsen, puis un nom français cependant, celui de Léon Renier, un beau nom qui est illustre en Allemagne et en Italie. Mes regards distraits tombèrent sur un petit volume ouvert et placé sur le bureau du maître, qui y avait fait sa dernière lecture. C'était Juvénal, et la page marquait la satire où le poëte nous montre Domitien convoquant le Sénat à sa campagne d'Albano pour le

consulter sur la sauce à laquelle il convenait de faire accommoder son turbot, « *Spatium admirabile rhombi !* » Je fus consolé : c'était le sourire au milieu de ce monde austère, c'était un ami retrouvé !... Borghesi entre, son petit bonnet d'aloès à la main. Sa physionomie était aimable, son geste hospitalier, et il nous adressa la phrase accueillante et flatteuse de l'Italien qui se sent honoré par la visite d'un étranger.

Après les premières civilités échangées :

« Qu'est-ce donc que fait ici, lui dis-je, en cette société, un peu barbare, de l'érudition moderne, notre Juvénal ouvert à cette page? »

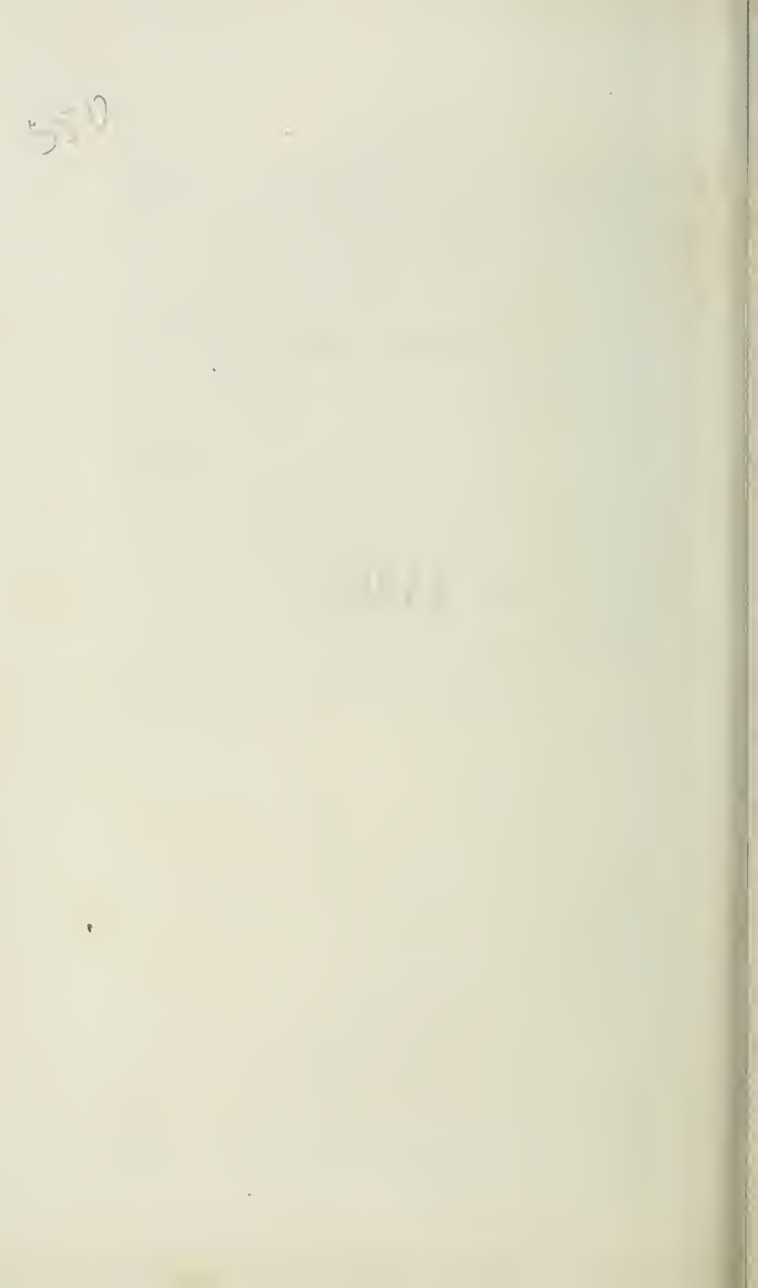
Et Borghesi me répondit : « J'ai voulu connaître tous ces sénateurs consultés et avilis par l'empereur; j'ai retrouvé leur origine, j'ai rassemblé leur famille et je fais leur histoire. Je sais quels emplois chacun d'eux a remplis, par quels degrés de la hiérarchie il a dû passer pour monter à ce rang suprême, quelles provinces il a gouvernées, quelles légions il a commandées. J'ai fixé sa généalogie et dressé ses états de services. »

Cette réponse me confondit, je l'avoue, et je

vis, sous cette merveilleuse et patiente érudition, tout un monde de souvenirs intéressants, tout un essaim de grands noms et de personnages illustres, sortir tout drapés de la poussière; une hiérarchie administrative retrouvée, les services publics rétablis ! — et je m'imaginai que le solitaire de Saint-Marin avait coudoyé réellement sur le *forum* les Cécilius et les Scaurus. Je pressai cette main vénérable que la mort a refroidie, et je demeurai convaincu que la saine érudition était le plus utile secours des lettres; parce qu'elle pouvait souvent en découvrir les secrets et en éclairer les beautés.

FIN.

TABLE



TABLE

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRE DE DAVID D'ANGERS

COLLECTION DE 125 PORTRAITS

CONTEMPORAINS

Gravés par les procédés de M. ACH. COLLAS

D'APRÈS LES MÉDAILLONS DU CÉLÈBRE ARTISTE

Chaque portrait séparément : 75 c.

Abrantès (duchesse d')
Allart (Mad. H.).
Ampère. (P. M.).
Arago.
Arnault.
Azaïs.
Bailleul (Ch.).
Ballanche.
Barrère.
Becquerel.
Beranger.
Bérard.
Bertrand (gén.).
Berzélius.
Beyle (Stendhal)
Billard (d'Angers).
Blumenbach.
Boettiger.
Bolivar.
Bonaparte (général).
Boulay de la Meurthe.
Bowring.
Broendsted.
Brunel (Isamb.).
Byron (lord).
Canning.
Carnot.
Carrel (Armand).
Carus.
Cavaignac (Godefroi).
Charlet.
Chevreul.
Choiseul (duc de).
Collas (Ach).
Condorcet.
Cousin (Victor).
Cuvier.
Dannecker.
David (Émilie).
Delacroix (Eugène).
Delavigne (Casimir).
Delaroche (Paul).
Desbordes-Valmore (Mme).
Deschamps (Émile).
De Potter (Sophie).
Dulong.
Dumas (Alexandre).
Dupont (Henriquel).
Dupré.
Edwards.
Estienne (André).
Friedrich.
Geoffroy-Saint-Hilaire.
Gérard (Fr.).
Géricault.
Gouvion Saint-Cyr.
Grégoire (l'abbé).
Gros.
Guizot.
Hahnemann.
Haring.
Hullin.
Humboldt.
Ingres.
Johannot (Alfred).
Jourdan (maréchal).
Jussieu.
Kleber.
Laffitte (Jacques).
Lallemand.
Lamartine.
Lasteyrie (C. de).
Lenormant (Charles).
Lepelletier de St-Fargeau.
Leroux (Pierre).
Levasseur de la Sarthe.
Lindenau.
Magendie.
Manuel.
Maret (duc de Bassano).
Mars (Mademoiselle).
Merlin de Douai.
Milbert (Alp.).
Mina (général).
Monge.
Morgan (lady).
Murat (Caroline).
Nodier (Charles).
Opie (mistress).
Pasta (madame).
Pastoret.
Pentland.
Percier (Ch.).
Périer (Casimir).
Pradt (de).
Pujol (Abel de).
Quatremère de Quincy.
Recamier (madame).
Reynaud (Jean).
Rivers (George Pitt).
Robespierre.
Roche (Achille).
Rœderer.
Roland (madame).
Rossini.
Sainte-Beuve.
Salm (Constance de).
Sand (George).
Santander (général).
Schelling.
Sénancourt.
Sergent-Marceau.
Sismondi.
Stammann.
Tastu (madame Am.).
Thénard.
Thierry (Aug.).
Tieck (Chr. Fred.).
Vadier.
Valdès (Francesco).
Vernet (Horace).
Vigny (Alfred de)
Voïart (madame Elise).
Werner (Fréd.).
Willemin (H. X.).

BAS-RELIEFS DU PARTHÉNON

ET DU TEMPLE DE PHIGALIE

Disposés suivant l'ordre de la composition originale et gravés d'après les procédés de M. Ach. Collas. 1 joli album in-4 oblong, contenant 20 planches et un texte de 40 pages et cartonné élégamment à l'anglaise. Prix : 20 fr.

PORTRAITS DE WASHINGTON, DE NAPOLÉON Ier, DE LOUIS-PHILIPPE

Gravés d'après les procédés de M. A. COLLAS. — In-folio. Prix : 6 fr. chacun.

BIBLIOTHÈQUE ACADÉMIQUE

Format in-12 à 3 fr. et 3 fr. 50 le volume

uizot. *Hist. Révol. d'Angleterre.* 6 v.. 21 »
Histoire de la Civilisation. 5 vol. . . 17 50
— *de la Civilisation en Europe.* 1 v.. 3 50
Essais sur l'Hist. de France. 1 vol.. 3 50
Sir Robert Peel. 1 vol.. . . . . . . 3 50
Monk, ou Chute de la républiq. 1 v. 3 50
Portraits politiques. 1 vol.. . . . . 3 50
Corneille et son Temps. 1 vol. . . . 3 50
Shakspeare et son Temps. 1 vol. . . 3 50
Histoire des origines du gouvernement représentatif. 2 vol.. . . . . 7 »
Méditations et Etudes morales. 1 v.. 3 50
Abailard et Héloïse. 1 vol.. . . . . 3 50
Etudes sur les Beaux-Arts. 1 vol.. . 3 50
Hist. de Washington, par M. C. de Witt avec une *Etude,* par M. Guizot. 1 v. 3 50
Guizot. *Ménandre.* 1 vol. (ouv. cour.). 3 50
lemain *Cours de littérature fr.* 6 v. 21 »
— *Littérature au* xviii*e* *siècle.* 4 vol. . 14 »
— *Littérature au moyen âge.* 2 vol. . 7 »
Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle. 1 vol.. . . . . . 3 50
Discours et Mélanges littéraires. 1 v. 3 50
Etudes de littérature anc., etc. 1 vol. 3 50
Etudes d'histoire moderne. 1 vol. . . 3 50
Souvenirs contemporains. 2 vol.. . . 7 »
— 1re partie : *M. de Narbonne.* 1 vol.. 3 50
— 2e partie : *Les Cent Jours.* 1 vol. . 3 50
Choix d'Etudes de littérature. 1 vol. 3 50
République de Cicéron. 1 vol.. . . . 3 50
Cousin. *Du Vrai, du Beau,* etc. 1 vol. 3 50
Introduction à la Philosophie. 1 vol.. 3 50
Histoire de la Philosophie. 1 vol. . . 3 50
Philosophie de Locke. 1 vol.. . . . . 3 50
Des Principes de la Révolution française ; et *Discours politiques.* 1 vol. 3 50
Fragments de philos. ancienne. 1 vol. 3 50
Fragm. de philos. du moyen âge. 1 v. 3 50
Fragm. de philosophie moderne. 1 vol. 3 50
Fragm. de philos. cartésienne. 1 vol. 3 50
Fragm. de philos. contempor. 1 vol. . 3 50
musat. *Bacon, son Temps,* etc. 1 vol. 3 50
L'Angleterre au xviii*e* *siècle.* 2 vol. . 7 »
Critiques et Études littéraires. 2 vol. 7 »
rante. *Hist. des ducs de Bourgogne.* vol. illustrés de 40 vign. . . . . . 28 »
Etudes historiques. 2 vol. . . . . . 7 »
Etudes littéraires. 2 vol. . . . . . 7 »
Tableau littér. du xviii*e* *siècle.* 1 vol. 3 50
Histoire de Jeanne d'Arc. 1 vol. . . 1 25
gnet. *Charles-Quint, son abdic.* 1 v. 3 50
Hist. de la Révolution française. 2 vol. 7 »
ntalembert. *De l'Avenir politique de l'Angleterre.* 6e *édition.* 1 vol. . . 3 50
de Sacy. *Variétés littéraires.* 2 vol. 7 »
père. *Littérature et Voyages.* 2 vol. 7 »
Grèce, Rome et Dante. 1 vol. 3 50
de Falloux. *Madame Swetchine.* 2 v. 7 »
de la Villemarqué. *Les Romans de la Table ronde.* 1 vol. 3 50

A. Thierry. *Histoire des Gaulois.* 2 v.. 7 »
A. Maury. *La Magie et l'Astrologie.* 1 v. 3 50
Geruzez. *Hist. de la littérature fr.* 2 v. 7 »
S. Julien. *Les Deux Jeunes Filles lettrées,* roman trad. du chinois. 2 vol.. 7 »
Salvandy. *Histoire de Jean Sobieski.* 2 v. 7 »
— *Don Alonso* ou *l'Espagne.* 2 vol.. . . 7 »
C. Delavigne. *Œuvr. complètes.* 4 vol. 14 »
— *Poésies complètes.* 1 vol.. . . . . . 3 50
P. Clément. *Portraits historiques.* 1 v.. 3 50
— *Enguerrand de Marigny,* etc. 1 vol. . 3 50
A. Rondelet. *Du Spiritualisme en économie politique* (ouvr. couronné). 1 v. 3 50
— *Mémoires d'Antoine.* (ouv. cour.). 1 v. 2 »
De Brosses. *Le Président de Brosses en Italie.* 2 vol.. . . . . 7 »
Delécluze. *Louis David.* 1 vol. 3 50
Bouchitté. *Le Poussin,* sa vie, son œuvre (ouvrage couronné). 1 vol. . . . 3 50
Lannau Rolland. *Michel-Ange poëte.* 1 v. 3 50
Bautain. *L'Esprit humain et ses facultés.* 2 vol.. . . . . 7 »
— *Philosophie des lois,* 1 vol. 3 50
— *La Conscience.* 1 vol. 3 50
Feugère. *Caractères et Portraits littéraires du seizième siècle.* 2 vol.. . . . 7 »
— *Les Femmes poëtes au* xvie *siècle.* 1 v. 3 50
Nourrisson. *Cardinal de Bérulle.* 1 v.. 3 »
— *Progrès de la pensée humaine.* 1 vol. . 3 50
— *Histoire et Philosophie.* 1 vol. . . . 3 50
Livet. *Précieux et Précieuses,* etc. 1 v. 3 50
J. Caillet. *Administration en France sous le cardinal de Richelieu.* 2 vol. . . . 7 »
Roselly de Lorgues. *Chr. Colomb.* 2 v. 7 »
Cognat. *Polémique religieuse.* 1 vol. . 3 50
Paganel. *Hist. de Scanderbeg.* 1 vol. . 3 50
Alaux. *La Raison.* 1 vol.. . . . . . . 3 50
Ségur. *Histoire universelle.* 6 vol. . . 18 »
— *Histoire ancienne.* 2 vol. . . . . . . 6 »
— *Histoire romaine.* 2 vol. . . . . . . 6 »
— *Histoire du Bas-Empire.* 2 vol.. . . 6 »
— *Galerie morale.* 1 vol. . . . . 3 »
Mme Tastu. *Poésies complètes.* 1 vol. . 3 50
— *Lettres choisies de Mme de Sévigné.* 1 v. 3 »
Mme de la Tour du Pin. *Les Amours pairs,* nouvelles. 1 vol. 3 50
— *Les Ancres brisées,* nouvelles. 1 vol. . 3 50
Mlle de Lajolais. *Education des femmes.* (Ouvrage Couronné). 1 vol. . . . . . 3 »
Romain Cornut. *Les Confessions de Mme de la Vallière repentante,* etc. 1 v. 3 50
Germond de Lavigne *Le Don Quichotte d'Avellaneda.* 1 vol. 3 50
Cass Robine. *Odes d'Horace,* trad. et texte. 1 vol.. . . . . 3 50
Ed. Fleury. *Saint-Just et la Terreur.* 2 vol.. . . . . 6 »

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

NOUVELLE COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

Par MM. **Michaud et Poujoulat,**

Avec la collaboration de MM. Champollion, Bazin, Moreau, etc.

34 volumes grand in-8 jésus à 2 col., illustrés de plus de 100 portraits sur acier. Prix: 360 fr.

TOME I.

G. DE VILLEHARDOUIN. — H. DE VALENCIENNES. P. SARRAZIN. — SIRE DE JOINVILLE. — Sur le règne de saint Louis et les Croisades (1198-1270).
DU GUESCLIN. — Mémoires (13...-1380).
CHRISTINE DE PISAN — Le Livre des faits, etc., du roi Charles V (1336-1372).

TOME II.

CH. DE PISAN.—Le Livre des faits, 2e part. (1375-1380).
EXTRAITS DES CHRONIQUEURS, sur les règnes de Philippe le Hardi, etc., jusqu'à Jean II.
JEAN LE MAINGRE dit BOUCICAUT (1368-1421).
J. DES URSINS (1380-1422).—P. DE FENIN (1407-1427).
ANONYME. — Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VI (1409-1422).

TOME III.

MÉMOIRES sur Jeanne d'Arc (1422-1429).
G. GRUEL. — Hist. d'Artus de Richemont (1413-1457).
ANONYME. — Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VII (1422-1449).
O. DE LA MARCHE. — J. DU CLERCQ (1435-1489).

TOME IV.

PH. DE COMINES. — Mém. (1464-1498).
JEAN DE TROYES. — Chronique (1460-1483).
G. DE VILLENEUVE. — Mém. (1494-1497).
J. BOUCHET. — Paneg. de la Tremouille (1460-1525).
LE LOYAL SERVITEUR. — Hist. du bon chevalier Bayard (1476-1524).

TOME V.

LA MARK, seign. de Fleurange. — Hist. des règnes de Louis XII et de François Ier (1499-1521).
LOUISE DE SAVOIE. — Journal (1476-1522).
MARTIN et G. DU BELLAY. — Mém. (1513-1547).

TOME VI.

F. DE LORRAINE, duc de Guise. — Mém. (1547-1561).
L. DE BOURBON, prince de Condé (1559-1564).
A. DU PUGET. — Mémoires (1561-1596).

TOME VII.

B. DE MONTLUC. — FR. DE RABUTIN. — Commentaires (1521-1574).

TOME VIII.

SAULX-TAVANNES. — Mémoires (1515-1595).
SALIGNAC. — Le siége de Metz (1552).
COLIGNY. — Le siége de S.-Quentin (1557).
LA CHASTRE. — Mémoires du duc de Guise en Italie. etc. (1556-1557).
ROCHECHOUART. — ACH. GAMON. — J. PHILIPPI. — Memoires (1497-1590).

TOME IX.

VIEILLEVILLE. — Mém. (1527-1571). — CASTELNAU. (1559-1570).—J. DE MERGEY (1554-1589).—FR. DE LA NOUE (1562-1570).

TOME X.

B. DU VILLARDS. — Mém. (1559-1569). — MARG. DE VALOIS. (1569-1582). — PH. DE CHEVERNY. (1553-1582).—PH. HURAULT, év. de Chartres. (1599-1601).

TOME XI.

DUC DE BOUILLON. — Mem. (1555-1586). — CH. DUC D'ANGOULÊME (1589-1593).—DE VILLEROY. Mém. d'Etat (1581-1594). — J.-A. DE THOU (1553-1601).
J. CHOISNIN. — Mém. sur l'élection du roi de Pologne (1571-1573).
J. GILLOT. L. BOURGEOIS, DUBOIS. — Relations touchant la regence de Marie de Médicis, etc.
MATH. MERLE et S.-AUBAN. — Mém. sur les guerres de religion (1572-1587).
M. DE MARILLAC et CLAUDE GROULART. — Mém. et voyages en cour (1588-1600).

TOMES XII-XIII.

P.-V. PALMA-CAYET. — Chronol. novenaire (1589-1598). — Chronologie septenaire, etc. (1598-1604).

TOMES XIV-XV.

P. DE L'ESTOILE. — Registre-journal d'un curieux, etc. (1574-1589), publié d'après le manuscrit autographe *presque entièrement inédit*, par MM. Champollion. — Mém. et journal (1589-1611.)

TOMES XVI-XVII.

SULLY. — Mém. des sages et royales œconomies d'Estat, etc. (1570-1628).
MARBAULT, secrétaire de Duplessis-Mornay. — Remarques inédites sur les Memoires de Sully.

TOME XVIII.

JEANNIN. — Négociations (1598-1609).

TOME XIX.

FONTENAY-MAREUIL (1609-1647). PONTCHARTRAIN Mém. (1610-1620). — M. DE MARILLAC. — Relation exacte de la mort du maréchal d'Ancre. — ROHAN. Mém. sur la guerre de la Valteline, etc. (1610-1629).

TOME XX.

BASSOMPIERRE (1597-1610). D'ESTRÉES (1610-1617).
TH. DU FOSSÉ. — Memoires de Pontis (1597-1652).

TOMES XXI-XXII.

CARDINAL DE RICHELIEU. — Memoires (1600-1638).

TOMES XXIII.

C. DE RICHELIEU. — Mém. et Testam. (1635-1638)
ARNAULD D'ANDILLY — Mém. (1610-1656).
ABBE ANT. ARNAULD (1634-1675).
GASTON, duc d'Orléans (1608-1636).
DUCHESSE DE NEMOURS. — Memoires.

TOME XXIV.

Mme DE MOTTEVILLE. — LE P. BERTHOD (1615-1656).

TOME XXV.

CARD. DE RETZ. — Mémoires (1648-1679).

TOME XXVI.

GUY JOLY. — Mém. (1648-1665). CL. JOLY. — Mém. (1650-1655). — P. LENET. — Mém. (1627-1659).

TOME XXVII.

BRIENNE (1615-1661). — MONTRÉSOR (1632-1637).
FONTRAILLES. — Relation de la cour, pendant la faveur de M. de Cinq-Mars (1641).
LA CHATRE. — Mem. (1642-1643). — TURENNE. Mém. (1643-1659). — DUC D'YORK. Mém. (1652-1659).

TOME XXVIII.

Mlle DE MONTPENSIER. — Mémoires (1627-1688).
V. CONRART. — Mem. (1652-1661).

TOME XXIX.

MONTGLAT. — Mém. sur la guerre entre la France et la maison d'Autriche (1635-1660).
LA ROCHEFOUCAULD. — Mém. (1630-1652).
GOURVILLE. — Memoires (1642-1698).

TOME XXX.

O. TALON. — Mém. (1630-1653). — CHOISY (1644-1724)

TOME XXXI.

HENRI, duc de Guise. — Mém. (1647-1648). — GRAMONT. — Mém. (1604-1677). — GUICHE. — Relation du passage du Rhin. — DU PLESSIS. — Mém. (1622-1671). M. DE *** (de Brégy). — Mem. (1613-1693).

TOME XXXII.

LA PORTE. — Mém. (1624-1666).
CHEVALIER TEMPLE. — Mém. (1672-1679).
Mme DE LA FAYETTE. — Hist. de Mme Henriette d'Angleterre. — Mem. de la cour de France (1688-1689).
LA FARE. — Mém. (1661-1693). — BERWICK. — Mém. (1670-1734). — CAYLUS. — Souvenirs. — TORCY. — Mém. p. servir à l'hist. des negocial. (1697-1713)

TOME XXXIII.

VILLARS. — Mém. (1672-1734). — FORBIN (1677-1710). — DUGUAY-TROUIN. — Mémoires (1689-1710).

TOME XXXIV.

DUC DE NOAILLES. — Mém. (1663-1756). — DUCLOS — Mém. secrets, etc. (1710-1725).
Mme DE STAAL-DELAUNAY. — Memoires.